BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES;

PAR J.-F. LAHARPE.

TOME VINGT-TROISIÈME.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

CINQUIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

LIVRE DEUXIÈME.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN, ENTREPRIS DEPUIS 1764.

CHAPITRE PREMIER.

Byron.

LORSQUE George III eut formé le projet d'envoyer ses vaisseaux découvrir des terres inconnues, ce prince confia le commandement de l'expédition au commodore Byron. Cet officier

avait, dès l'âge de dix-sept ans, été embarqué sur le vaisseau *le Wager*, qui faisait partie de l'escadre d'Anson. Ce bâtiment, ainsi qu'on l'a vu plus haut, fit naufrage en 1741, sur la côte du Chili, au nord du détroit de Magellan. Le capitaine fut abandonné dans une île déserte avec quelques-uns de ses officiers, au nombre desquels étaient Byron et une vingtaine de matelots. Les Indiens aidèrent ces malheureux à sortir de leur île et les conduisirent au Chili. Byron resta dans ce pays jusqu'en 1744. La plupart de ses compagnons d'infortune étaient morts. Le capitaine, Byron, et un autre officier, revinrent seuls en Angleterre en 1745, sur un bâtiment de Saint-Malo.

Le préambule des instructions remises à Byron était ainsi conçu : « Comme il y a lieu de croire qu'on peut trouver dans la mer Atlantique, entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, des terres et des îles fort considérables, inconnues jusqu'ici et situées dans des latitudes commodes pour la navigation, et dans des climats propres à la production de différentes denrées utiles au commerce; enfin, comme des îles appelées *îles de Pepys* et *îles de Falkland*, situées dans l'espace qu'on vient de désigner, n'ont pas encore été examinées avec assez de soin pour qu'on puisse avoir une idée exacte de leurs côtes et de leurs productions, quoiqu'elles aient été découvertes et visitées par des navigateurs anglais, le roi, ayant égard à ces considérations, et n'imaginant

aucune conjoncture aussi favorable à une entreprise de ce genre que l'état de paix profonde dont jouissent heureusement ses royaumes, a jugé à propos de la mettre en exécution, etc.»

L'expédition fut composée de deux bâtimens. *Le Dauphin* était une frégate de vingt-quatre canons; son équipage était composé de cent cinquante matelots.

La Tamar était une corvette (1) montée de seize canons, et commandée par le capitaine Mouat; son équipage était composé de quatre-vingt-dix matelots.

Le commodore Byron partit des Dunes le 21 juin 1764, toucha à Rio-Janéiro le 13 septembre, en partit le 22 octobre, arriva au port Désiré le 21 novembre, en sortit le 5 décembre pour chercher vainement l'île Pepys, et s'assura qu'elle n'existait point. En faisant route pour regagner la côte de l'Amérique, il essuya le 15 une tempête affreuse. « Les vents, dit-il, soufflaient avec une fureur inconcevable; les lames étaient plus hautes et plus fortes que je ne les avais vues, il y avait vingt-quatre ans, en doublant le cap Horn avec l'amiral Anson. Je m'attendais à chaque instant à être submergé. Le vaisseau aurait été moins tourmenté, si je l'avais abandonné au gré des flots,

(1) Les traducteurs français des *Voyages de Byron*, *Carteret*, etc , ont rendu le mot anglais *sloop* par *sloup*. Ils n'ont sans doute pas fait la réflexion que les mots *sloop of war* désignent une corvette, et qu'un sloop, espèce de bâtiment qui n'a qu'un mât, ne convient pas pour un voyage autour du monde.

à sec de voile; mais notre provision d'eau était trop peu considérable, et je devais craindre d'être emporté si loin du continent, qu'elle serait entièrement consommée avant de pouvoir nous en rapprocher. Il fallut donc tenir avec une voile; le lendemain le temps se calma. Nous étions environnés de compagnies d'oiseaux de mer qui voltigeaient autour de nous, ou se promenaient sur les eaux : des baleines nous suivaient. Le jour était beau, mais la chaleur faible. L'été de ces climats ne diffère de l'hiver d'Angleterre que par la longueur des jours. » Byron reconnut, le 20, le cap des Vierges, qui forme au nord l'entrée du détroit de Magellan, et jeta l'ancre à deux milles du rivage; c'est de là qu'il commença à observer la côte des Patagons, et c'est ici qu'il faut encore le laisser parler lui-même. Nous adopterons constamment cette méthode avec tous les voyageurs que nous allons suivre, la manière dont ils racontent: ne nous laissant d'autre travail que celui d'abréger et de choisir ce qu'il y a de plus intéressant pour toutes les classes de lecteurs.

« Au moment où nous jetions l'ancre, j'observai avec ma lunette une troupe d'hommes à cheval qui arboraient une espèce de pavillon ou mouchoir blanc, et qui du rivage nous faisaient signe d'aller à terre. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer mon grand canot; je m'y embarquai avec M. Marshall, mon second lieutenant, et un détache-

ment de soldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, suivis d'un autre canot sous les ordres de M. Cumming, mon premier lieutenant. Lorsque nous n'étions plus qu'à une petite distance de la grève, nous vîmes que cette troupe se montait à environ cinq cents hommes, dont quelques-uns étaient à pied, et le plus grand nombre à cheval. Ils étaient rangés sur une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une distance assez considérable, et continuaient de faire flotter leur pavillon, et de nous inviter par des gestes et par des cris à nous rendre auprès d'eux; mais la descente n'était pas aisée, parce qu'il y avait peu d'eau et de très-gros rochers le long du rivage. Je n'aperçus entre leurs mains aucune espèce d'armes; cependant je leur fis signe de se retirer en arrière, ce qu'ils firent sur-le-champ : ils ne cessaient pas de nous appeler à grands cris; et bientôt nous prîmes terre, mais non sans difficulté : la plupart de nos gens eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendu à terre, je fis ranger ma troupe sur le bord du rivage, et j'ordonnai aux officiers de garder leur poste jusqu'à ce que je les appelasse ou que je leur fisse signe de marcher.

« Après avoir fait cette disposition, j'allai seul vers les Indiens; mais, les voyant se retirer à mesure que j'approchais, je leur fis signe que l'un d'eux devait s'avancer. Ce signe fut entendu, et aussitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, se détacha pour venir

à ma rencontre. Il était d'une taille gigantesque, et semblait réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage, d'une forme approchant des manteaux des montagnards écossais, lui couvrait les épaules : il avait le corps peint de la manière du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux était entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc; le reste du visage était bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai point; mais si je puis juger de sa hauteur par comparaison de sa taille à la mienne, il n'était guère au-dessous de sept pieds (1). A l'instant où ce colosse effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un et l'autre quelques paroles en forme de salut; et j'allai avec lui trouver ses compagnons, à qui je fis signe de s'asseoir au moment de les aborder, et tous eurent cette complaisance. Il y avait parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étaient presque tous d'une stature égale à celle du chef qui était venu au-devant de moi. Le son de plusieurs voix réunies avait frappé mes oreilles dans l'éloignement; et lorsque j'approchai, je vis un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantaient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébraient quelque acte de religion : ils étaient tous peints et vêtus à peu près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux variaient pour la couleur; les

(1) La mesure anglaise est plus petite que la mesure française d'un pouce par pied.

uns les avaient blancs et rouges, les autres rouges et noirs. Leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies et bien rangées; la plupart étaient nus, à l'exception d'une peau jetée sur les épaules, le poil en dedans; quelques-uns portaient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérais avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, et que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de verroterie jaunes et blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban vert; j'en fis prendre le bout à l'un d'entre eux, et je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés de suite : tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tendaient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de verroterie. Tandis qu'ils tenaient ce ruban tendu, je le coupai par portions à peu près égales; de sorte qu'il en resta à chacun la longueur d'environ trois pieds; je la leur nouai ensuite autour de la tête, et ils la gardèrent sans y toucher aussi long-temps que je fus avec eux.

» Une conduite si paisible et si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur,

que mes présens ne pouvaient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de me considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avais assignée.

» Il serait naturel à ceux qui ont lu les fables de Gay, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nu, qui, paré des colifichets d'Europe, revient trouver ses compagnons dans les bois, de se rappeler *le singe qui avait vu le monde*. Cependant, avant de mépriser leur penchant pour des morceaux de verre, des colliers de verroterie, des rubans et d'autres bagatelles dont nous ne faisons aucun cas, nous devrions considérer que les ornemens des sauvages sont au fond les mêmes que ceux des nations civilisées; et qu'aux yeux de ceux qui vivent presque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant est pour ainsi dire nulle; d'où il suit que la valeur que nous attachons au diamant est plus arbitraire que celle que les sauvages mettent au verre.

» Les Indiens que je venais de décorer n'étaient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les considérant avec un peu plus d'attention, j'aperçus parmi eux une femme qui avait des bracelets de cuivre ou d'or pâle, et quelques grains de verre bleu, attachés sur deux longues tresses de cheveux qui lui pendaient sur les épaules; elle avait une taille énorme, et son visage était peint d'une manière plus effroyable encore que le reste du

corps. J'étais curieux d'apprendre d'où elle avait eu ces bracelets et ces grains de verroterie; je fis, pour m'en instruire, tous les signes dont je pus m'aviser, mais je ne réussis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui était de terre rouge; je compris bientôt que la troupe manquait de tabac, et qu'ils souhaitaient que je pusse leur en procurer; je fis un signe à mes gens qui étaient sur le bord de la mer, rangés dans le même ordre où je les avais laissés; et aussitôt trois ou quatre d'entre eux accoururent, dans la persuasion que j'avais besoin de leur secours. Les Indiens qui, comme je l'avais observé, avaient presque toujours eu les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plus tôt quelques-uns s'avancer, qu'ils se levèrent tous en poussant un grand cri, et furent sur le point de quitter la place pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avaient laissées à très-peu de distance. Pour prévenir tout accident et dissiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, et du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, et d'envoyer un d'entre eux avec tout le tabac qu'on pourrait lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, et reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi pour me chanter une longue chanson. Je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre; il n'avait pas encore fini de chanter, que M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus

m'empêcher de sourire de sa surprise ; cet officier, qui avait six pieds, se voyait pour ainsi dire transformé en pygmée à côté de ces géans; car on doit dire des Patagons qu'ils sont plutôt des géans que des hommes d'une haute taille. Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui aient une carrure et une épaisseur de membres proportionnées à leur taille : ils ressemblent à des hommes d'une stature ordinaire, dont le corps se trouverait tout à coup élevé par hasard à cette hauteur extraordinaire; un homme de six pieds deux pouces seulement qui surpasserait autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste et bien proportionnée, nous paraîtrait bien plutôt être né de race de géans qu'un individu anomal par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étaient au moins de six pieds six pouces, et dont la carrure et la grosseur des membres répondaient parfaitement à cette hauteur gigantesque.

» Après leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entre eux s'approchèrent de moi, et, autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressaient de monter à cheval et de les suivre à leurs habitations; mais il eût été imprudent de me rendre à leurs instances : je leur fis signe qu'il était nécessaire que je retournasse au vaisseau; ces chefs en parurent fâchés, et ils revinrent prendre leur place.

» Durant cette conférence muette, un vieillard posait souvent sa tête sur des pierres, fermait les yeux pendant près d'une demi-minute, portait ensuite la main à sa bouche, et montrait le rivage. Je soupçonnai qu'il voulait me faire entendre que, si je passais la nuit avec eux, ils me fourniraient quelques provisions; mais je crus devoir me refuser à ces offres obligeantes.

» Lorsque je les quittai, aucun d'eux ne se présenta pour nous suivre : tous restèrent tranquillement assis. J'observai qu'ils avaient avec eux un grand nombre de chiens, dont ils se servent, je pense, pour la chasse des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance. Ils ont de très-petits chevaux, et en fort mauvais état, mais très-vites à la course; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont nos paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes, et sans étriers, et tous allaient au galop sur la pointe de terre où nous descendîmes, quoiqu'elle fût couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes. »

Byron entra ensuite dans le détroit de Magellan pour faire de l'eau et du bois, et alla mouiller dans le port Famine, où il était à l'abri de tous les vents, excepté du côté du sud-est. Sa provision achevée, le 5 janvier 1765, il rentra dans l'Océan atlantique pour

reconnaître les îles Falkland. Il en prit possession au nom du roi de la Grande-Bretagne; et, après s'être radoubé dans le port Saint-Julien, il pénétra une seconde fois dans le détroit de Magellan, le 18 février.

Deux jours auparavant il avait aperçu le long de la côte des Patagons un vaisseau inconnu faisant la même route que lui. Comme ce vaisseau semblait régler ses manœuvres sur celles de Byron, il devint suspect au commodore, qui fit monter huit canons sur le pont de sa frégate, et ordonna de se mettre en état de défense. A la fin, ce vaisseau arbora pavillon français. Byron sut depuis que c'était *l'Aigle*, de Saint-Malo, commandé par Bougainville, venu dans le détroit pour couper du bois, qu'il devait porter à la nouvelle colonie, dont l'établissement dans les îles Malouines ou Falkland lui était confié. Ainsi ce petit archipel avait déjà deux maîtres.

Durant son second séjour dans le détroit de Magellan, Byron eut des rapports avec les Indiens qui habitent ses deux rives, près de son embouchure dans le grand Océan; ceux-là n'étaient pas des géans. Un officier qu'il avait envoyé reconnaître la côte du nord lui rapporta qu'il avait rencontré des Indiens dont les pirogues étaient bien différentes de celles qu'il avait déjà vues dans le détroit. Elles étaient faites de planches cousues ensemble, au lieu que les autres ne consistaient qu'en écorces d'arbres nouées aux deux bouts, et

maintenues à distance dans le milieu par un morceau de bois. Les Indiens lui parurent les plus stupides de toutes les créatures humaines. Malgré la rigueur du froid, ils n'avaient pour vêtement qu'une peau de phoque qui leur couvrait les épaules. Leur nourriture faisait soulever le cœur. Elle consistait en un gros morceau de chair de baleine, déjà en putréfaction et d'une puanteur insupportable. L'un d'eux découpait avec les dents cette charogne, et en présentait les morceaux à ses compagnons, qui les mangeaient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne montrèrent pas d'indifférence pour les effets des Anglais qui leur convenaient; car un matelot s'étant endormi, les Indiens lui coupèrent le derrière de son habit avec une pierre tranchante qui leur sert de couteau.

Tandis que Byron était mouillé près du cap Upright, sur la côte de la Terre du Feu, huit Indiens débarquèrent vis-à-vis des Anglais, et allumèrent du feu; on leur fit vainement des signes pour les engager à monter à bord. Alors Byron s'embarqua dans sa iole, et alla les trouver. Ayant gagné leur bienveillance par de petits présens, il leur donna du biscuit. « Je remarquai avec autant de plaisir que de surprise, dit-il, que, si un morceau tombait à terre, aucun d'eux ne le ramassait sans m'en avoir demandé la permission. Nos gens se mirent à couper des herbes; aussitôt les Indiens coururent en arracher, et la por-

tèrent au canot, qui en fut bientôt rempli. Cette attention, de la part de ces bonnes gens, me toucha : je leur exprimai le plaisir que j'en éprouvais; ils parurent sensibles à ce témoignage de ma satisfaction. Lorsque je retournai à bord, ils m'accompagnèrent dans leur pirogue. Arrivés près du vaisseau, ils s'arrêtèrent pour le considérer avec une surprise mêlée de terreur; et cinq seulement se décidèrent avec beaucoup de peine à monter à bord. De petits présens les eurent bientôt rassurés. Un de nos officiers joua du violon; des matelots dansèrent. Ce petit spectacle enchanta les Indiens. Impatiens d'en marquer leur reconnaissance, l'un d'eux courut à la pirogue et en rapporta un petit sac de peau de phoque, où était une graisse rouge dont il frotta le visage du joueur de violon. Il voulait me faire le même honneur : je refusai; mais j'eus beaucoup de peine à me défendre de recevoir cette marque d'estime. Ces Indiens avaient conçu tant d'attachement pour nous, que ce ne fut pas chose aisée de les déterminer à rentrer dans leur pirogue. »

Sorti du détroit de Magellan le 9 avril 1765, le commodore eut le 26 la vue de l'île Masafuéro, et chercha ensuite inutilement la terre de Davis. Il fut porté de là aux îles qu'il nomma de *Disappointment*, parce qu'il ne put jamais y aborder.

« 7 *juin*. Je gouvernai, dit-il, sur la petite île, dont l'aspect, à mesure que nous en ap-

prochions, offrait une riante perspective; tout autour régnait une plage d'un beau sable blanc; l'intérieur est planté de grands arbres qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leur ombre, et forment les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette île paraissait avoir près de cinq lieues de circonférence : d'une pointe à l'autre s'étendait un récif sur lequel la mer se brisait avec fureur, et de grosses lames qui battaient toute la côte en défendaient l'accès de toutes parts. Nous nous aperçûmes bientôt que l'île était habitée; plusieurs Indiens parurent sur la grève, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumèrent plusieurs feux, que nous supposâmes être des signaux; car l'instant d'après nous vîmes briller des feux sur l'autre île qui était au vent à nous; ce qui nous confirma qu'elle avait aussi des habitans.

» J'envoyai un canot armé, sous les ordres d'un officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la désagréable nouvelle qu'il avait fait le tour de l'île sans avoir trouvé de fond à une encâblure du rivage, qui était bordé d'un rocher de corail très-escarpé. Le scorbut faisait alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions plusieurs matelots sur les cadres; ces pauvres malheureux, qui s'étaient traînés sur les gaillards, regardaient cette terre fertile, dont la nature leur défendait l'entrée, avec des yeux où se peignait la douleur; ils voyaient des cocotiers en

abondance, chargés de fruit, dont le lait est peut-être le plus puissant anti-scorbutique qu'il y ait au monde; ils supposaient avec raison qu'il devait y avoir des limons, des bananes et d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; et, pour comble de désagrément, ils apercevaient des écailles de tortues éparses sur le rivage. Tous ces rafraîchissemens qui les auraient rendus à la vie n'étaient pas plus à leur portée que s'ils en eussent été séparés par la moitié de la circonférence du globe; mais en les voyant ils sentaient plus vivement le malheur d'en être privés. Il est bien vrai que leur situation n'était pas plus fâcheuse que si la distance seule, et non une chaîne de rochers, les eût empêchés d'atteindre à ces biens si désirables. Ces deux genres d'obstacles étant également insurmontables, des hommes soumis à l'empire de la raison n'auraient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre; mais c'était une de ces situations critiques où la raison ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie.

» Informé de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'île, quoique je susse qu'il fût impossible de se procurer aucun des fruits qu'elle produisait. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent sur la plage en poussant des cris et en dansant; souvent ils s'approchaient du rivage, agitaient leurs longues piques d'un air

menaçant, se jetaient ensuite à la renverse, et demeuraient quelques instans étendus sans mouvement et comme s'ils eussent été morts; ce qui signifiait sans doute qu'ils nous tueraient si nous tentions la descente. Nous remarquâmes, en côtoyant le rivage, que les Indiens avaient planté deux piques dans le sable, au haut desquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe qui flottait au gré du vent, et devant lequel plusieurs d'entre eux se prosternaient, à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelque être invisible pour les défendre contre nous.

» Durant cette navigation autour de l'île, j'avais renvoyé nos canots pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jetèrent des cris effroyables, agitant leurs lances avec fureur, et montrant avec des gestes menaçans de grosses pierres qu'ils ramassaient sur la rive. Nos gens ne leur répondirent que par des signes d'amitié et de bienveillance, leur jetèrent du pain et plusieurs bagatelles propres à leur plaire; mais aucun d'eux ne daigna y toucher: ils retirèrent à la hâte quelques pirogues qui étaient sur le bord de la mer, et les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent ensuite dans l'eau, et paraissaient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur le rivage. Les nôtres, qui se doutaient de leur dessein, et qui craignaient d'en être massacrés s'ils tombaient dans leurs mains, brûlaient d'impatience de les

prévenir en faisant feu sur eux ; mais l'officier qui les commandait les en empêcha. Ce n'est pas que je ne me fusse cru en droit d'obtenir par la force des rafraîchissemens qui nous devenaient d'une nécessité indispensable pour nous conserver la vie, si nous eussions pu mettre à l'ancre, et que les sauvages se fussent obstinés à nous en refuser ; mais rien n'aurait pu justifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des insultes imaginaires ou même d'intention, sans qu'il nous en revînt le plus léger avantage. Le milieu de ce groupe d'îles gît par 14° 10′ de latitude sud, et 144° 52′ de longitude ouest(1). »

Dans l'impossibilité de pouvoir tirer de ces îles aucune espèce de rafraîchissemens pour des malades dont la situation devenait chaque jour plus déplorable, Byron fit voile à l'ouest.

« Le 9 juin, dit-il, nous eûmes connaissance d'une autre terre ; c'était une île longue, basse, entourée d'un rivage de sable blanc que bordait une ceinture de rochers de corail. L'intérieur du pays, couvert de beaux arbres, notamment de cocotiers, présentait un coup d'œil agréable. Nous en prolongeâmes la côte du nord-est à un demi-mille de distance. Dès que les insulaires nous aperçurent, ils allumèrent de grands feux, sans doute pour répandre l'alarme parmi les habitans les plus éloignés, et coururent au rivage armés de la même manière

(1) Toutes les fois que dans les relations anglaises il est question de longitude, c'est celle de Greenwich qui est employée.

que les sauvages des îles du Désappointement. On apercevait dans l'intérieur de l'île une grande lagune qui, du côté opposé ou du sud-ouest, n'était séparée de la mer que par une langue de terre étroite. Un village indien était situé au milieu d'un bois de cocotiers. Deux canots armés, que j'envoyai sonder le long de la côte, me rapportèrent que partout elle était bordée d'un rocher aussi escarpé qu'un mur, à l'exception d'une ouverture qui communiquait avec la lagune, et dont la largeur égalait à peine la longueur d'un vaisseau. Pendant que nous étions en travers devant cette entrée, quelques centaines d'Indiens, rangés en bon ordre, s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, armés comme les autres naturels des autres îles; ils poussaient des hurlemens affreux. Bientôt des pirogues descendirent la lagune pour se joindre à eux. Nos canots s'efforçaient de leur faire des signes d'amitié. Quelques pirogues se détachèrent de l'île et s'avancèrent vers nos gens. Je crus d'abord que c'était dans de bonnes intentions, et qu'il allait s'établir entre nous un commerce d'amitié; mais nous reconnûmes bientôt que l'unique dessein des Indiens était d'échouer nos canots sur le rivage; un grand nombre s'élancèrent dans la mer et nagèrent vers nos embarcations; l'un d'eux, sautant dans le canot de *la Tamar*, saisit avec une prestesse extrême la veste d'un matelot, se jeta à l'eau et plongea ainsi jusqu'au rivage, où il reparut avec sa capture à la main. Un autre avait em-

poigné la corne du chapeau d'un quartier-maître ; mais il le tirait à lui au lieu de le lever, ce qui donna le temps au quartier-maître de se défendre. Nos gens supportèrent patiemment ces petites insultes : les Indiens avaient l'air de triompher.

» N'ayant pu réussir à trouver un mouillage en cet endroit, je naviguai vers la pointe occidentale de l'île. Quand nous y fûmes arrivés, j'aperçus une autre île au sud-ouest, à la distance de quatre lieues. Nous étions en ce moment à une lieue de celle dont nous prolongions la côte ; deux doubles pirogues montées chacune par trente Indiens armés s'avancèrent à la voile vers nous. Nos canots se trouvaient assez loin sous le vent à nous, et les pirogues, passant entre le vaisseau et la côte, semblaient se hâter d'aller les attaquer ; je fis signal à nos canots de leur donner la chasse. Les Indiens, les voyant venir à eux, prirent l'épouvante ; ils amenèrent à l'instant leurs voiles, et nagèrent vers la terre avec une vitesse surprenante. Arrivés près du rivage, ils passèrent à travers les brisans, et aussitôt échouèrent leurs pirogues. Nos canots les suivirent ; les Indiens, craignant une invasion, se présentèrent armés de pierres et de massues pour empêcher la descente. Cette résistance força nos gens à faire feu sur eux ; ils en tuèrent trois. L'un de ces malheureux, qui avait reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une grosse pierre, et mourut en la lançant sur

ses ennemis; il vint tomber près de nos canots. Les sauvages n'eurent pas la hardiesse de l'enlever; et, emportant avec eux les autres morts, ils se retirèrent sur un îlot situé au milieu de la lagune. Nos canots revinrent avec les deux pirogues qu'ils avaient poursuivies; l'une avait trente-deux pieds de long, l'autre un peu moins: toutes deux étaient d'une construction très-curieuse : les planches, ornées de sculpture en différens endroits, étaient proprement cousues ensemble, et une bande d'écaille de tortue appliquée très-artistement sur chaque couture empêchait l'eau de pénétrer dans la pirogue. Le fond est très-étroit, ce qui oblige de les accoupler en les assujettissant l'une à côté de l'autre par des traverses séparées par un espace de sept pieds; un mât étroit est placé dans le milieu de chaque pirogue, et la voile, faite de nattes, est tendue entre les deux mâts. Les cordages, qui paraissent être d'écorce de cocotier, ont la force des nôtres. Quand ces pirogues sont à la voile, plusieurs personnes se tiennent assises sur les pièces de bois qui les tiennent unies.

» L'après-midi je renvoyai les canots prendre encore une fois les sondes autour de l'île; ils trouvèrent de nouveau le mouillage impraticable. Cependant j'observai un grand nombre d'Indiens sur la pointe voisine de l'endroit où nous les avions laissés le matin; ils paraissaient empressés à enlever plusieurs pirogues qui étaient sur le bord de la mer. Craignant qu'ils

ne fussent tentés de renouveler un combat qui ne pouvait que leur être funeste, je leur fis tirer un coup de canon dont les balles passant par-dessus leurs têtes produisirent l'effet que j'en attendais ; en un clin d'œil ils disparurent tous.

» Nos canots ramassèrent sur l'île quelques cocos, mais n'aperçurent pas un seul habitant. Le lendemain j'allai à terre avec les hommes les plus malades. Les maisons des Indiens étaient absolument vides ; je n'y trouvai que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer tant que nous fûmes à terre. Ces maisons, ou plutôt ces cabanes de très-chétive apparence, et couvertes en branches de cocotiers, étaient délicieusement situées à l'ombre de grands arbres d'espèces différentes. La grève, le long de la mer, était couverte de corail et de coquilles de grosses huîtres perlières. Je ne doute pas qu'on ne pût établir ici une pêcherie de perles peut-être plus avantageuse qu'en aucun autre endroit du monde. Nous ne vîmes les naturels que de loin ; les hommes étaient nus ; les femmes portaient une espèce de tablier qui les couvrait de la ceinture au genou.

» Nos gens, en visitant les cabanes des Indiens, y trouvèrent la barre d'un gouvernail qui était rongée des vers, et qui avait évidemment appartenu à une chaloupe hollandaise ; un morceau de fer battu, un morceau de cuivre, et de petits outils en fer qui provenaient sans doute des Hollandais auxquels avait appartenu

la chaloupe. Il serait difficile de savoir si les Hollandais périrent avec leur vaisseau sur cette côte, ou s'ils furent massacrés par les naturels; mais il paraît probable que leur vaisseau ne retourna jamais en Europe, puisqu'il n'existe aucune relation de son voyage ni des découvertes qu'il a pu faire. Si ce vaisseau quitta cette île, on ne devine pas pourquoi il y laissa le gouvernail de sa chaloupe; si, au contraire, il fut mis en pièces par les Indiens, il doit y avoir dans cette île des restes plus considérables de ferremens. Mais nous n'eûmes pas le temps de faire des recherches relatives à cet objet.

» A une très-petite distance des maisons des insulaires, nous vîmes d'autres bâtimens carrés, assez ressemblans à des tombeaux; ils étaient ombragés par de grands arbres; les murs et le comble en étaient de pierre. Nous trouvâmes aussi près de ces bâtimens plusieurs caisses pleines d'os de morts, et sur les arbres qui les ombrageaient on voyait suspendus des os et des têtes de tortues, et des poissons de diverses espèces, renfermés dans une corbeille de roseau.

» Nos canots firent plusieurs voyages à terre, d'où ils rapportèrent des cocos et une grande quantité de plantes anti-scorbutiques. Ces provisions nous furent d'un si grand secours, que bientôt il n'y eut plus personne attaqué du scorbut. L'eau de source de cette île est très-bonne, mais peu abondante; les puits qui la

fournissent sont si petits, qu'on les assèche en y puisant trois fois plein une écale de coco. Comme ils ne tardent pas à se remplir de nouveau, il n'y a point de navire qui ne pût aisément y faire sa provision d'eau.

» Nous ne vîmes dans cette île aucun animal venimeux; mais les mouches y sont insupportables; elles nous couvraient de la tête aux pieds, et nous incommodaient même dans nos bâtimens. Je remarquai un grand nombre de perroquets et d'autres oiseaux qui nous étaient entièrement inconnus, une espèce de pigeons d'une beauté rare, et si doux et si familiers, qu'ils nous approchaient sans crainte; ils nous suivaient souvent dans les cabanes des Indiens.

» De toute la journée nous n'aperçûmes ni habitans ni fumée dans aucun endroit de l'île; ils craignaient sans doute qu'elle ne nous découvrît le lieu de leur retraite. Cette partie de l'île est située par 14° 29′ sud, et 148° 50′ de longitude ouest.

» Le lendemain 12 je m'approchai de l'île que j'avais vue à l'ouest de la précédente; on ne trouva pas de fond le long de la côte. Elle se présente à peu près comme celle que nous venions de quitter; elle renferme de même une lagune dans l'intérieur. Dès que les Indiens aperçurent notre vaisseau, ils accoururent en foule sur le rivage. Ils suivirent nos mouvemens pendant que nous prolongions la côte. Une si longue course semblait les fatiguer, probablement à cause de l'excès de la

chaleur; car quelquefois ils se plongeaient dans la mer, ou bien s'étendaient sur la plage pour être couverts par les lames qui venaient s'y briser, puis ils recommençaient à courir.

» Nos canots, s'étant approchés du rivage, tâchèrent de faire entendre par signes aux Indiens qu'ils avaient besoin d'eau; ceux-ci les comprirent aussitôt; et leur firent signe de s'avancer le long de la côte. Les canots arrivèrent vis-à-vis d'un village construit comme celui que nous avions vu dans l'autre île. Le nombre des Indiens augmenta dans cet endroit; cependant nous nous tenions prêts à soutenir de notre artillerie nos canots, qui rangeaient le rivage d'aussi près qu'il leur était possible. En ce moment un vieillard, suivi d'un jeune homme, descendit du village vers le bord de la mer; il était de haute taille et avait l'air vigoureux; une barbe blanche lui descendait jusqu'à la ceinture, et ajoutait à son aspect vénérable. Les Indiens, à un signe qu'il fit, se retirèrent à une certaine distance. Il s'avança sur le bord de la mer. D'une main il tenait un rameau vert, et de l'autre il pressait sa barbe contre son sein. Il prononça dans cette attitude un long discours; sa prononciation cadencée pouvait faire croire qu'il chantait; cette espèce de chant n'avait rien de désagréable. Nous ne regrettions pas moins de ne pas le comprendre que de n'en pouvoir pas être compris nous-mêmes. Cependant, pour lui donner des marques d'amitié, nous lui je-

tâmes quelques bagatelles pendant qu'il parlait encore; mais il n'y toucha point, et ne voulut pas permettre aux siens de les ramasser avant qu'il achevât sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, jeta son rameau vert à nos gens, et prit ensuite nos présens. Toutes les apparences nous donnant une bonne idée de ces Indiens, nous leur fîmes signe de poser bas les armes; la plupart les quittèrent sur-le-champ. Un officier, encouragé par ce témoignage d'amitié, se mit à la nage, et, traversant les lames, arriva dans l'île. Les Indiens l'entourèrent aussitôt, et se mirent à examiner ses habits avec beaucoup de curiosité; sa veste attira surtout leur admiration : alors il s'en dépouilla pour la donner à un de ses nouveaux amis; complaisance qui produisit un mauvais effet, car un insulaire lui dénoua sa cravate, la lui arracha et prit la fuite. L'officier, comprenant qu'on finirait par ne rien lui laisser sur le corps, se hâta de regagner le canot à la nage. Plusieurs Indiens nagèrent jusqu'à nos canots, les uns avec des fruits, d'autres avec des écales de cocos remplies d'eau douce. Nos matelots, qui désiraient beaucoup obtenir des perles, montraient aux Indiens des écailles d'huîtres perlières qu'ils avaient ramassées sur la plage de l'île où nous étions descendus; jamais ils ne parvinrent à se faire entendre. La côte n'offrait aucun mouillage; nous ne pûmes descendre sur cette île. Nous lui donnâmes, ainsi qu'à celle qui en est

voisine, le nom d'*îles du roi Georges*. La dernière est située par 14° 41′ de latitude sud, et 149° 15′ de longitude occidentale.

» Le même jour 13 juin nous vîmes, à quarante-huit lieues de distance, au sud-ouest des îles du roi Georges, une île étroite et verdoyante, entourée de brisans qui s'étendaient à plus de trois lieues de la côte méridionale. Elle nous parut très-peuplée; j'estimai sa longueur à huit lieues, et la nommai *île du prince de Galles*. Elle est par 15° de latitude sud, et 151° 53′ de longitude ouest.

» Le 17 le grand nombre d'oiseaux qui voltigeaient autour du vaisseau me fit supposer qu'il se trouvait des terres au sud et à l'ouest; mais le mauvais état de mes équipages m'empêcha de me livrer aux recherches que je voulais entreprendre. Je continuai donc à faire route vers le nord-ouest avec beaucoup de précautions. Les îles qui remplissent cette partie du grand Océan, étant la plupart fort basses, rendent la navigation périlleuse : on peut se trouver sur la terre avant d'en avoir eu connaissance.

» En effet, le 21 nous découvrîmes une chaîne de brisans qui se prolongeaient dans le sud-sud-ouest, et dont nous n'étions qu'à une lieue de distance. Environ une heure après, on aperçut la terre du haut des mâts dans l'ouest-nord-ouest, à la distance de près de huit lieues. Elle se montrait sous l'apparence de trois îles, dont les côtes, bordées de ro-

chers, laissaient voir différentes coupures. D'une pointe à l'autre de ces îles régnait un récif sur lequel la mer brisait et s'élevait à une hauteur effrayante. Les côtes du nord-ouest et de l'ouest étaient défendues par d'innombrables écueils qu'il eût été dangereux de vouloir ranger d'un peu près. Ces îles nous parurent plus fertiles que celles que nous avions visitées, et non moins peuplées, à en juger par les groupes de maisons que l'on voyait le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes; mais, à notre grand regret, les brisans nous forcèrent de nous éloigner de cette belle île, sans en prendre une connaissance plus exacte. Elle est à neuf lieues à l'ouest-nord-ouest de la chaîne de rochers que nous vîmes avant de les apercevoir, et qui est située par 10° 15′ sud et 169° 28′ ouest. Je nommai ce groupe *îles du Danger*.

» Une autre île, que nous vîmes le 27, semblait s'abaisser au niveau de la mer à mesure que nous en approchions. La verdure des nombreux cocotiers en rendait l'aspect très-agréable; une grande lagune en baignait l'intérieur comme à l'île du roi Georges. Elle a près de trente milles de circonférence; elle est bordée de brisans; mes canots abordèrent avec beaucoup de peine, et rapportèrent près de deux cents cocos, qui, dans notre situation, furent pour nous d'un prix inestimable. Rien n'annonçait que cette terre fût habitée; je la nommai *île du duc d'York*.

» Le 2 juillet des volées d'oiseaux nous annoncèrent une île que nous vîmes bien le lendemain. Elle était basse, unie, couverte de beaux arbres, entre lesquels se distingue le cocotier. Je m'approchai de terre le plus qu'il me fut possible, malgré les brisans, et je découvris un grand nombre d'insulaires assemblés sur la plage. Bientôt plus de soixante pirogues ramèrent vers nos vaisseaux, et en un moment se rangèrent autour de nous; elles étaient fort bien construites, et extrêmement propres. Chacune contenait trois Indiens au moins, et six au plus.

» Nous ayant considérés quelque temps, l'un d'eux se jeta à la mer, nagea vers le vaisseau, et y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté sur le pont, il s'y assit en faisant de grands éclats de rire. Il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui lui tombait sous la main, mais sans succès; car son état de nudité complète ne lui permettait de rien cacher. Les matelots le vêtirent d'un pantalon et d'une veste, ce qui nous divertit beaucoup, car il avait les gestes et les manières d'un singe nouvellement dressé. On lui donna du pain qu'il mangea avec une sorte de voracité; et, après avoir fait nombre de tours grotesques, il s'élança par-dessus le bord dans la mer avec sa veste et son pantalon, et regagna sa pirogue. Il n'y fut pas plus tôt rentré, que plusieurs autres, à son imitation, nagèrent vers le vaisseau, grimpèrent

jusqu'aux sabords, s'insinuèrent par-là dans l'intérieur, se saisirent de tout ce qu'ils rencontrèrent, et, se replongeant incontinent dans la mer, nagèrent à une très-grande distance, quoiqu'il y en eût parmi eux qui, ayant les mains pleines, les tenaient hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportaient.

» Ces insulaires étaient grands et bien faits; ils avaient le teint bronzé-clair, les traits du visage assez agréables, et remarquables par un mélange d'intrépidité et d'enjouement qui est frappant. Leurs cheveux, qu'ils portent dans toute leur longueur, sont noirs; les uns les ont noués derrière la tête, en une grosse touffe; les autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes; d'autres n'ont que des moustaches; quelques-uns portent seulement un petit bouquet de poils à la pointe du menton. Ils sont entièrement nus, n'ayant sur le corps que des colliers, des bracelets et des ceintures, qui sont faits de coquillages assez artistement arrangés. Tous avaient les oreilles percées, mais sans aucun ornement; quelques-uns cependant doivent en porter parfois de très-pesans, car les lobes de leurs oreilles leur descendaient jusque sur les épaules, ou bien étaient fendus en totalité. Un de ces Indiens, qui paraissait jouir de quelque considération, avait pour ceinture un cordon garni de dents humaines: c'étaient vraisemblablement les trophées de ses exploits guerriers, car il ne voulait l'échanger contre rien de ce qu'on pouvait lui offrir. Les

uns étaient sans armes, d'autres en avaient de très-dangereuses; c'était une espèce de lame très-large par un bout, et garnie des deux côtés, sur une longueur d'environ trois pieds, de dents de requin aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des cocos, en leur faisant signe que nous en avions besoin; mais, loin de nous donner quelque espoir de nous en fournir, ils s'efforçaient d'enlever ceux que nous avions. N'ayant pu trouver de mouillage à cette île, je la quittai avec le regret de n'avoir procuré aucun soulagement à mes malades. Cette île, que mes officiers nommèrent *île Byron*, est située par 1° 18′ de latitude sud, et 173° 46′ de longitude ouest. »

Ce fut le 30 juillet que Byron eut connaissance des îles de Saypan, Tinian et Aiguigan, dans l'archipel des Ladrones, et le lendemain il mouilla près de la seconde, dans le même endroit où *le Centurion* avait jeté l'ancre. L'île ne s'offrit pas à Byron sous un aspect si séduisant qu'à son compatriote.

« Après avoir marqué la place où l'on devait dresser les tentes, j'entrepris, dit Byron, avec six de mes officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchanteresses, ces prairies dont la verdure n'est interrompue que par l'émail des fleurs, et qu'animent de nombreux troupeaux qui y paissent en liberté. Nous étions impatiens de jouir de la vue de ce délicieux pays, dont on trouve une description si inté-

ressante dans le voyage de lord Anson. Cependant l'objet le plus important était de nous procurer du bétail; mais le bois était si épais, si embarrassé de broussailles, que nous ne voyions pas à deux toises devant nous, et que, pour ne pas nous perdre dans une forêt presque impraticable, nous étions obligés de nous appeler les uns les autres. L'excès de la chaleur nous avait fait partir en chemise, sans autres vêtemens que nos pantalons et nos souliers, qui furent dans un instant en lambeaux. Nous parvînmes néanmoins, avec des peines infinies, à traverser ces bois; mais, à notre grande surprise, le pays s'offrit à nos regards sous un aspect bien différent du tableau qu'on nous en avait fait. Les plaines étaient entièrement couvertes de roseaux et de buissons qui s'élevaient, en plusieurs endroits, plus haut que nous, et partout au moins jusqu'à la ceinture. Nos jambes, continuellement embarrassées dans les ronces, étaient toutes déchirées; des essaims innombrables de mouches nous couvraient de la tête aux pieds; si nous voulions parler, elles nous remplissaient la bouche, et plusieurs nous entraient jusqu'au gosier. Après avoir marché ainsi l'espace de quatre milles, nous aperçûmes un taureau que nous tirâmes. Un peu avant la nuit nous revînmes au camp, aussi mouillés que si nous nous fussions plongés dans l'eau, et si harassés, que nous pouvions à peine nous soutenir. »

Le lendemain l'on s'occupa de nettoyer un

puits, où sans doute *le Centurion* avait fait son eau. L'eau en était saumâtre et pleine de vers. La saison rendait la rade fort dangereuse; plusieurs matelots furent attaqués de la fièvre. Enfin Byron ne trouva pas à Tinian cette terre délicieuse qui avait enchanté Anson. On y cueillit des citrons, des oranges amères, des cocos, des fruits à pain, des goyaves; mais il fut impossible d'y découvrir des melons d'eau, de l'oseille, ni d'autres plantes anti-scorbutiques. La chaleur était étouffante, les pluies continuelles et violentes; les mille-pieds, les scorpions, de grosses fourmis, dont les morsures sont dangereuses, d'autres insectes venimeux tourmentaient les Anglais. Le bétail ne se trouvait qu'à une grande distance du camp, et si ombrageux, qu'il était difficile d'en approcher d'assez près pour le tirer. Lorsqu'un taureau avait été traîné l'espace de sept à huit milles à travers les bois et les broussailles, il était couvert de mouches, exhalait une odeur fétide, et n'était plus bon à rien. On parvenait avec beaucoup moins de peine à se procurer de la volaille, les bois de l'île étant peuplés d'une si grande quantité d'oiseaux, qu'on pouvait toujours en tirer aisément; mais la chair en était généralement de mauvais goût, et l'excès de la chaleur les faisait tomber en pouriture une heure après qu'ils avaient été tués. La plus grande ressource, pour la viande fraîche, était celle des sangliers. Il y en avait de si gros, qu'ils pesaient deux cents livres.

Cependant Byron convient que, grâce aux provisions fraîches et au repos, les maladies devinrent moins fréquentes dans son équipage; et quand tout son monde fut rétabli, il partit de Tinian le 1er. d'octobre. Il entra dans la mer de Chine par le nord des Philippines, et le 5 novembre il mouilla devant Poulo-Timon, île située à la côte orientale de la presqu'île de Malacca.

Dès que les habitans, qui sont Malais, virent approcher nos canots, dit Byron, ils accoururent en grand nombre sur le bord de la mer, tenant d'une main un coutelas, et à l'autre une pique armée d'une pointe en fer. Leur cric était passé dans leur ceinture. Malgré ces apparences menaçantes, nous débarquâmes, et commençâmes à traiter avec ces insulaires. Nous ne pûmes nous procurer qu'une douzaine de poules, une chèvre et un chevreau. Nous offrîmes en échange des couteaux, des haches et d'autres outils. Ils les refusèrent d'un air de dédain, et nous demandèrent des roupies. Comme nous n'en avions pas, je me trouvais fort embarrassé, lorsque je songeai à leur offrir des mouchoirs. Ils consentirent à accepter les meilleurs.

» Ces peuples sont d'une stature au-dessous de la médiocre, mais très-bien proportionnés. Leur couleur est bronzée, et presque noire. Nous vîmes parmi eux un vieillard qui, à quelque différence près, était vêtu comme un Persan. Les autres étaient nus, à la réserve d'un

mouchoir roulé autour de leur tête en guise de turban, et de quelques morceaux d'étoffes dont ils se ceignent les reins, et qu'ils attachent avec une agrafe d'argent. Aucune femme ne parut; apparemment qu'ils les cachent pour ne pas les laisser voir aux étrangers. Leurs maisons, construites en bambous, sont propres, et s'élèvent sur des poteaux à huit pieds au-dessus du sol. Leurs canots sont très-bien faits. Nous en vîmes quelques-uns assez grands, dont ils se servent probablement pour aller commercer à Malacca.

» L'île est montueuse et bien boisée. Les cocotiers et le palmiste y abondent; mais les habitans ne jugèrent pas à propos de nous faire présent de fruits : nous aperçûmes des rizières. En général, le pays nous parut très-fertile. Malgré l'agitation de la mer nous fîmes une pêche abondante. Les insulaires nous voyaient d'un œil jaloux jeter la seine le long de leur côte. Le temps fut constamment à l'orage durant les trente-six heures que nous passâmes devant cette île; la pluie et les éclairs, accompagnés des plus violens coups de tonnerre, continuèrent presque sans interruption. »

Byron remit à la voile le 7 novembre. Le 28 il mouilla sur la rade de Batavia; la quitta le 10 décembre. Le 9 mai 1766 il atterit aux Dunes, après un voyage de vingt-deux mois et quelques jours. Quoiqu'il n'eût pas fait des découvertes bien importantes, son voyage mérite néanmoins de tenir un rang honorable

dans l'histoire des navigations autour du globe. En effet, Byron a tracé le chemin à ces navigateurs qui, cessant de faire des découvertes par amour du gain, ont eu pour but principal le progrès des sciences.

CHAPITRE II.

Carteret.

Le capitaine Philippe Carteret avait accompagné Byron dans le voyage précédent; il fut nommé en 1766 pour commander la corvette *le Swallow* (*l'Hirondelle*), qui, sous les ordres du vaisseau *le Dolphin*, dont Wallis était capitaine, devait aller à la découverte de nouvelles terres dans l'hémisphère méridional. Les deux vaisseaux partirent de Plymouth le 22 août 1766, et, après une courte relâche à Madère, se rendirent au détroit de Magellan. *Le Swallow* était un vieux bâtiment qui servait depuis trente ans; de plus, il était mauvais voilier. Wallis fut forcé de l'abandonner pendant un coup de vent que les deux vaisseaux essuyèrent à la sortie du détroit. Carteret, après avoir employé tous les moyens possibles pour alléger sa corvette, doubla le cap de la Victoire le 15 avril 1767, et fit route pour les îles de Juan Fernandès.

En arrivant le 10 mai dans l'île principale,

il fut bien surpris de voir un nombre considérable d'hommes près du rivage, une maison et quatre pièces de canon au bord de l'eau; et, dans l'intérieur, un fort construit sur le penchant d'une montagne et portant un pavillon espagnol. Il vit beaucoup de bétail paissant sur le sommet des collines, qui lui parurent cultivées. Il aperçut aussi de grands bateaux amarrés sur le rivage. La violence du vent contraire l'empêcha d'approcher de la baie; alors il gagna Masafuéro. Ce fut avec beaucoup de peine que la chaloupe et les canots purent aborder pour remplir les futailles d'eau, pendant que la corvette, mouillée le long de la côte occidentale, était exposée aux rafales, qui, plusieurs fois, la firent chasser sur ses ancres, et la forcèrent à changer de mouillage. Dès que Carteret eut repris à bord ses gens et ses embarcations, il s'éloigna de ce parage où il n'avait éprouvé que des coups de vent. « Heureux, dit-il, de ne laisser derrière moi que le bois que les matelots avaient coupé pour notre chauffage. »

La description que Carteret donne de Masafuéro rectifie sur quelques points celle que l'on a lue dans la relation du voyage d'Anson. Elle gît à l'ouest de Juan Fernandès, dont elle est éloignée de trente-une lieues. Elle est très-élevée et montagneuse; et de loin elle ne paraît former qu'un grand rocher. Sa forme est triangulaire; elle a près de huit lieues de circonférence. La partie méridionale

est la plus haute; la partie septentrionale offre plusieurs cantons sans broussailles qui pourraient être cultivés. On peut mouiller partout, notamment sur la côte occidentale; il n'y a ni récifs de rochers, ni banc de sable à la côte orientale; mais on en trouve près de l'extrémité sud de la côte ouest.

Les chèvres sont nombreuses sur l'île; l'eau et le bois y abondent; mais il est extrêmement difficile de s'en procurer, parce que le rivage est bordé de rochers qui empêchent les embarcations d'approcher en sûreté à plus d'une encâblure. Il faut absolument aller à la nage à terre, amarrer les canots au milieu des rochers, haler à bord les futailles et le bois. La mer est très-poissonneuse; les requins sont extrêmement voraces, et les phoques si nombreux, que, selon Carteret, si l'on en prenait plusieurs milliers dans une nuit, on ne s'apercevrait le lendemain d'aucune diminution.

Carteret chercha ensuite la terre de Davis, sans pouvoir la trouver, jusqu'au 28e. parallèle sud, et 112° de longitude ouest. « C'était alors le milieu de l'hiver dans ces parages, dit-il; les vents étaient variables et forts, la mer était très-grosse; quoique nous fussions près du tropique, le temps était sombre, brumeux et froid, accompagné souvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie et de neige mêlées ensemble. Le soleil était dix heures au-dessus de l'horizon; mais nous passions fréquemment plusieurs jours sans le voir; le brouillard était si

épais, qu'il produisait une obscurité effrayante, lors même que le soleil était sur l'horizon; circonstance désagréable et dangereuse, car nous restions quelquefois un temps considérable sans pouvoir faire une observation; cependant, nous étions obligés de porter jour et nuit toutes nos voiles; notre vaisseau marchait si mal, et il nous restait encore une si longue route à parcourir, que cette précaution devenait nécessaire pour ne pas mourir de faim ; malheur qui autrement aurait été inévitable dans la situation où nous nous trouvions.

» Nous continuâmes notre route à l'ouest jusqu'au 2 juillet; dans la soirée nous découvrîmes une terre au nord. En nous approchant, le lendemain, elle nous offrit l'apparence d'un grand rocher; elle n'avait pas plus de cinq milles de circonférence, et paraissait inhabitée; elle était cependant couverte d'arbres, et un petit courant d'eau douce aboutissait à la plage. La houle, qui, dans cette saison, brise sur la côte avec une violence extraordinaire, m'empêcha d'y débarquer. Cette terre est située par 20° 2′ sud, et 133° 21′ ouest. Je la nommai *île de Pitcairn.*

Le 11 nous vîmes au sud une petite île basse, couverte d'arbres. Il nous fut impossible de l'atteindre; elle fut nommée *île d'Osnabrück ;* elle est située par 22° sud et 141° 34′ ouest.

Le 12 nous rencontrâmes deux autres îles

plus petites, également boisées, et qui parurent inhabitées; la plus méridionale, près de laquelle nous étions, est une bande de terre semi-circulaire, basse et sablonneuse; un récif, sur lequel la mer brise avec beaucoup de violence, s'étend à un demi-mille au large. Nous ne trouvâmes pas de mouillage; mais le canot débarqua. L'île n'offrit ni eau douce ni herbages comestibles; les oiseaux étaient si peu sauvages, qu'ils se laissaient prendre avec la main. L'autre île, éloignée de six lieues à peu près, ressemble beaucoup à la première : celle-ci est située par 20° 38′ sud, et 146° ouest; la seconde, par 20° 34′ sud, et 146° 15′ ouest. Elles furent nommées *îles du duc de Glocester.* »

Carteret se tenait toujours dans les parages qui, sur la foi des cartes, devaient le conduire à quelque île où il pourrait trouver les rafraîchissemens dont il avait besoin, et réparer son vaisseau.

Le scorbut continuait toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, et ceux de ses matelots que la maladie ne rendait pas inutiles étaient épuisés par un travail excessif. « Notre vaisseau, mauvais voilier, qui était depuis si long-temps assailli par les tempêtes et les orages, dit-il, ne voulait plus manœuvrer. Le 10 août notre situation devint plus malheureuse et plus alarmante; il fit de l'avant une voie d'eau qui, étant sous la ligne d'eau, nous mit dans l'impossibilité de l'arrêter pendant que

nous étions en mer. Tel était notre état lorsque le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes une terre. Le transport subit d'espérance et de joie que cet événement nous inspira ne peut être comparé qu'à celui que ressent un criminel qui entend sur l'échafaud le cri de sa grâce. Nous reconnûmes ensuite que cette terre était un groupe d'îles : j'en comptai sept, et je crois qu'il y en a un plus grand nombre. Nous fîmes route sur deux de ces îles, et le soir nous laissâmes tomber l'ancre au nord-est de la plus grande et la plus élevée des deux, par trente brasses bon fond et à environ trois encâblures de la côte. Nous vîmes bientôt paraître des naturels de l'île, qui étaient noirs, à tête laineuse, et entièrement nus. Je dépêchai sur-le-champ le maître avec le canot pour chercher une aiguade, et parler à ces insulaires ; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder au rivage. Le maître me dit à son retour qu'il y avait un bon courant d'eau douce vis-à-vis du vaisseau et tout prêt de la côte ; mais que tout le pays, dans cette partie, étant une forêt impénétrable jusqu'au bord de l'eau, il serait difficile et même dangereux d'y en puiser, si les insulaires voulaient nous opposer de la résistance : il ajouta qu'il n'y avait point de végétaux comestibles pour rafraîchir les malades, et qu'il n'avait point vu d'habitations dans cette partie de l'île, qui est sauvage, déserte et montagneuse.

» Après avoir réfléchi sur ce rapport, et voyant

qu'il serait fatigant et incommode d'y faire de l'eau à cause de la houle, sans parler des dangers qu'on avait à redouter des naturels, s'ils formaient contre nous une embuscade dans les bois, je résolus de chercher si on ne pourrait pas trouver un mouillage plus convenable.

» Le lendemain au matin, 13, j'envoyai le maître avec quinze hommes dans le grand canot, bien armé et bien approvisionné, pour reconnaître la côte à l'ouest, chercher une place propre au débarquement où l'on pût faire de l'eau et du bois, se procurer des rafraîchissemens pour les malades, et mettre le vaisseau à la bande, afin de le visiter et d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai de la verroterie, des rubans et de la quincaillerie, afin qu'il pût, au moyen de ces présens, gagner la bienveillance des insulaires qu'il rencontrerait; je lui recommandai de ne point s'exposer, surtout de s'en revenir sur-le-champ au vaisseau, s'il voyait approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçassent d'hostilités; et s'il trouvait en mer ou sur la côte de petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés possibles, afin d'établir un commerce amical entre eux et nous. Je le chargeai de ne jamais quitter le canot pour aucune raison, et de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reste se tiendrait tout près pour la défense. Je lui recommandai, dans les termes les plus forts, de s'occuper uniquement de l'objet de son voyage, parce qu'il était de la dernière impor-

tance pour nous de découvrir un endroit convenable pour réparer le bâtiment ; enfin je le conjurai de revenir le plus promptement qu'il lui serait possible.

» Peu de temps après que j'eus dépêché le canot, j'envoyai à terre la chaloupe avec dix hommes bien armés, et avant huit heures elle nous rapporta une tonne d'eau. Je la renvoyai sur les neuf heures; mais voyant quelques naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où nos gens débarquaient, je leur fis signal de revenir : je ne savais pas contre combien d'insulaires ils seraient exposés, et je n'avais point d'autre canot pour aller à leur secours, s'ils venaient à être attaqués.

» Dès que nos hommes furent rentrés à bord, nous vîmes trois des naturels du pays s'asseoir sous les arbres vis-à-vis du vaisseau. Comme ils continuèrent à nous regarder jusqu'à l'après-midi, aussitôt que j'aperçus le canot, je ne craignis plus de metttre en mer les deux embarcations à la fois, et j'envoyai mon lieutenant dans la chaloupe avec des verroteries, des rubans, etc., pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, et, par leur entremise, avec le reste des habitans. Les trois insulaires cependant quittèrent leur place, et s'avancèrent le long du rivage avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cachèrent bientôt à mon lieutenant; mais nous tînmes les yeux fixés sur eux, et nous vîmes qu'ils rencontrèrent trois autres insulaires. Après avoir con-

versé entre eux pendant quelque temps, les trois premiers s'en allèrent, et ceux qui étaient venus à leur rencontre marchèrent à grands pas du côté de la chaloupe. Sur quoi je fis signal à mon lieutenant de se tenir sur ses gardes : il aperçut les Indiens; et comme il remarqua qu'il n'y en avait que trois, il approcha du rivage, et leur fit des signes d'amitié; il leur tendit, comme présens, les verroteries et les rubans que je lui avais donnés, tandis que l'équipage avait grand soin en même temps de cacher ses armes. Les Indiens, sans faire attention à ce qu'on leur offrait, s'avancèrent hardiment à la portée du trait, et décochèrent alors leurs flèches, qui heureusement passèrent au-dessus de la chaloupe sans faire aucun mal. Ils ne se préparèrent pas à une seconde décharge, et s'enfuirent sur-le-champ dans le bois. Nos gens tirèrent quelques coups de fusil après eux, mais ils ne blessèrent personne.

» Peu de temps après cet événement, le canot arriva le long du vaisseau, et la première personne que j'aperçus fut le maître, qui avait le corps percé de trois flèches. Il ne fallait pas d'autre preuve pour le convaincre d'avoir transgressé mes ordres, et il n'était plus possible d'en douter, en entendant le rapport qu'il me fit, quoiqu'il le rendît sans doute favorable à sa cause. Il dit qu'ayant vu à quatorze ou quinze milles à l'ouest du mouillage du vaisseau quelques maisons d'Indiens, et seulement cinq ou six habitans, il avait débarqué avec

quatre hommes armés de fusils et de pistolets; que les insulaires furent d'abord effrayés et s'enfuirent, qu'ils revinrent bientôt, et qu'il leur donna de la quincaillerie, et d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaisir; qu'il leur demanda par signes des cocos, qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonstrations d'amitié, ainsi qu'un poisson grillé et des ignames bouillies; qu'il marcha alors avec son détachement vers les maisons qui n'étaient pas éloignées de plus de quarante-cinq à soixante pieds du bord de l'eau; et qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues venant autour de la pointe ouest de la baie, et plusieurs Indiens entre les arbres; que ce spectacle lui ayant causé de l'alarme, il quitta la maison où il avait été reçu, et qu'il s'en retourna promptement avec ses compagnons vers le canot; mais qu'avant qu'il pût arriver à bord, les insulaires avaient commencé l'attaque de leurs pirogues et du rivage, contre lui et le reste de nos gens qui étaient dans la chaloupe. Il dit qu'ils étaient au nombre de trois ou quatre cents; qu'ils avaient pour armes des arcs de six pieds cinq pouces de long, et des flèches de quatre pieds quatre pouces, qu'ils décochaient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux disciplinées; qu'obligé de se défendre, lui et ses gens avaient fait feu au milieu des Indiens pour pouvoir gagner le canot, et qu'ils en avaient tué et blessé plusieurs; que les insulaires, loin d'être découragés, con-

tinuèrent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons, de façon que leur bordée était perpétuelle; que le grapin étant engagé dans des rochers, il n'avait pu démarrer le canot que fort lentement, et que pendant cet intervalle, lui et la moitié de l'équipage avaient été blessés dangereusement; qu'enfin ils coupèrent l'amarre, et s'enfuirent faisant feu avec leurs gros mousquetons chargés chacun de huit ou dix balles de pistolet; que les Indiens les poursuivirent avec leurs arcs, et que quelques-uns se mirent pour cela dans l'eau jusqu'à la poitrine; que, quand ils se furent débarrassés de ceux-ci, les pirogues les poursuivirent avec beaucoup de courage et de vigueur, jusqu'à ce qu'une d'elles fût coulée à fond, ainsi que les hommes qu'elle avait à bord; que, le reste étant fort diminué par le feu de la mousqueterie, ils s'en retournèrent enfin à terre.

» C'est ainsi que l'histoire nous fut racontée par le maître, qui mourut quelque temps après avec trois de mes meilleurs matelots, des blessures qu'ils avaient reçues. Quelque coupable qu'il fût par sa propre confession, il nous parut que le témoignage de ceux qui lui survécurent le rendait encore plus criminel. Ils nous assurèrent que les insulaires lui avaient prodigué les plus grandes marques de confiance et d'amitié, mais qu'il leur donna une juste cause d'offense en ordonnant à ses gens, au sortir d'un repas qu'ils venaient de recevoir des na-

turels, d'abattre un cocotier. Malgré les instances des insulaires pour le détourner de son dessein, il s'y obstina.

» Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allèrent tous, à l'exception d'un seul qui semblait être une personne d'autorité. Un midshipman, qui faisait partie du détachement envoyé à terre, observa qu'ils se rassemblaient en corps entre les arbres; il en avertit sur-le-champ le maître, et lui dit que probablement ils méditaient une attaque. Le maître, au lieu de retourner au bateau comme je le lui avais prescrit, tira un de ses pistolets. L'Indien, qui jusqu'alors était resté avec eux, les quitta brusquement, et alla joindre ses compatriotes dans le bois. Alors même le maître, par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre son temps à terre, il n'essaya pas de regagner le canot avant que l'attaque fût commencée.

» Nous avions eu si peu de succès en cherchant un meilleur endroit pour les travaux à faire à la corvette, que je résolus d'essayer à la radouber dans celui où nous étions. Le lendemain 14, le bâtiment fut donc abattu autant que cela nous était possible; et le charpentier, qui seul de l'équipage avait une santé passable, calfata l'avant aussi bas qu'il put visiter. Quoiqu'il n'arrêtât pas entièrement la voie d'eau, il la diminua beaucoup. Après midi, un vent frais qui souffla directement dans la baie nous porta très-près de la côte. Nous observâmes un grand nombre de naturels qui se cachaient dans les arbres, et

qui attendaient vraisemblablement que le vent poussât le bâtiment sur le rivage.

» Le 15 le temps était beau ; nous disposâmes le bâtiment de manière à ce qu'il protégeât les canots qui iraient à l'aiguade. Comme nous avions raison de croire que les naturels, aperçus parmi les arbres la veille au soir, n'étaient pas fort éloignés, je fis tirer deux coups dans les bois avant d'envoyer nos gens à terre dans le canot pour faire de l'eau. Le lieutenant partit aussi dans le grand canot bien armé et bien équipé. Je lui ordonnai, ainsi qu'aux hommes qu'il conduisait, de se tenir à bord et tout près du rivage, afin de défendre le canot, tandis qu'il prendrait sa charge. Je lui enjoignis en même temps de tirer des coups de fusil dans le bois, de chaque côté de l'endroit où nos gens seraient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement; le rivage était escarpé, de sorte que les canots purent se tenir près de nos travailleurs. Le lieutenant fit, du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mousqueterie, avant que les matelots allassent à terre ; et aucun des naturels du pays ne paraissant, ils débarquèrent, et se mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart d'heure après leur débarquement, ils furent assaillis d'une volée de flèches, dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisait de l'eau, et une autre s'enfonça dans un tonneau sur lequel M. Pitcairn était assis. Les hommes qui étaient à bord

du canot firent sur-le-champ plusieurs décharges de mousqueterie dans cette partie du bois d'où les flèches avaient été tirées. Je rappelai les bateaux, afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades à coups de canons chargés à mitraille. Dès que nos canots et notre monde furent à bord, nous continuâmes à faire feu, et nous vîmes bientôt environ deux cents insulaires sortir des bois, et s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Nous jugeâmes alors que la côte était entièrement balayée ; mais peu de temps après nous en aperçûmes un grand nombre qui se rassemblaient sur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils se croyaient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet effleurant la surface de l'eau, se releva, et tomba au milieu d'eux, sur quoi ils se dispersèrent avec beaucoup de tumulte et de confusion, et nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes ensuite de l'eau sans être inquiétés de nouveau ; mais tandis que nos bateaux étaient à terre, nous eûmes la précaution de tirer les canons du vaisseau dans les côtés du bois, et le canot, qui se tint près du rivage comme auparavant, faisait en même temps par pelotons une décharge continuelle de sa mousqueterie. Comme nous n'aperçûmes point de naturels pendant tout ce feu, nous aurions cru qu'ils n'osaient pas s'avancer sur les bords du bois, si nos gens ne nous avaient dit qu'ils entendaient

en plusieurs endroits des gémissemens et des cris semblables à ceux des mourans.

» Quoique je fusse attaqué d'une maladie bilieuse et inflammatoire, j'avais cependant toujours pu me tenir sur le pont ; mais les symptômes devinrent si menaçans, que je fus obligé le soir de me mettre au lit. Le maître se mourait des blessures qu'il avait reçues dans son combat avec les Indiens ; mon lieutenant, M. Gower, était aussi très-mal ; le canonnier et trente matelots étaient incapables de faire leur service ; et parmi ceux-ci il y en avait sept des plus vigoureux et de la meilleure santé qui avaient été blessés avec le maître. Nous n'avions point d'espoir de nous procurer en cet endroit les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Ces circonstances affligeantes découragèrent beaucoup l'équipage, et je perdis l'espérance de pouvoir continuer mon voyage vers le sud. Excepté mon lieutenant, le maître et moi, il n'y avait personne à bord qui fût en état de reconduire le vaisseau en Angleterre ; je voyais le maître aux portes du tombeau, et il était très-incertain si mon lieutenant et moi pourrions recouvrer la santé. J'aurais fait de nouveaux efforts pour trouver des rafraîchissemens, si j'avais eu des instrumens de fer, de la verroterie, et d'autres quincailleries, avec lesquelles je pusse regagner l'amitié des naturels du pays, et acheter d'eux les provisions qui croissent dans leur île. Mais je manquais de tous ces objets, et ma situation ne me permettant pas

d'exposer de nouveau la vie du petit nombre d'hommes qui pouvaient encore travailler, je levai l'ancre à la pointe du jour du 17, et je fis route le long de la côte vers cette partie de l'île où j'avais envoyé le canot. J'appelai cette île *île d'Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom : c'est certainement la même à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz* en 1595.

» En avançant nous aperçûmes la baie où le canot avait été attaqué par les Indiens. Nous y vîmes un petit ruisseau d'eau douce, et plusieurs maisons régulièrement construites. Il y en avait une au bord de l'eau beaucoup plus longue que les autres, bâtie et couverte en chaume; elle nous parut être une maison d'assemblée. C'était dans celle-ci que le maître et nos matelots avaient été reçus; ils me dirent que les parois et le plancher étaient couverts d'une belle natte, et que des deux côtés on voyait suspendues un grand nombre de flèches pour s'en servir au besoin : ils ajoutèrent qu'il y avait dans cet endroit plusieurs vergers enclos de murs et plantés de cocotiers, de bananiers, d'autres arbres, d'ignames et de divers végétaux. Nous apercevions du bord beaucoup de cocotiers entremêlés avec les maisons du village. Environ trois milles à l'ouest de ce village nous en découvrîmes un autre fort étendu, vis-à-vis duquel régnait près du bord de l'eau un parapet en pierre haut de quatre pieds et demi, et construit non en ligne droite, mais avec

des angles comme nos fortifications. Les armes de ces peuples et leur courage dans les combats, qui est en grande partie l'effet de l'habitude, nous donnèrent lieu de supposer qu'ils ont entre eux des guerres fréquentes.

» Trois milles plus loin nous vîmes une petite anse dans laquelle est l'embouchure d'une rivière qui paraît navigable pour les petits bâtimens jusqu'à une certaine distance; au delà d'une pointe qui termine cette anse à l'ouest, s'ouvre une grande baie sur les bords de laquelle est une bourgade fort étendue. Ces habitans semblaient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorsque la corvette passa vis-à-vis, il sortit de cette bourgade une multitude incroyable d'Indiens tenant en main quelque chose qui ressemblait à un paquet d'herbe dont ils paraissaient se frapper les uns les autres, et dansant en même temps, ou courant en rond. Environ à sept milles à l'ouest de cette pointe nous en vîmes une autre, et un peu à l'ouest un autre grand village défendu par un parapet en pierre comme celui dont je viens de parler. Les Indiens, en apercevant la corvette, accoururent aussi en foule sur le rivage, et dansèrent de même en rond. Un instant après ils lancèrent à l'eau plusieurs pirogues qui se dirigèrent vers nous. Aussitôt je fis mettre en travers, afin qu'ils eussent le temps de s'approcher de nous. J'espérais pouvoir les engager à monter à bord; mais lorsqu'ils furent assez près pour nous apercevoir plus distinctement, ils cessèrent de ra-

mer, et nous considérèrent sans avoir l'air disposés à s'approcher davantage. Je continuai donc ma route, et je vis une lagune à l'entrée de laquelle se trouve une île que je nommai *île de Trévanion*. Comme j'aperçus un grand bouillonnement dans l'eau à l'une des entrées de la lagune, j'envoyai un canot pour sonder. Nous ne trouvâmes pas fond à cinquante brasses, et je reconnus que la rencontre des marées causait ce mouvement extraordinaire de l'eau.

Dès que les insulaires eurent vu le canot quitter la corvette, ils dépêchèrent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer. Quand la première fut à portée elle décocha ses flèches sur les gens du canot, qui, se tenant sur leurs gardes, tirèrent une volée de coups de fusil, dont un Indien fut tué et un autre blessé. Nous tirâmes en même temps du vaisseau un coup de canon chargé à mitraille qui porta au milieu de leur flotille; toutes les pirogues gagnèrent la terre avec la plus grande précipitation, à l'exception de celle qui avait commencé l'attaque; elle fut saisie avec l'Indien blessé, et amenée à la corvette. L'Indien apporté à bord, le chirurgien examina ses blessures; une balle lui avait percé la tête, une seconde lui avait cassé le bras; la blessure de la tête fut jugée mortelle. Je fis remettre l'Indien dans sa pirogue : malgré son état, il rama vers la côte. C'était un jeune homme; quoique sa tête fût laineuse comme celle des nègres, il avait le teint moins noir et les traits fort réguliers. Il était d'une taille moyenne

et entièrement nu, de même que tous ses compatriotes que nous avions vus. Sa pirogue, très-petite et grossièrement travaillée, ne consistait qu'en un tronc d'arbre creusé : elle avait pourtant un balancier; aucune de celles qui s'étaient offertes à nos regards n'avait de voiles.

» Je gardais toujours le lit, et ce fut avec un regret infini que j'abandonnai l'espoir d'obtenir des provisions fraîches dans cet endroit, d'autant plus que nos gens me dirent avoir vu, lorsque nous faisions voile le long de la côte, des cochons et des volailles en grande abondance; enfin des cocotiers, des bananiers, et beaucoup d'autres végétaux qui nous auraient bientôt rendu la santé et la vigueur que nous avions perdues par les fatigues et les peines d'un long voyage; mais je ne pouvais pas m'attendre à établir un commerce amical avec les naturels, et je n'étais pas en état de me procurer par la force ce dont j'avais besoin. J'étais dangereusement malade; la plus grande partie de mon équipage, comme je l'ai déjà observé, était infirme, et le reste découragé par les contretemps et les travaux. Quand même mes matelots auraient été bien portans et de bonne volonté, je n'avais point d'officiers pour les conduire et les diriger dans une pareille entreprise, ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles qui m'empêchèrent de prendre des rafraîchissemens dans cette île furent cause aussi que je n'examinai pas les autres îles situées

dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuaient à chaque instant. J'étais incapable de poursuivre le voyage au sud, et, courant risque de manquer la mousson, je n'avais point de temps à perdre: j'ordonnai donc de gouverner au nord, dans l'espoir de relâcher et de nous rafraîchir dans le pays que Dampier a appelé *Nouvelle-Bretagne*.

» Je donnai le nom d'*îles de la reine Charlotte* à tout le groupe de ces îles, tant de celles que je vis que des autres que je n'aperçus pas distinctement; et je donnai en outre des noms particuliers à plusieurs d'entre elles, à mesure que j'en approchais.

» Lorsque nous découvrîmes la terre pour la première fois, nous en aperçûmes deux vis-à-vis de nous; j'appelai la plus méridionale *île de lord Howe*, et l'autre *île d'Egmont*; je viens d'en parler. L'île de lord Howe est par 11° 10′ sud, et 164° 43′ est; le cap Byron, pointe orientale de l'île d'Egmont, gît par 10° 40′ sud, et 164° 49′ est. Le passage qui les sépare a quatre milles de largeur; elles offrent un coup d'œil agréable, et paraissent être toutes deux très-fertiles et couvertes de grands arbres d'une belle verdure.

» A treize lieues au nord de la partie occidentale de l'île d'Egmont est une île d'une hauteur prodigieuse et d'une figure conique; elle ne lançait point de flammes, mais on voyait sortir de la fumée de son sommet, qui a la forme d'un entonnoir. On ne peut douter

que ce ne fut le volcan dont il est fait mention dans la relation du voyage de Mendaña. Carteret l'appela *île du Volcan ;* il nomma *île Keppel* une longue île plate, située par 10° 15′ sud, et 165° 4′ est; *île du lord Edgcomb*, la plus grande des deux îles au sud-est (11° 10′ sud, et 165° 14′ est), et *île d'Oury*, la plus petite (11° 10′ sud, et 165° 19′ est). La première est d'un aspect agréable. Il ne donna pas de nom à plusieurs autres îles voisines de celle-ci.

» Les habitans de l'île d'Egmont, dont j'ai décrit la figure, ajoute-t-il, sont extrêmement agiles, vigoureux et actifs, et ont une bravoure que le feu de la mousqueterie ne rebutait pas; ils semblent aussi propres à vivre dans l'eau que sur terre, car ils sautent de leurs pirogues dans la mer presqu'à toutes les minutes. Leurs embarcations peuvent porter dix et douze hommes, quoique trois ou quatre suffisent pour les conduire avec une dextérité surprenante. Elles ressemblaient toutes à celle qui fut amenée à bord. On en vit sur le rivage quelques-unes plus grandes, et sur le milieu desquelles s'élevait un pavillon.

» Nous prîmes deux de leurs arcs et un paquet de leurs flèches dans la pirogue qui fut saisie avec l'homme blessé; ils savent, avec ces armes, frapper un but à une distance incroyable. Une de leurs flèches traversa le bordage du canot, et blessa dangereusement un officier à la cuisse. Ces flèches ont une pointe de pier-

re. Nous ne découvrîmes parmi eux aucune apparence de métal.

» Le pays, en général, est couvert de bois et de montagnes, et entrecoupé d'un grand nombre de vallées ; plusieurs petites rivières coulent de l'intérieur dans la mer, et la côte présente beaucoup de havres. »

Carteret quitta l'île Santa-Cruz le 18 août, et le 20 il découvrit une île basse et plate à 8° de latitude sud, rapportée à la côte méridionale, et à 158° 56′ de longitude orientale, prise à sa côte occidentale. Il la nomma *île Gower*.

« Le soir, dit-il, nous nous trouvâmes par son travers; je n'y rencontrai point de mouillage, à mon grand regret. En échange des clous et autres bagatelles que nous avions, nous ne pûmes nous procurer qu'un petit nombre de cocos des habitans, qui ressemblent baeucoup à ceux que nous avons vus à l'île d'Egmont. Ils promirent par signes de nous en apporter une plus grande quantité le lendemain. Après avoir louvoyé pendant toute la nuit, qui fut très-sombre, nous reconnûmes le lendemain à la pointe du jour qu'un courant nous avait dérivés considérablement au sud de l'île, et nous avait mis à portée d'en apercevoir deux autres. Elles sont situées est et ouest l'une par rapport à l'autre, et éloignées d'environ deux milles. La plus orientale est beaucoup plus petite que l'autre; nous l'appelâmes *île de Simpson*, et *île Carteret* la seconde,

qui est élevée et d'une belle apparence. Nous portâmes sur l'île Gower; elle a à peu près deux lieues et demie de long sur le côté oriental, qui est découpé par des baies; elle est partout couverte d'arbres, dont la plupart sont des cocotiers. Nous y trouvâmes un nombre considérable d'Indiens avec deux pirogues qui, à ce que nous supposâmes, appartenaient à l'île Carteret, et qui n'y étaient venus que pour pêcher. Nous envoyâmes le canot à terre. Les Indiens essayèrent de massacrer notre monde. Les hostilités ayant ainsi commencé, nous saisîmes leurs pirogues dans lesquelles se trouvaient environ cent cocos que nous mangeâmes avec plaisir. Nous vîmes quelques tortues près du rivage, mais nous ne pûmes en attaquer aucune. La pirogue que nous avions prise était assez grande pour porter une dizaine d'hommes; elle était construite avec art de planches très-bien jointes, et ornées de coquillages et de figures grossièrement peintes; les coutures étaient revêtues d'une substance semblable à notre brai, mais qui me parut avoir plus de consistance. Les insulaires avaient pour armes des arcs, des flèches et des piques; les pointes des flèches et des piques étaient en cailloux. Nous conjecturâmes, par quelques signes qu'ils firent en montrant nos fusils, qu'ils n'ignoraient pas entièrement l'usage des armes à feu. C'est la même race d'hommes que les naturels de l'île d'Egmont, et comme ceux-ci ils étaient nus. Leurs pirogues sont d'une structure diffé-

rente et beaucoup plus grandes, quoique nous n'en ayons aperçu aucune qui portât une voile. Les cocos que nous nous y procurâmes furent d'un grand secours à nos malades. »

Le capitaine Carteret, depuis son départ de l'île d'Égmont, avait éprouvé un courant très-fort qui portait dans le sud, et il reconnut que dans le parage où il était parvenu l'effet en augmentait considérablement. Cette observation le porta, en quittant l'île Gower, à diriger sa route au nord-ouest, dans la crainte qu'en prenant plus au sud, il ne s'engageât dans quelque golfe des grandes terres de la Nouvelle-Guinée, d'où la faiblesse de son équipage et le mauvais état de la corvette ne lui auraient pas permis de se relever.

La nuit du 24 l'on rencontra neuf îles qui s'étendaient sur une ligne à peu près nord-ouest un quart ouest, et sud-est un quart est, dans un espace d'environ quinze lieues. On passa au nord de ces îles. Le milieu du groupe est situé par 4° 36′ sud, et 153° 50′ est. Carteret pensa que c'étaient les îles d'Ontong-Java. Une de ces îles est d'une étendue considérable, les huit autres ne sont guère que de grands rochers. Mais quoiqu'elles soient basses et plates, elles sont couvertes de bois et bien peuplées. Les insulaires sont noirs, à tête laineuse; ils sont armés d'arcs et de flèches; ils ont de grandes pirogues qui portent une voile; il s'en approcha une de la corvette; mais elle n'osa pas l'aborder.

A onze heures du soir on rencontra une autre île fort grande, plate, verdoyante et d'un aspect agréable. On n'aperçut point d'habitans; mais par le grand nombre de feux que l'on y vit la nuit on jugea qu'elle était très-peuplée. Elle est située à 4° 50′ sud, et quinze lieues à l'ouest de la plus septentrionale du groupe précédent. On la nomma *île de sir Charles Hardy*.

Le lendemain 25, à la pointe du jour, on découvrit une autre île grande et haute, qui, s'élevant en trois montagnes considérables, avait de loin l'apparence de trois îles; on l'appela *île de Winchelsea*. Elle est environ à dix lieues au sud un quart sud-est de l'île de sir Charles Hardy.

Sur les dix heures du matin du 26 on vit une grande île au nord. On supposa que c'était la même qui fut découverte par Le Maire et Schouten, et qu'ils nommèrent *île Saint-Jean*. Bientôt après on aperçut une haute terre que l'on reconnut par la suite pour la Nouvelle-Bretagne.

Le lendemain 27, un courant venant du sud-est porta *le Swallow* dans une baie ou golfe profond, nommé *baie de Saint-Georges* par Dampier, qui la découvrit. On y mouilla le 28 près d'une petite île qui fut nommée *île Wallis*, et le havre où on laissa tomber l'ancre reçut le nom de *havre de Gower*. L'après-midi Carteret envoya un canot pour reconnaître la côte, et un autre pour tâcher de se procurer

des cocos et pêcher à la seine. On ne prit pas de poissons, mais on rapporta cent cinquante cocos qui furent distribués à l'équipage.

Lorsque l'on voulut lever l'ancre pour gagner un des havres découverts par le premier canot, les forces réunies de l'équipage ne purent en venir à bout. « C'était une preuve bien affligeante de notre faiblesse, s'écrie Carteret; en employant de nouveaux moyens et nos derniers efforts, nous dégageâmes l'ancre du fond; mais le vaisseau s'étant rapproché de la côte, elle reprit presqu'au même instant sur un fond de roche. Il fallut recommencer notre travail; tous les hommes qui étaient valides réunirent leurs forces pendant le reste du jour sans pouvoir rien effectuer. Nous n'étions pas disposés à couper le câble, quoiqu'il fût fort usé, car cette perte eût été difficile à supporter. Le lendemain nous fûmes plus heureux; mais l'ancre était si endommagée, qu'elle nous devenait désormais inutile; une des pates était rompue. »

Carteret étant ensuite allé mouiller dans une anse qu'il appela *Baie anglaise*, y fit du bois et de l'eau; mais son équipage ne put prendre de poissons, quoiqu'ils y fussent en abondance; ils ne se laissaient pas envelopper par la seine et ne mordaient pas à l'hameçon. Carteret se demande si c'est parce que l'eau était claire et le rivage rempli de rochers, ou parce que ses matelots étaient maladroits. On ne fut pas plus heureux pour les tortues. « Nous étions, s'écrie-t-il, condamnés au supplice de

Tantale; nous avions continuellement sous les yeux les choses que nous désirions avec ardeur, et nous ne pouvions les saisir. Nous pûmes cependant à marée basse ramasser quelques huîtres et d'autres coquillages. Nous nous procurâmes aussi des cocos et des choux palmistes. Comme nous manquions de la force et de l'agilité nécessaires pour grimper aux arbres qui les produisent, nous fûmes obligés de couper ceux-ci, ce qui me causa un vif regret; mais la nécessité n'a point de loi. Ces végétaux frais, et surtout l'eau de coco, rendirent très-promptement la santé à nos malades; ils se trouvèrent aussi très-bien de manger des myrobolans.

» La côte autour de cette baie est environnée d'un pays élevé et montagneux, qui est bien boisé. Quelques arbres sont d'une grandeur énorme. Nous y vîmes entre autres un grand nombre de muscadiers. Je cueillis quelques fruits qui n'étaient pas mûrs. Je crois que ce canton produit toutes les espèces de palmiers; j'y aperçus celui qui donne la noix d'arec, diverses sortes d'aloës, des cannes à sucre, des bambous et des rotangs. Les bois sont remplis de pigeons, de tourterelles, de perroquets et d'oiseaux semblables aux corneilles. On ne vit que deux petits quadrupèdes que les matelots prirent pour des chiens; les mille-pieds, les scorpions, les serpens ne manquaient pas dans cette région chaude.

» Pas un seul habitant ne s'offrit à nos regards; cependant des maisons, des coquillages

épars à terre dans leurs environs, et qui paraissaient avoir été tirés de l'eau depuis peu de temps; enfin des morceaux de bois à moitié brûlés indiquaient que les naturels avaient récemment quitté cet endroit. Si l'on peut juger de l'état d'un peuple par celui de ses habitations, ces insulaires doivent être au plus bas degré de l'échelle des êtres civilisés; car leurs demeures sont les plus misérables huttes qu'il soit possible d'imaginer.

» Pendant notre séjour dans cette baie, on abattit la corvette pour la visiter. Le doublage était très-usé, la quille très-endommagée par les vers. On la radouba le mieux qu'il fut possible, et je sortis de cette anse le 9 de septembre. »

Carteret, après l'inutile et ridicule cérémonie de prendre possession de tout le pays au nom du roi de la Grande-Bretagne, entra dans un havre, qui fut nommé *havre de Carteret*, et où l'on fit une ample provision de cocos et de choux palmistes; puis il se mit en route afin de regagner Batavia pendant que la mousson de l'est soufflait encore.

En longeant la côte à laquelle le havre de Carteret appartient, ce navigateur entra dans l'espace de mer que Dampier avait nommé *baie Saint-George*, et reconnut bientôt qu'il se trouvait dans un canal entre deux îles. Il conserva à la terre à l'ouest le nom de *Nouvelle-Bretagne*, et donna celui de *Nouvelle-Irlande* à la longue île dont la côte méridio-

nale borde ce canal, et qu'il avait à l'est. Toutes les îles situées dans ce canal reçurent des noms. Le détroit eut celui de *canal de Saint-George*. On vit beaucoup d'habitans dans les grandes îles, et des pirogues qui s'avançaient vers le vaisseau; mais le vent favorable qui le poussait dans le détroit ne permit pas de les attendre; lorsqu'il se fut calmé, d'autres pirogues parties de la côte de la Nouvelle-Irlande s'approchèrent assez de la corvette pour qu'on pût donner aux insulaires différentes bagatelles qu'on leur tendit au bout d'un bâton. Ils semblaient préférer le fer à toute autre chose. Ils ne voulurent pas monter à bord. Ils ressemblaient aux habitans de l'île d'Egmont. Une de leurs pirogues avait au moins quatre-vingt-dix pieds de long; elle était cependant creusée dans un seul tronc d'arbre; trente-trois hommes la faisaient marcher avec des pagaies. Ces gens avaient la tête poudrée; ce qui fait supposer à Carteret que la mode de se poudrer est plus ancienne et plus étendue qu'on ne le croit communément; mais ces peuples l'étendent plus loin qu'on ne l'a jamais fait en Europe, quand cet usage y dominait, car ils poudrent aussi leurs barbes. Indépendamment de cette parure, la plupart des insulaires portaient au-dessus d'une de leurs oreilles une plume qui semblait avoir été tirée de la queue d'un coq. Du reste, ils étaient entièrement nus, à l'exception de quelques ornemens en coquillages attachés à leurs bras et à leurs jambes. Ils étaient ar-

més de piques et de grands bâtons en forme de massue ; nous ne leur vîmes ni arcs ni flèches ; peut-être ces armes étaient-elles cachées au fond de leurs pirogues. Ils regardaient nos canons avec beaucoup d'attention ; peut-être en connaissaient-ils l'usage. Des filets qu'ils avaient dans leurs pirogues et leurs cordages nous parurent travaillés avec beaucoup de soin. »

A l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Irlande, Carteret aperçut un canal qu'il nomma *détroit de Byron*, et de l'autre côté une terre qui reçut le nom de *Nouveau-Hanovre ;* elle est haute et bien boisée; il y vit des plantations soignées. Le 13 septembre il était hors du canal Saint-George, auquel il donne environ cent lieues de longueur.

« Nous n'apercevions plus le Nouveau-Hanovre que très-imparfaitement, ajoute-t-il; mais nous découvrîmes à sept ou huit lieues à l'ouest, sept petites îles que j'appelai *îles du duc de Portland :* il y en a deux assez grandes. La force des lames me fit apercevoir alors que nous avions dépassé toutes les terres. Je pensai que le passage par le canal Saint-George doit être beaucoup plus sûr et plus court, soit que l'on vienne de l'est ou de l'ouest, que la navigation autour des terres et des îles qui sont au nord. D'ailleurs on a la possibilité de se procurer des vivres frais en échange de verroteries, de miroirs et de quincailleries, objets que les insulaires des deux côtés du canal aiment passionnément, mais dont par malheur

*...

nous n'étions pas pourvus. Le milieu des îles du duc de Portland est situé par 2° 27′ sud, et 149° 50′ est. »

En continuant de faire route à l'ouest, Carteret rencontra plusieurs îles dont il ne put déterminer la position avec précision, parce que le temps resta couvert jusqu'au 15. Malgré ses démonstrations d'amitié aux pirogues qu'il rencontra, les insulaires l'assaillirent à coups de flèches; il leur répondit par des coups de fusil, ce qui mit fin aux attaques. Carteret passa ensuite le long d'un groupe de trente îles d'une étendue considérable; ils les nomma *Admiralty-islands* (îles de l'Amirauté). Si son vaisseau eût été en meilleur état, et mieux pourvu de marchandises propres à commercer avec les insulaires, il eût volontiers abordé à ces terres, dont l'aspect invitait à les visiter. Elles sont couvertes de la plus belle verdure; les bois sont élevés et touffus, entremêlés de clairières cultivées, de bocages, de cocotiers et de nombreuses habitations. Un pic situé à la côte méridionale de la plus grande île est par 2° 27′ sud, et 146° 50′ est.

Le 25, étant arrivé devant trois petites îles, les naturels en partirent aussitôt dans leurs pirogues, et, après avoir fait des signes de paix, ils montèrent à bord sans la moindre défiance. Ils n'avaient qu'un petit nombre de cocos qu'ils échangèrent avec joie contre des morceaux de fer. Ils connaissent ce métal et le nommaient *parram*. « Ils nous firent entendre par signes

qu'un vaisseau comme le nôtre, ajoute Carteret, avait touché à leur île. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux d'un vieux cercle de fer, qui avaient quatre pouces de long; ce don le jeta dans un ravissement qui approchait de l'extravagance. J'avoue que je pris une part bien vive à la joie qu'il ressentait, et que j'en éprouvai une très-grande en voyant les démonstrations par lesquelles il l'exprimait. Ce peuple paraissait avoir pour le fer une passion plus forte que tous les insulaires que nous avions rencontrés jusque-là. Ceux-ci étaient de couleur cuivrée; nous n'en avions pas encore vu de cette teinte dans ces parages. Ils ont de longs cheveux noirs, mais peu de barbe, qu'ils arrachent continuellement. Leurs traits sont réguliers, leurs dents d'une blancheur éclatante; leur taille est moyenne; ils sont extraordinairement alertes, vigoureux et actifs; ils grimpaient à la grande hune beaucoup plus lestement que mes meilleurs matelots; ils me parurent d'un caractère franc et ouvert; ils mangeaient et buvaient tout ce qu'on leur offrait; ils allaient sans hésiter dans toutes les parties du vaisseau; ils étaient aussi familiers et aussi gais avec tous les hommes de l'équipage que si nous eussions été de vieilles et intimes connaissances. Ils étaient un peu plus vêtus que les habitans des îles vues précédemment, car ils portaient autour des reins une ceinture étroite faite d'une natte bien travaillée. Leurs pirogues sont façonnées avec adresse;

un arbre creusé en forme le fond; les côtés sont en planches; elles ont une voile d'une natte fine, et un balancier; leurs cordages et leurs filets n'annoncent pas moins d'industrie. Ils nous proposèrent instamment d'aller à terre, en nous offrant de laisser comme otages sur la corvette un nombre égal d'hommes à celui que nous voudrions envoyer chez eux; cette proposition me charma, et j'y aurais volontiers consenti, si le vaisseau n'eût pas été entraîné par un fort courant à une si grande distance à l'ouest, que je n'eus pas le temps de chercher un mouillage; et la nuit survenant, je continuai ma route. Quand ces insulaires s'aperçurent que nous les quittions, l'un d'eux demanda instamment de venir avec nous; et, malgré les représentations de ses compatriotes et les miennes, malgré tout ce que nous pûmes faire, il refusa opiniâtrément de retourner avec eux. Comme je pensai qu'il pourrait contribuer à nous faire faire des découvertes utiles, je n'employai pas la force pour le renvoyer à terre, et je le gardai : il me dit qu'au nord se trouvaient des îles dont les habitans avaient du fer, et s'en servaient pour tuer ses compatriotes quand ils les rencontraient en mer. Au bout de quelques jours je m'aperçus avec douleur que la santé de ce bon Indien, à qui j'avais donné le nom de *Joseph Freewill* (de bonne volonté) à cause de son empressement à venir avec nous, s'altérait sensiblement et alla toujours en déclinant jusqu'à notre arrivée à Célèbes, où il mourut.

Je donnai son nom à la plus grande île du groupe; les naturels la désignent par celui de *Pegan* : elle est située par 50′ nord et 137° 51′ ouest. Ces îles sont entourées de récifs de rochers. J'en dressai la carte d'après l'esquisse que les Indiens en tracèrent sur le pont de la corvette; ils indiquaient la profondeur de l'eau en montrant la longueur de leurs bras pour une brasse. Elles doivent, malgré leur peu d'étendue (car la plus grande n'a pas plus de cinq milles de circonférence), abonder en végétaux, car le pauvre Joseph, étant à Célèbes, reconnut un grand nombre d'arbres tels que le cocotier, le palmiste, le citronnier, l'arequier et l'arbre à pain ; il en cueillit le fruit et le fit cuire dans des cendres chaudes. »

Le 26 octobre Carteret eut connaissance de la côte sud-est de Mindanao : comme il avait un grand nombre de malades, et que le besoin de vivres frais devenait chaque jour plus pressant, il envoya son lieutenant dans un canot, avec un certain nombre d'hommes pour chercher une baie indiquée par Dampier. Ceux-ci ne trouvèrent qu'un petit enfoncement à la pointe méridionale de l'île, et au fond une ville et un fort. Dès que les insulaires eurent aperçu le canot anglais, ils tirèrent un coup de canon, et détachèrent trois pirogues remplies de monde. Le lieutenant anglais n'ayant pas assez de forces pour s'opposer à cette attaque, il revint au vaisseau. Les pirogues lui donnèrent la chasse jusqu'à ce qu'elles furent en vue de la corvette;

apparemment que son nombreux équipage les intimida; elles s'en retournèrent.

Le 2 de novembre Carteret mouilla dans une baie un peu plus à l'est près de l'embouchure d'une rivière. Deux canots qu'il envoya pour remplir des futailles d'eau revinrent sans avoir vu d'habitans ; mais il aperçut une pirogue qui, doublant la pointe occidentale de la baie, semblait avoir été expédiée pour examiner la corvette; il arbora pavillon anglais, espérant engager la pirogue à s'approcher de son vaisseau; mais, après l'avoir considéré pendant quelque temps, elle s'en alla. Le soir on entendit tout à coup un grand bruit sur la partie de la côte située vis-à-vis de la corvette; il était produit par la réunion d'un grand nombre de voix d'hommes, et ressemblait beaucoup au cri de guerre des sauvages de l'Amérique à l'instant du combat.

« Je fus alors de plus en plus convaincu, continue Carteret, de la nécessité d'employer le peu qui nous restait de forces le mieux qu'il serait possible. Le lendemain on acheva de retirer les canons de la cale, et l'on raccommoda les manœuvres. N'apercevant aucun des insulaires qui s'étaient efforcés de nous effrayer par leurs cris pendant la nuit, j'envoyai à onze heures du matin la chaloupe à terre, pour prendre encore une provision d'eau. Persuadé que les insulaires s'étaient cachés dans les bois, je tins le grand canot armé avec le lieutenant à bord, tout prêt à donner du secours à nos gens dans

le cas où ils seraient menacés de quelque danger. Mes conjectures étaient fondées. Nos matelots n'eurent pas plus tôt quitté la chaloupe, qu'un gros d'Indiens armés sortit du bois; l'un d'eux portait à la main quelque chose de blanc que je pris pour un signe de paix. Par une suite de l'équipement défectueux de ma corvette, dont j'avais souffert plus d'une fois, nous n'avions pas de pavillon blanc à bord; j'y suppléai par une nappe que je remis au lieutenant. Dès qu'il eut débarqué avec ce pavillon, le porte-étendard des Mindanayens et un autre insulaire s'avancèrent vers lui sans armes, et en lui faisant de grandes démonstrations d'amitié. L'un d'eux lui adressa la parole en hollandais qu'aucun de nous ne comprenait. Il proféra ensuite quelques mots en espagnol : heureusement un de nos matelots savait fort bien l'espagnol; mais le Mindanayen le parlait si mal, que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et par le secours de beaucoup de signes qu'il parvint à se faire comprendre. Il demanda quel était le capitaine qu'il appelait *Skyper*; si nous étions Hollandais, si notre bâtiment était un vaisseau de guerre ou un navire marchand; combien il portait d'hommes et de canons; si nous allions à Batavia ou si nous en revenions. Quand on eut répondu à toutes ces questions, il dit que nous devions aller à la ville, et qu'il nous introduirait chez le gouverneur, auquel il donnait le titre de rajah. Le lieutenant répliqua que notre dessein était d'y aller, mais que nous

avions un grand besoin d'eau, et qu'il demandait la permission d'en remplir quelques barriques; il pria en même temps que l'on fît écarter un peu plus loin les insulaires qui étaient armés d'arcs et de flèches. Le Mindanayen acquiesça à ce désir. Comme il paraissait regarder avec une attention particulière un mouchoir de soie que le lieutenant avait au cou, celui-ci le lui présenta. Le Mindanayen, qui était à peu près vêtu comme un Hollandais, lui offrit en retour une espèce de cravate d'une toile de coton grossière. Après cet échange de mouchoirs de cou, il demanda si nous avions à bord des marchandises pour commercer; l'officier répondit que nous n'en avions que pour acheter des provisions; sur quoi le Mindanayen repartit que nous aurions tout ce dont nous avions besoin.

» Cette conférence me faisait augurer favorablement des avantages que nous pourrions tirer de ce lieu, lorsque deux heures après je vis, à ma surprise et à ma douleur extrêmes, plusieurs centaines d'hommes armés qui se plaçaient en différens endroits, entre les arbres, le long du rivage, vis-à-vis de la corvette. Ils avaient des fusils, des arcs, des flèches, de grandes lances, des sabres, des crics et des boucliers. Je remarquai aussi qu'ils retirèrent dans les bois une grande pirogue placée sur la plage, sous un hangar. Ces apparences n'étaient rien moins que pacifiques; elles furent suivies de démonstrations encore plus hostiles. Les

Mindanayens passèrent le reste du jour à entrer dans les bois et à en sortir, comme s'ils se fussent exercés à attaquer un ennemi. Quelquefois ils lançaient leurs traits et leurs lances dans la mer, du côté de la corvette; d'autres fois ils élevaient leurs boucliers en l'air, et agitaient leurs sabres comme pour nous menacer. De mon côté, je ne restais pas oisif; je faisais monter les canots, réparer nos agrès, et tout mettre en ordre pour repousser une attaque. Le soir, étant prêt à appareiller, je voulus essayer d'avoir une autre entrevue avec les Mindanayens, et d'apprendre la cause d'un changement si subit et si extraordinaire dans leurs procédés à notre égard. Le canot se dirigea, par précaution, vers un endroit du rivage dégarni de bois, afin de n'être pas surpris au dépourvu par des ennemis embusqués; j'avais aussi défendu que personne descendît à terre. Les Mindanayens, voyant que le canot était arrivé près de la côte, et que personne ne débarquait, envoyèrent un des leurs, armé d'un arc et de flèches, qui fit signe à nos gens d'aborder dans l'endroit où il était. Le lieutenant, qui tenait le pavillon blanc, eut la prudence de ne pas se rendre à cette invitation; il attendit quelque temps, et comme il vit qu'il ne pouvait pas obtenir de conférence à d'autre condition, il revint au vaisseau. Il ne dépendait certainement que de moi de tuer un grand nombre d'hommes parmi ce peuple si peu hospitalier; mais à quoi aurait abouti cet usage de nos

forces ? à me priver par la suite du moyen de me procurer du bois et de l'eau sans risquer la vie de mon monde. J'espérais acheter de gré à gré des provisions à la ville où j'avais dessein d'aller, étant en état de me défendre contre une attaque inattendue. »

En quittant Mindanao, Carteret fit route à l'ouest pour passer par le détroit de Macassar, entre Bornéo et Célèbes. Le 3 décembre, étant par 2° 31′ de latitude sud et 117° 12′ de longitude est, près de Célèbes, il fut attaqué à minuit par un pirate qui fit un feu très-vif avec des pierriers et des fusils : on lui répondit si efficacement, que ce bâtiment ne tarda pas à couler à fond avec tous les misérables qui le montaient. Cependant le lieutenant et un matelot anglais avaient été blessés, mais peu dangereusement ; une partie des manœuvres courantes fut coupée. Carteret apprit ensuite que le bâtiment qui l'avait assailli appartenait à un pirate qui avait plus de trente bâtimens semblables.

Le 12 décembre il eut le chagrin de s'apercevoir que la mousson de l'ouest avait commencé, et qu'il lui était impossible d'arriver durant cette saison à Batavia. Il avait déjà perdu treize hommes ; trente autres étaient aux portes de la mort ; tous ses officiers subalternes étaient malades ; son lieutenant et lui-même, sur lesquels roulait tout le service, étaient d'une faiblesse extrême. Dans de si tristes conjonctures, il ne pouvait pas tenir la

mer ; il ne lui restait d'autre moyen, pour conserver le reste de son équipage, que de relâcher dans un lieu où il trouverait du repos et des provisions fraîches ; en conséquence, il résolut de gagner Macassar, principal établissement des Hollandais dans l'île Célèbes. Le 15 au soir il laissa tomber l'ancre à quatre milles de cette ville, trente-cinq semaines depuis sa sortie du détroit de Magellan.

« Le soir même, dit-il, un Hollandais dépêché par le gouverneur, vint à bord s'informer qui nous étions. Lorsque je lui dis que *le Swallow* était une corvette du roi de la Grande-Bretagne, il eut l'air alarmé, car jamais bâtiment de guerre anglais n'était venu dans ces parages. Je ne pus lui persuader de descendre dans ma chambre; toutefois nous nous séparâmes bons amis, à ce qu'il me sembla.

Le lendemain, au point du jour, j'envoyai M. Gower à la ville avec une lettre pour le gouverneur, que j'informais du motif de mon arrivée, et à qui je demandais la permission d'acheter des vivres, et de mettre ma corvette à l'abri jusqu'au retour de la saison convenable pour la continuation de ma route à l'ouest. On ne permit pas à M. Gower de débarquer ; et il refusa, d'après mes instructions, de remettre ma lettre à un messager qui devait la porter au gouverneur. Un instant après, le sabandar et le fiscal arrivèrent de la part de cet officier, et dirent qu'une maladie l'empêchait de recevoir lui-même ma lettre, et qu'ils

venaient par son ordre exprès la chercher. M. Gower la leur confia ; ils s'en allèrent. Tandis qu'ils retournaient à la ville, M. Gower et les matelots restèrent à bord du canot exposés à la chaleur brûlante d'un soleil perpendiculaire. On ne permit à aucun bateau du pays de s'approcher d'eux pour leur vendre des vivres frais. Sur ces entrefaites, M. Gower aperçut beaucoup de mouvement le long de la côte ; tous les bâtimens armés en guerre furent équipés avec la plus grande promptitude. J'aurais bien voulu m'approcher de la ville, car je crois que mes forces maritimes auraient été supérieures à celles des Hollandais, si mon équipage avait été bien portant ; mais dans l'absence du canot, nous ne pûmes, malgré nos efforts réunis, réussir à lever l'ancre, quoique ce fût une des petites. M. Gower attendait dans le canot depuis cinq heures, lorsqu'on vint lui dire que le gouverneur avait chargé deux officiers de m'apporter sa réponse. A peine m'eut-il fait ce rapport, que les deux envoyés arrivèrent. La lettre qu'ils me remirent était écrite en hollandais, langue que personne du bord n'entendait. Comme ces deux officiers parlaient français, l'un d'eux la traduisit dans cette langue. La lettre portait que je devais sortir à l'instant du port, sans approcher plus près de la ville ; que je ne devais mouiller sur aucune partie de la côte, ni permettre à aucun des hommes de ma corvette d'y débarquer. Avant de faire réponse à cette

lettre, je montrai aux deux envoyés le nombre de nos malades, spectacle qui parut les toucher; je leur représentai qu'ils étaient témoins de la nécessité pressante où je me trouvais de me procurer des vivres frais pour tant d'infortunés qui se mouraient; que refuser de nous en vendre serait agir non-seulement contre les traités subsistans entre les deux nations, mais encore contre les lois de la nature. Ils n'eurent rien à objecter à la force du raisonnement; mais ils répondirent que les ordres absolus de leurs chefs ne leur permettaient pas de souffrir qu'aucun bâtiment étranger séjournât dans ce port. Alors je répliquai que des hommes réduits à une situation aussi désespérée que la nôtre n'avaient rien à ménager; que, s'ils ne m'accordaient pas sur-le-champ la liberté d'entrer dans le port pour acheter des vivres et trouver un abri, j'irais, dès que le vent le permettrait, mouiller tout près de la ville, et me ferais échouer sous leurs murailles; et après avoir vendu chèrement nos vies, je les couvrirais d'infamie pour avoir réduit un vaisseau ami à une si terrible extrémité. Ce discours parut les alarmer; ils me pressèrent avec un air très-ému de rester où j'étais jusqu'à ce que j'eusse reçu une seconde lettre du gouverneur. Après quelques difficultés, j'y consentis, mais à condition que le gouverneur me ferait part de sa résolution avant la brise de mer du lendemain.

» Il est difficile de décrire l'état d'inquiétude

mêlée d'indignation dans lequel nous passâmes le reste du jour et la nuit. Le lendemain de grand matin, nous eûmes la douleur de voir deux bâtimens armés en guerre et montés par beaucoup de soldats, venir mouiller des deux côtés de la corvette. Ils ne voulurent rien répondre aux questions qui leur furent adressées. Vers midi la brise de mer se leva; alors n'ayant pas reçu de nouvelles du gouverneur, j'avançai contre la ville, bien résolu de repousser la force par la force. Heureusement pour les Hollandais et pour nous, les deux bâtimens se bornèrent à lever l'ancre en même temps que nous.

» Bientôt après un bâtiment léger, qui portait une troupe de musiciens et plusieurs officiers, s'approcha de nous. Les officiers me dirent qu'ils venaient de la part du gouverneur, mais qu'ils ne monteraient pas à bord, si je ne jetais pas l'ancre. On mouilla sur-le-champ; ils montèrent à bord de la corvette, témoignèrent de la surprise de ce que j'avais fait avancer mon vaisseau, et me demandèrent quels étaient mes desseins. Je répétai ce que j'avais dit la veille, ajoutant qu'il valait mieux mourir tout d'un coup dans un combat dont la cause était juste que de souffrir tous les jours le tourment de prévoir une mort inévitable; enfin, je leur dis qu'aucun peuple civilisé ne laissait périr de faim ses prisonniers de guerre, et encore moins des hommes appartenant à une nation amie, qui ne demandaient que la

permission d'acheter des vivres. Ils convinrent de la vérité de mon discours, mais en disant que je m'étais trop pressé; je répliquai que j'avais attendu tout le temps que j'avais fixé. Alors ils me firent des excuses de n'être pas venus plus tôt, et, pour preuve qu'on nous accordait ce que nous désirions, ils ajoutèrent que leur bâtiment apportait des vivres. Nous les prîmes aussitôt à bord. Mais, à mon grand étonnement, ils me montrèrent une seconde lettre du gouverneur qui m'enjoignait de nouveau de quitter le port, justifiant cet ordre par une convention conclue avec les rois de l'île, qui avaient déjà témoigné du mécontentement de notre arrivée, parce que le traité portait qu'aucun vaisseau étranger ne pouvait ni séjourner ni commercer dans le port. Les officiers qui devaient me donner de plus amples éclaircissemens sur ce point, n'ayant pas voulu reconnaître la différence réelle qui existait entre *le Swallow* et un navire marchand, et m'ayant fait des propositions qui rentraient toutes dans celles de mon départ de cette île avant le retour de la mousson, je réitérai ma première déclaration; et, afin de lui donner plus de force, je leur fis voir le cadavre d'un de mes matelots qui était mort le matin, et dont les jours auraient probablement été sauvés, s'ils nous avaient vendu des vivres dès le premier jour. Ce spectacle les déconcerta : après un moment de silence ils s'informèrent avec empressement si j'avais été dans les îles à

épiceries : je leur répondis que non : ils eurent l'air d'ajouter foi à ce que je disais. Enfin nous en vînmes à une espèce d'arrangement; ils me proposèrent d'aller mouiller dans une petite baie à peu de distance, où je serais à l'abri des vents, où je pourrais dresser un hôpital pour mes malades, et où les provisions étaient abondantes. J'agréai cette offre en leur exprimant les regrets de ne pouvoir leur offrir qu'un verre de vin, de mauvaise viande salée, et du pain moisi; alors ils me demandèrent poliment la permission de faire apporter à notre bord un repas qui avait été apprêté dans leur vaisseau. J'y consentis de bon cœur. Après le repas ils nous quittèrent, et la corvette les salua de neuf coups de canon.

» Le 19 je reçus une lettre signée par le gouverneur et le conseil de Macassar, qui contenait les raisons pour lesquelles j'étais envoyé à la rade de Bonthain, et confirmait la convention verbale conclue avec les officiers. Le 20 au point du jour j'appareillai, et le lendemain après midi je laissai tomber l'ancre sur la rade de Bonthain, accompagné de nos deux bateaux de garde, qui s'approchèrent de la côte pour empêcher les embarcations du pays et les nôtres d'avoir aucune communication entre elles.

» Les matelots les plus malades furent envoyés à terre; ils y étaient sous une garde de trente-six hommes, deux sergens, deux caporaux et un officier; il leur était défendu de s'éloigner de plus de cent pieds de la maison qui

servait d'hôpital; aucun naturel du pays ne pouvait s'approcher plus près que cette distance, ni rien leur vendre; de sorte que nos gens n'achetaient rien que par l'entremise des Hollandais qui abusaient honteusement de cette faculté. J'en portai mes plaintes au résident, à l'officier et au secrétaire. Le résident réprimanda les soldats, mais sa harangue produisit si peu d'effet, que je ne pus m'empêcher de soupçonner de la connivence entre l'officier et ses soldats.

» Il ne se passa rien de remarquable jusqu'au 19 février 1768, que l'officier commandant du poste fut rappelé à Macassar pour entreprendre, disait-on, une expédition à l'île de Bally. Le 7 mars le plus grand de nos bateaux de garde eut ordre de retourner à Macassar avec une partie des soldats, et le 9 le résident reçut une lettre du gouverneur qui demandait quand je partirais pour Batavia. J'avais été surpris du rappel de l'officier et du bateau de garde; je le fus bien davantage de la lettre du gouverneur, puisqu'il savait que, la mousson d'est ne commençant qu'au mois de mai, je ne pouvais faire voile avant cette époque. Cependant les choses restèrent dans le même état jusqu'à la fin du mois. Quelques-uns de mes matelots remarquèrent alors que depuis peu de temps un petit canot venait rôder autour de nous à différentes heures de la nuit, et s'enfuyait dès qu'il remarquait le moindre mouvement à bord de la corvette. Le 29 nous raisonnions sur ce sujet,

lorsqu'un de mes officiers, arrivant de terre, m'apporta une lettre qui lui avait été remise par un nègre. Elle était adressée « au commandant du vaisseau anglais, à Bonthain, » et m'avertissait que les Hollandais, de concert avec le roi de Bony, avaient formé le projet de nous égorger; que les premiers, pour ne pas se compromettre, ne paraîtraient pas, et que le coup serait exécuté par un fils du roi de Bony, qui, outre une somme que les Hollandais lui paieraient, aurait pour sa part le pillage de la corvette; enfin que ce personnage était en ce moment à Bonthain avec huit cents hommes. La lettre ajoutait que les liaisons que j'avais formées avec les Bogghis et les autres peuples ennemis des Hollandais m'avaient attiré cette attaque; qu'on craignait d'ailleurs qu'arrivé en Angleterre je ne fournisse à mes compatriotes des renseignemens qui leur feraient concevoir des desseins contre la compagnie hollandaise, puisque jamais un vaisseau de guerre de mon pays n'avait visité cette île.

» Pour bien comprendre cette lettre, il faut savoir que l'île de Célèbes est partagée en plusieurs territoires qui ont chacun leur souverain particulier. La ville de Macassar est située dans un territoire qui porte le même nom que celui de Bony, et dont le roi est allié des Hollandais. Ceux-ci ont été repoussés dans leurs tentatives pour subjuguer les autres parties de l'île, dont une est habitée par les Bogghis, et l'autre se nomme Ouaggs ou Tosora. La ville de Tosora

est défendue par du canon; car les naturels avaient des armes à feu européennes longtemps avant que les Hollandais eussent remplacé les Portugais à Macassar.

» Cette lettre fut pour nous un nouveau sujet de surprise et de réflexions. Quoiqu'elle fût très-mal écrite et très-mal rédigée, elle n'en méritait pas moins d'attention. Je ne pouvais décider jusqu'à quel point l'avis qu'elle contenait était fondé; mais, en le rapprochant de toutes les circonstances dont j'ai parlé plus haut, il était fait pour me donner à penser. La précaution était le garant de la sûreté; je pris toutes les mesures nécessaires pour nous défendre et éviter une surprise. Le résident était absent; je lui écrivis dans les termes les plus pressans pour lui demander une conférence. Il vint à bord le 5 avril; quelques minutes de conversation me convainquirent qu'il ignorait entièrement le projet qui m'alarmait; il le regardait comme une fable. Cependant il promit de faire des recherches sur le motif de la visite que lui avait rendue depuis peu un conseiller du roi de Bony, qui n'en avait pas trop bien expliqué la cause. Quelques jours après il m'écrivit qu'effectivement un des princes de Bony était venu à Bonthain sous un déguisement, mais seul.

» Le 7 mai le résident me remit une longue dépêche du gouverneur, portant en substance qu'il avait entendu parler d'une lettre dans laquelle on l'accusait d'avoir formé, conjointement avec le roi de Bony, le projet de nous

égorger; il se récriait sur cette affreuse calomnie, protestant de la pureté de ses sentimens, et me priait de lui en délivrer la lettre pour qu'il en fît punir l'auteur comme il le méritait. Je répondis au gouverneur que je ne l'accusais ni lui ni ses alliés, mais que je garderais la lettre.

» Le 22, au point du jour, je partis de Bonthain. Cette ville, située à la côte orientale de Célèbes, par 5° 10′ de latitude sud, et 117° 28′ de longitude est, est bâtie sur une pointe de terre, dans une plaine arrosée par une rivière qu'un vaisseau peut remonter jusqu'à une demi-portée de canon des murailles de la ville. Le pays paraît bien peuplé; les maisons sont entremêlées de cocotiers et d'autres arbres. Le terrain, en s'éloignant de la mer, s'élève en collines très-hautes. Plus loin il est hérissé de montagnes. La baie de Bonthain est très-sûre; le fond y est de bonne tenue. Le fort, qui est monté de huit pièces de canon de huit, suffit pour contenir les naturels dans la soumission. Le résident commande la place, ainsi que Bollocomba, autre ville située vingt milles plus à l'est, où il y a aussi un fort et quelques soldats qui dans la saison sont occupés à recueillir le riz que les naturels livrent aux Hollandais comme impôt. On peut se procurer aisément dans cette baie du bois, de l'eau et des provisions fraîches. Le bœuf est excellent, mais rare; les sangliers sont nombreux dans les bois; on les achète à bon marché, parce que les natu-

rels, qui sont mahométans, n'en mangent jamais. Le poisson et les tortues y abondent. »

Carteret mouilla le 3 juin sur la rade de Batavia. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté qu'il obtint la permission de radouber son bâtiment à Onrust, port voisin de Batavia, où sont les chantiers de la compagnie.

On voulut lui faire signer une déclaration portant qu'il n'avait pas reçu, étant à Bonthain, une lettre relative à un complot dont il devait être la victime; ou bien attester de même par écrit qu'il regardait le projet dénoncé dans la lettre comme faux et malicieusement inventé. Comme cette demande n'était pas faite par écrit, il refusa.

Le 15 septembre il quitta Onrust, et eut une traversée fort heureuse. Le 19 février 1769, étant dans l'Océan atlantique, il rencontra Bougainville qui retournait en France. Carteret fut très-surpris de s'entendre appeler par son nom. Bougainville, dont le vaisseau marchait mieux que la corvette anglaise, lui offrit des provisions, s'il en avait besoin, et lui proposa de se charger de ses lettres pour l'Europe. Carteret répondit que, si le canot de Bougainville venait au *Swallow*, il y trouverait plusieurs lettres pour la France, qui avaient été prises en passant au cap. Un officier déguisé en matelot vint les chercher; il répondit aux questions de Carteret que le vaisseau français venait d'une campagne dans l'Inde; mais un matelot raconta à un matelot anglais qui

entendait le français, que son commandant venait aussi de faire le tour du monde.

Carteret arriva en Angleterre le 20 mars, après avoir eu à lutter pendant son voyage contre des difficultés de toute espèce, et surtout contre le mauvais état du *Swallow*. L'altération de sa santé et le délabrement de son vaisseau l'empêchèrent probablement de pousser plus loin ses découvertes. Quoi qu'il en soit, il a enrichi la géographie de plusieurs connaissances importantes, et mérite d'occuper un rang honorable parmi les navigateurs.

CHAPITRE III.

Wallis.

Le capitaine Samuel Wallis, comme on l'a vu dans le voyage du capitaine Carteret, commandait *le Dolphin*, et avait sous ses ordres *le Swallow*; la flûte *le Prince Frédéric* faisait partie de sa petite escadre, avec laquelle il fit voile de Plymouth le 22 août 1766. Il ne tarda pas à s'apercevoir que *le Swallow* était très-mauvais voilier; ce qui le contraria beaucoup. Le 16 décembre, il mouilla dans une baie en dedans du cap des Vierges, à l'entrée orientale du détroit de Magellan. Avant de laisser tomber l'ancre, il avait vu sur le cap des hommes à cheval qui lui faisaient signe de descen-

dre à terre; écoutons le récit de son entrevue avec les Patagons.

« Les naturels restèrent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux et poussant souvent de grands cris. Le 17 au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faisaient signe d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* et du *Prince Frédéric;* en même temps je fis mettre le mien à la mer. Ces canots étant tous équipés et armés, je pris un détachement de soldats de marine, et je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de présenter le travers du navire au rivage pour protéger le débarquement, et de charger les canons à mitraille. Nous arrivâmes au rivage vers les six heures, et, avant de sortir des canots, je fis signe aux habitans de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur-le-champ; je descendis alors avec le capitaine du *Swallow* et plusieurs officiers: les soldats de marine furent rangés en bataille, et les canots furent tenus à flot sur leurs grapins près de la côte.

» Je fis signe aux habitans de s'approcher et de s'asseoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre et de gaieté. Alors je leur distribuai des couteaux, des ciseaux, des boutons, des colliers de verroterie, des peignes, et d'autres bagatelles; je donnai surtout des rubans aux femmes, qui les reçurent avec

un air mêlé de plaisir et de respect. Après avoir achevé la distribution de mes présens, je leur fis entendre que j'avais d'autres choses à leur donner, mais que je voulais avoir quelques provisions en échange. Je leur fis voir des haches et des serpes, et je leur montrai en même temps des guanaques qui se trouvaient là, et des autruches mortes que je voyais près d'eux, en leur indiquant par signes que je voulais manger; mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre : car, quoiqu'ils parussent avoir grande envie des haches et des serpes, ils ne donnèrent pas à entendre qu'ils fussent disposés à nous céder de leurs provisions; nous ne fîmes donc aucun trafic avec eux.

» Ces Indiens, les femmes comme les hommes, avaient chacun un cheval, avec une selle assez propre, une bride et des étriers. Les hommes avaient des éperons de bois, à l'exception d'un seul qui avait une paire de grands éperons à l'espagnole, des étriers de bronze, et un sabre espagnol sans fourreau; mais, malgré ces distinctions, il ne paraissait avoir aucune espèce d'autorité sur les autres. Les femmes ne portaient point d'éperons. Les chevaux paraissaient bien faits, légers, et hauts d'environ quatorze palmes. Ces Indiens avaient aussi des chiens, qui paraissaient être, ainsi que les chevaux, de race espagnole.

» Nous prîmes la mesure de ceux qui étaient les plus grands : l'un d'eux avait six pieds sept pouces; plusieurs autres avaient six pieds

cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds.

» Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des naturels de l'Amérique septentrionale; ils ont des cheveux droits, presque aussi durs que des soies de porc, et qu'ils nouent avec une ficelle de coton : tous les hommes, comme les femmes, vont la tête nue. Ils sont bien faits et robustes; ils ont de gros os; mais leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Ils sont vêtus de peaux de guanaque, cousues ensemble par morceaux d'environ six pieds de longueur sur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, et qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques-uns d'entre eux avaient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, ou sorte de manteau d'étoffe faite de poil de guanaque; une ouverture sert à passer la tête, et il descend jusqu'aux genoux.

» Ces Indiens portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, et des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au coude-pied par-devant, et par-derrière passent sous le talon : le reste du pied est découvert.

» Nous remarquâmes que plusieurs des hommes avaient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, et que d'autres s'étaient peint les bras et différentes parties du visage : toutes les

jeunes femmes avaient leurs paupières peintes en noir.

» Ils parlaient beaucoup; quelques-uns d'entre eux prononcèrent le mot *ca-pi-ta-ne;* mais quand on leur parla en espagnol, en portugais, en français et en hollandais, ils ne firent aucune réponse. Nous ne pûmes distinguer dans leur langage que le seul mot *chaoua*. Nous supposâmes que c'était une salutation, parce qu'ils le prononçaient toujours quand ils nous frappaient dans la main, et quand ils nous faisaient signe de leur donner quelque chose. Lorsque nous leur parlions en anglais, ils répétaient après nous les mêmes mots, comme nous aurions pu le faire; et ils eurent bientôt appris par cœur ces mots : *Englishmen*, *come on shore;* Anglais, venez à terre.

» Chacun avait à sa ceinture une arme d'une espèce singulière : c'étaient deux pierres rondes, couvertes de cuir, et pesant chacune environ une livre, qui étaient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. On a vu plus haut qu'ils s'en servent comme d'une fronde pour arrêter les animaux qu'ils poursuivent. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de cinquante pieds ils peuvent frapper, par deux pierres à la fois, un but qui n'est pas plus grand qu'un shilling. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse de ces animaux; mais ils lancent leur fronde de manière que la corde, rencontrant les deux

jambes de l'autruche ou deux de celles du guanaque, les enveloppe aussitôt par la force et le mouvement de rotation des pierres, et arrête l'animal, qui devient alors aisément la proie du chasseur.

» Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entre autres, le ventre d'une autruche, sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors, et de le secouer.

» Nous remarquâmes aussi qu'ils avaient plusieurs grains de verroterie comme ceux que je leur avais donnés, et deux morceaux d'étoffe rouge : nous supposâmes que le commodore Byron les avait laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

» Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par signes que j'allais retourner à bord, et que j'en emmènerais quelques-uns d'entre eux avec moi, s'ils le désiraient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus de cent se présentèrent avec empressement pour aller sur le vaisseau; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils sautèrent dans les canots avec la joie qu'auraient des enfans qui vont à la foire; comme ils n'avaient aucune mauvaise intention, ils ne nous en soupçonnaient aucune. Pendant qu'ils étaient dans les canots, ils chantèrent plusieurs chansons de leur pays; lorsqu'ils furent sur le vaisseau, ils n'exprimèrent pas les sentimens d'étonnement et de curiosité que paraissaient devoir exciter

en eux tant d'objets extraordinaires et nouveaux, qui venaient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis descendre dans ma chambre; ils regardaient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entre eux eut jeté les yeux sur un miroir : mais cet objet ne leur causa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un songe, lorsque nous croyons converser avec les morts, voler dans l'air, marcher sur la mer, sans réfléchir que les lois de la nature sont violées; cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir; ils avançaient, reculaient, et faisaient mille tours devant la glace, riant aux éclats, et se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

» Je leur donnai du bœuf, du petit-salé, du biscuit et d'autres provisions du vaisseau; ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

» De ma chambre je les menai dans toutes les parties du vaisseau; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons et les moutons, et s'amusèrent infiniment à voir les pintades et les dindons.

» Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtemens, et un vieillard fut le seul d'entre eux qui nous en demanda; nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec

des boucles, et je donnai à chacun des autres un sac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la verroterie, un peigne, un miroir, et quelques pièces de notre monnaie, qu'on avait percées par le milieu, afin de pouvoir les suspendre au cou avec un ruban.

» Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir.

» Je leur montrai les canons; ils ne témoignèrent avoir aucune connaissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine et leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la première décharge de la mousqueterie, nos Indiens furent frappés d'étonnement et de terreur; le vieillard en particulier se jeta à la renverse sur le tillac, et, montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, et resta ensuite quelque temps sans mouvement, les yeux fermés; nous jugeâmes qu'il voulait nous faire entendre qu'il connaissait les armes à feu et leurs terribles effets. Les autres, voyant que nos gens étaient de bonne humeur, et n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaieté, et entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde et la troisième décharge; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque temps, et ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

»Vers le midi, la marée reversant, je leur fis connaître par signes que le vaisseau allait s'éloigner, et qu'ils devaient aller à terre; je m'aperçus bientôt qu'ils n'avaient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard et d'un autre qui voulurent rester : ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le plus vieux se retourna et alla à l'escalier qui conduit à la chambre du capitaine: il resta là quelque temps sans dire un mot; puis il prononça un discours que nous prîmes pour une prière; car plusieurs fois il éleva les mains et les yeux vers le ciel, et parla avec des accens, un air et des gestes fort différens de ce que nous avions observé dans leur conversation. Il paraissait plutôt chanter que prononcer ce qu'il disait; de sorte qu'il nous fut impossible de distinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il était à propos qu'il descendît dans la chaloupe : alors il me montra le soleil; puis, faisant voir sa main en la tournant vers l'ouest, il s'arrêta, me regarda en face, se mit à rire, et me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes qu'il désirait de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, et je n'eus pas peu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas rester si long-temps sur cette partie de la côte. Enfin il se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon: lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter, et con-

tinuèrent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre. Lorsqu'ils débarquèrent, plusieurs de leurs compagnons qui étaient sur le rivage voulurent se jeter avec empressement dans la chaloupe; l'officier qui était à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement. »

Wallis, étant entré dans le détroit vit plusieurs fois des Patagons : lorsque les canots approchaient de terre, ces hommes voulaient toujours s'y embarquer pour venir au vaisseau; on refusait de les recevoir; ils en marquaient du chagrin. Souvent on essaya de leur faire entendre par signes qu'on désirait obtenir des guanaques et des nandous en échange de différens objets qu'on leur montrait, mais on ne put venir à bout de s'en faire comprendre. Quelquefois les Anglais, en descendant à terre, trouvaient des huttes et différens endroits où tout annonçait que l'on avait récemment fait du feu.

Le 17 janvier 1767, Wallis, après avoir tiré du *Prince Fréderic* des provisions de toute espèce pour l'usage du *Dolphin* et du *Swallow*, le fit partir pour les îles Falkland, où l'Angleterre avait formé un établissement, qu'elle a ensuite abandonné. *Le Prince Fréderic* était chargé de remettre au commandant de jeunes arbres tirés des côtes du détroit de Magellan pour les planter dans ces îles dépour-

vues de bois. Précaution louable, et dont il est à souhaiter que l'effet ait répondu aux désirs de celui qui en avait eu l'idée. *Le Prince Frédéric*, après s'être acquitté de sa commission, devait retourner à Plymouth.

Les Anglais eurent aussi des rapports avec les habitans de la côte méridionale du détroit, qui leur parurent aussi sales, aussi puans, aussi misérables qu'aux autres navigateurs qui avaient parcouru ces parages. Ils mangeaient de tout ce qu'on leur présentait. Ils essayèrent une fois d'emporter d'un canot anglais les différens objets qui s'y trouvaient; mais l'équipage s'en aperçut à temps, et les empêcha d'effectuer leur dessein. Les Indiens, se voyant contrariés dans leur entreprise, se retirèrent dans leurs pirogues, et s'armèrent de longues perches et de lames dont la pointe était faite d'os de poisson. Comme malgré ces démonstrations hostiles ils n'attaquèrent pas les Anglais, ceux-ci se bornèrent à se tenir sur la défensive; ensuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnèrent aux Indiens, ils les calmèrent, et la bonne intelligence fut rétablie.

Une autre fois ces sauvages donnèrent lieu à une observation qui fait honneur à leur caractère. Wallis était alors mouillé près du cap Upright, à peu de distance de l'embouchure occidentale du détroit. «Le 1er. avril, dit-il, nous vîmes venir à bord du vaisseau deux pirogues avec quatre hommes, et trois petits enfans dans chacune. Les hommes étaient plus

vêtus que ceux que nous avions vus auparavant; mais les enfans étaient entièrement nus; ils étaient un peu plus blonds que les hommes, qui marquaient beaucoup d'attention et de tendresse pour eux; ils les levaient fréquemment en l'air pour qu'ils vissent mieux le vaisseau. Je donnai à ces enfans des colliers et des bracelets de verroterie, qui leur firent beaucoup de plaisir. Pendant que ces Indiens restaient avec nous, les uns sur le vaisseau, les autres dans leurs pirogues, la chaloupe partit pour aller faire du bois et de l'eau. Les Indiens qui étaient dans les pirogues tinrent les yeux fixés sur la chaloupe pendant qu'on l'équipait. Dès qu'elle s'éloigna, ils appelèrent par de grands cris ceux qui étaient à bord; ceux-ci eurent aussitôt l'air très-alarmés, sautèrent à la hâte dans leurs pirogues, après avoir fait descendre les enfans, et s'éloignèrent sans proférer une parole. Nous ne pouvions deviner la cause de l'émotion soudaine de ces Indiens, qui suivirent la chaloupe en poussant de grands cris, et en donnant des marques extraordinaires de trouble et d'effroi. La chaloupe, qui marchait plus vite qu'eux, les devança à la côte, où mes matelots aperçurent des femmes qui ramassaient des moules au milieu des rochers. Leur vue expliqua aussitôt le mystère. Les pauvres Indiens craignaient que les étrangers ne voulussent attenter, soit par force, soit par séduction, aux droits des maris de ces femmes, droits dont ils paraissaient plus

jaloux que les habitans d'autres contrées en apparence moins sauvages et moins grossiers que ceux-ci. Mes matelots, pour les tranquilliser, restèrent dans la chaloupe sans ramer, et se laissèrent devancer par les canots. Les Indiens, de leur côté, ne cessèrent de crier pour se faire entendre des femmes, que lorsqu'elles eurent pris l'alarme, et se furent enfuies hors de la portée de la vue. Dès qu'ils furent à terre, ils tirèrent leurs pirogues sur la plage, et se hâtèrent d'aller rejoindre leurs femmes. »

Au mois de février, qui est l'été de ces contrées, le maître du *Dolphin*, étant allé à la côte du sud pour chercher un mouillage, débarqua mourant de froid dans une grande île. Après s'être réchauffé à un feu allumé avec de petits arbres qu'il trouva dans ce lieu, il grimpa sur une montagne pour observer la triste région qui l'entourait. La Terre du Feu présentait l'aspect le plus horrible et le plus sauvage que l'on pût imaginer; ce n'étaient que des montagnes raboteuses qui s'élevaient jusqu'aux nues; leurs flancs et leurs sommets, entièrement nus, ne laissaient pas apercevoir le moindre signe de végétation. Les vallées ne présentaient pas une perspective moins triste; des couches profondes de neige les remplissaient, excepté dans quelques endroits où elle avait été emportée par les torrens qui se précipitent du sommet des monts; et, même dans les endroits où la neige ne les couvrait pas, elles étaient aussi dé-

pouillées de verdure que les rochers qui les entouraient.

Le 10 avril *le Dolphin* avait mis à la voile avec *le Swallow;* lorsqu'il fut à un mille au nord du cap Pillar, il s'aperçut que la corvette était à trois milles en arrière. Comme le vent était faible, Wallis fut obligé de mettre dehors autant de voile qu'il put, afin de sortir de l'embouchure du détroit. Il voulut ensuite diminuer de voile, pour attendre *le Swallow*, mais il ne le put pas, parce qu'un courant l'entraînait sur des îlots, et qu'il fallait porter de la voile pour les éviter. Peu de temps après il perdit de vue *le Swallow*, et ne le revit plus. Dans le premier moment il voulut rentrer dans le détroit; un brouillard épais qui s'éleva tout à coup, et la mer qui devint très-grosse, mirent obstacle à l'exécution de ce dessein. On reconnut la nécessité de gagner au plus tôt le large, et de faire force de voiles avant que la mer fût plus forte, ce qui aurait empêché de doubler les caps qui forment l'embouchure du détroit.

« Ce fut ainsi, dit Wallis, que nous quittâmes cette région âpre et inhabitable, où pendant quatre mois nous avions été presque sans cesse en danger de périr; où au milieu de l'été l'air était nébuleux, orageux et froid; où presque partout les vallées étaient sans verdure et les montagnes sans bois; où enfin la terre offre plutôt un amas de ruines qu'un sol propre à l'habitation d'êtres animés.

» En continuant notre route à l'ouest, après être sortis du détroit, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer voler autour du vaisseau; nous eûmes presque toujours des vents impétueux, des brumes, une grosse mer, de sorte que nous fûmes souvent obligés de naviguer sous nos basses voiles, et que pendant plusieurs semaines de suite il n'y eût pas un seul endroit de sec sur le vaisseau. »

Depuis plusieurs jours on apercevait beaucoup d'oiseaux de mer; le temps était variable; circonstances qui indiquent le voisinage de la terre; le 4 juin une tortue vint nager auprès du *Dolphin;* enfin, le 6, un matelot placé à la grande hune, s'écria, *terre dans l'ouest;* bientôt on la vit distinctement de dessus le pont. Lorsqu'on ne fut plus qu'à cinq milles de distance de cette île, on en aperçut une autre au nord-ouest. Le lieutenant Furneaux alla reconnaître la première avec les canots armés. Lorsqu'il en approchait, il vit deux pirogues s'en détacher, et ramer avec beaucoup de vitesse vers l'autre île. Le soir il revint à bord, rapportant des cocos, des plantes anti-scorbutiques, et des hameçons faits avec des écailles d'huîtres. Il n'avait pas rencontré d'habitans. Il avait seulement aperçu trois huttes, ou plutôt trois hangars, consistant seulement en un toit formé de feuilles de cocotiers, et soutenu sur des piliers; il avait vu aussi des pirogues en construction sur la plage; d'ailleurs l'île était dépourvue de sources, et ne produisait que des

cocos; les brisans en rendaient l'approche difficile; on ne trouvait de mouillage nulle part le long de la côte; elle reçut le nom de *Wight-Sunday-Island* (île de la Pentecôte); elle est située par 19° 26′ sud, et 137° 56′ ouest.

On se dirigea de suite vers l'autre île. On apercevait sur le rivage une cinquantaine de naturels armés de longues piques. Plusieurs d'entre eux couraient de côté et d'autre avec des torches allumées à la main. Lorsque le canot approcha de la côte, les insulaires se portèrent en foule vers la grève, et présentèrent leurs piques comme pour s'opposer au débarquement. Les Anglais s'arrêtèrent alors, et firent des signes d'amitié, montrant en même temps des colliers de verroterie, des couteaux, des rubans, et d'autres bagatelles. Les naturels leur firent signe de s'éloigner, mais en même temps regardèrent avec un air de curiosité et de désir les objets qu'on leur présentait. Bientôt quelques-uns s'avancèrent dans la mer; les Anglais leur firent signe qu'ils souhaitaient d'avoir de l'eau et des cocos; plusieurs insulaires allèrent chercher de l'eau, et se hasardèrent à l'apporter aux canots dans les coques des cocos dépouillés de leur enveloppe extérieure. On leur donna en échange de ces provisions, les bagatelles qu'on leur avait montrées, et des clous, auxquels ils parurent attacher plus de prix qu'au reste. Sur ces entrefaites un Indien trouva le moyen de voler un mouchoir de soie qui enveloppait toutes les marchandises qu'on leur destinait, et le

fit avec tant d'adresse, que personne ne s'en aperçut. Les Anglais eurent beau faire signe ensuite qu'on leur avait dérobé un mouchoir, les naturels, ou ne purent pas, ou ne voulurent pas les comprendre.

Le lendemain Furneaux en retournant à l'île avec les canots fut bien étonné de voir sept grandes pirogues chacune à deux gros mâts, et tous les naturels sur la plage, prêts à s'embarquer. Ils firent signe aux Anglais de monter un peu plus haut. Ceux-ci se conformèrent à cette invitation, et dès qu'ils furent descendus à terre, tous les Indiens s'embarquèrent et firent route à l'ouest. En passant par la pointe occidentale de l'île, ils furent joints par deux canots. En s'éloignant de leur île, ils n'y laissèrent que quatre pirogues; ils continuèrent leur route à l'ouest sud-ouest, tant qu'on put les distinguer du haut de la grande hune. Leurs pirogues étaient à peu près longues de trente pieds, sur quatre pieds de largeur et trois et demi de profondeur; deux de ces pirogues étaient doubles.

L'île est basse, unie, sablonneuse, bien plantée d'arbres, sans broussailles, elle abonde en plantes anti-scorbutiques ; on y trouva trois citernes de très-bonne eau. Wallis en prit possession au nom du roi de la Grande-Bretagne, et la nomma *Queen-Charlotte's island* (île de la Reine Charlotte). On doit lui savoir gré d'avoir recommandé aux personnes de son équipage qui allaient à terre de ne rien en-

dommager dans les cabanes des insulaires, et, pour avoir le fruit des cocotiers, de ne pas couper les arbres par le pied. L'île est entourée de brisans qui firent courir des dangers aux embarcations des Anglais. Elle a six milles de long sur un de large. Elle gît par 19° 18′ sud, et 138° 4′ ouest.

Les insulaires étaient de taille moyenne; ils avaient le teint brun, les cheveux noirs et épars sur les épaules. Les hommes étaient bien faits et les femmes belles. Leur vêtement consistait en une ceinture grossière. Leurs outils sont en coquilles ou en pierres aiguisées et façonnées en forme de doloires, de ciseaux, d'alènes. Leurs pirogues sont faites de planches cousues ensemble, et attachées à des pièces de bois qui traversent le fond et s'élèvent le long des côtés. Les Anglais aperçurent des espèces de tombeaux où les cadavres étaient exposés sous un appentis sans être enterrés.

Wallis, en quittant cette île, y laissa un pavillon britannique flottant, avec le nom du vaisseau, et la date de son arrivée, gravée sur un morceau de bois et sur l'écorce de plusieurs arbres; il déposa aussi près des cabanes des naturels des haches, des clous, des bouteilles, de la verroterie et des pièces de monnaie, en dédommagement, dit-il, de l'incommodité qu'il avait pu occasioner à ces insulaires.

Peu de temps après Wallis eut connaissance dans l'ouest sud-ouest d'une nouvelle île, basse et couverte d'arbres; mais on n'apercevait pas

d'herbe sur le sol. Une vaste lagune lui donne l'apparence de deux îles dont les extrémités sont jointes par une chaîne de rochers sur lesquels la mer brise avec violence. On n'y découvrit ni cocotiers ni cabanes; cependant, en doublant la pointe occidentale, on y aperçut toutes les pirogues, et les Indiens, qui, à l'approche du *Dolphin*, avaient abandonné l'île de la Reine Charlotte. On compta huit doubles pirogues, et environ quatre-vingts insulaires, hommes, femmes et enfans. Les pirogues avaient été retirées sur la grève; les femmes et les enfans étaient placés tout autour. Les hommes étaient postés en avant avec leurs lances et leurs torches, faisant un grand bruit et dansant d'une manière fort étrange. Wallis nomma cette terre *île d'Egmont*, en l'honneur du premier lord de l'amirauté; on lui a conservé ce nom. Elle est située par 19° 20′ sud, et 138° 30′ ouest.

Une heure après, une autre île se fit voir à l'ouest-sud-ouest, elle était de même entourée de brisans; on n'y distinguait pas un seul cocotier. Seize Indiens se tenaient au milieu des rochers de la pointe occidentale; ils ressemblaient en tout à ceux des îles que l'on avait reconnues; on n'aperçut pas de canots. L'île fut nommée *île de Glocester*. Wallis vit successivement, en s'avançant à l'ouest, *l'île de Cumberland*, et *l'île du Prince Guillaume Henry*, auxquelles il ne s'arrêta pas, espérant trouver, en continuant la route, une terre plus

élevée, à l'abri de laquelle il pourrait jeter l'ancre, et où il pourrait se procurer les vivres frais dont il avait besoin.

Le 17 ses vœux ne furent pas encore exaucés; il avait découvert le matin une terre, et le soir, quand il s'en fut approché, on vit une lumière sur le rivage, ce qui prouva que l'île était habitée, et fit espérer que l'on trouverait un mouillage le long de la côte. On remarqua avec grand plaisir que la terre était haute et couverte de cocotiers, signe infaillible que l'on y trouverait de l'eau.

Le lendemain matin, tandis que l'on mettait les canots dehors pour aller reconnaître l'île, plusieurs pirogues s'en détachèrent; mais dès que les Indiens virent les embarcations voguer vers la côte, ils y retournèrent. Le lieutenant Furneaux avait vu au moins une centaine d'habitans, et pensait que l'île en contenait un plus grand nombre. Il avait inutilement fait le tour de l'île pour découvrir un mouillage, et n'avait découvert qu'avec beaucoup de peine un endroit où son canot pût aborder. Lorsqu'il fut près du rivage, il laissa tomber un grapin, et jeta un grelin aux Indiens réunis sur la grève, qui le saisirent et le tinrent ferme. Ils n'avaient point d'armes; quelques-uns tenaient à la main des bâtons blancs qui paraissaient être des marques d'autorité, car ceux qui les portaient s'avancèrent seuls tandis que tous les autres restèrent en arrière. Furneaux conversa avec eux par signes; ils lui apportèrent un cochon, un

coq, des cocos et des bananes; il leur donna en échange de la verroterie, un miroir, une hache, des peignes, et d'autres bagatelles. Les femmes, qui d'abord étaient restées à une certaine distance, n'eurent pas plus tôt aperçu ces objets de fantaisie, qu'elles accoururent avec un empressement extrême pour les considérer de plus près; mais les hommes les renvoyèrent aussitôt, ce qui sembla les mortifier et les mécontenter singulièrement.

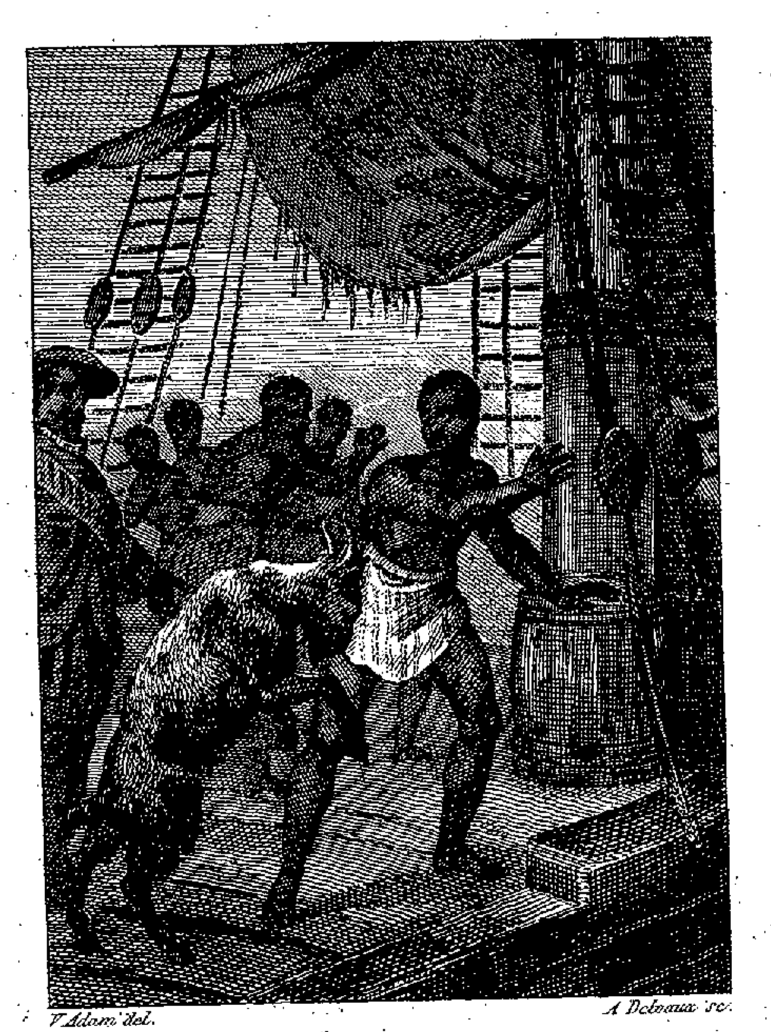
Pendant que ces échanges se faisaient, un Indien passa sans être aperçu derrière un rocher, et, plongeant dans la mer, releva le grapin; en même temps ceux qui tenaient le grelin à terre, halèrent sur le grapin. Dès que les Anglais s'aperçurent de cette manœuvre, ils tirèrent un coup de fusil sur la tête de l'homme qui avait relevé le grapin; celui-ci le lâcha aussitôt en donnant des marques d'une surprise et d'une frayeur extraordinaires; les autres Indiens lâchèrent le grelin. Il n'y eut pas d'autre difficulté. Les hommes et les femmes que vit Furneaux étaient vêtus d'une espèce d'étoffe; les habitans lui parurent plus nombreux que l'île n'en pouvait nourrir; et comme il aperçut plusieurs doubles pirogues très-grandes sur la grève, il jugea que des îles plus étendues, d'un accès plus facile, et où les provisions étaient abondantes, devaient se trouver à peu de distance. Cette conjecture parut plausible à Wallis, qui se détermina à s'avancer davantage à l'ouest. L'île que l'on

quittait est presque circulaire; elle a environ deux milles de tour; elle fut nommée *île d'Osnabruck;* elle est située par 17° 51′ sud et 147° 30′ ouest.

Les conjectures de Furneaux ne tardèrent pas à se vérifier. Le 18 juin, après midi, une demi-heure depuis le départ de l'île d'Osnabruck, on aperçut une terre à l'ouest-sud-ouest; on s'en approchait le 19, lorsque la brume obligea *le Dolphin* de mettre en travers. « Enfin, le temps s'étant éclairci, dit Wallis, nous fûmes très-surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues de grandeurs différentes, mais dans lesquelles il n'y avait pas moins de huit cents Indiens. Arrivés à portée de pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardèrent d'un air très-étonné, puis se parlèrent entre eux. On leur montra toutes sortes de bagatelles, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent, et se réunirent comme pour tenir conseil, revinrent, firent le tour du vaisseau, et nous firent des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenait un rameau de bananier à la main, nous adressa un discours qui dura près d'un quart d'heure, et jeta ensuite son rameau dans l'eau. Un moment après, comme on continuait à leur faire des signes pour monter à bord, un jeune homme alerte, vigoureux et bien fait, se hasarda à répondre à notre invitation; il grimpa par les porte-haubans d'artimon; quand il fut sur le pont, on lui présenta divers ob-

jets de quincaillerie; il avait l'air de les regarder avec plaisir; mais il ne voulut rien accepter que d'autres Indiens ne se fussent approchés, et, après un long discours, n'eussent jeté un rameau de bananier dans le vaisseau: alors il prit nos présens; d'autres montèrent à bord de différens côtés. Une de nos chèvres en vint heurter un avec ses cornes par derrière; surpris du coup, l'Indien se retourne et voit la chèvre qui, dressée sur ses pieds, se préparait à l'assaillir de nouveau. L'aspect de cet animal le frappa d'une terreur si grande, qu'il se dépêcha de sortir du vaisseau, et tous les autres se hâtèrent de suivre son exemple. Cependant ils se remirent bientôt de leur frayeur, et revinrent à bord. Quand ils se furent familiarisés avec la vue de nos chèvres et de nos moutons, je leur montrai nos cochons et nos poules; ils me firent entendre par signes qu'ils avaient chez eux ces deux espèces d'animaux. Je leur distribuai de la quincaillerie et des clous, en leur faisant signe d'aller à terre et d'en rapporter des cochons, des poules et des fruits; mais ils eurent l'air de ne pas me comprendre. Cependant ils cherchaient à dérober tout ce qui se trouvait à leur portée. Quelquefois notre vigilance fut en défaut; tandis qu'un de mes officiers parlait à l'un d'eux par signes, il en survint un par-derrière qui lui ôta de dessus la tête son chapeau bordé, et, sautant dans la mer, l'emporta à la nage.

» Comme cet endroit ne nous offrait pas de



V. Adam del. A. Delvaux sc.

L'aspect de cet animal le frappa d'une terreur si grande qu'il se dépêcha de sortir du vaisseau.

mouillage, je prolongeai la côte en suivant les canots qui sondaient. Les pirogues des Indiens n'ayant pas de voiles, et ne pouvant se tenir près de nous, regagnèrent la terre. Elle nous offrait la perspective la plus agréable et la plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer le pays est uni et couvert de différens arbres fruitiers, et notamment de cocotiers. On apercevait entre ces arbres les maisons des Indiens, qui dans l'éloignement ressemblent à de longues granges. A trois milles du rivage, le pays s'élève en collines couronnées de bois; plus loin, elles atteignent une hauteur plus considérable, et donnent naissance à des rivières qui coulent jusqu'à la mer. Nous ne vîmes pas de bancs de sable; mais nous reconnûmes que l'île est bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissaient un passage. Sur les trois heures après midi j'avançai vers une large baie qui semblait offrir un mouillage. Tandis que les canots y sondaient, j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnaient. Soupçonnant que les Indiens avaient le dessein de les attaquer, et voulant prévenir tout sujet de querelle, je fis signal à mon monde de revenir; en même temps, pour intimider les Indiens, je fis tirer neuf coups de pierriers par-dessus leurs têtes. Malgré l'effroi que notre feu leur avait causé, plusieurs pirogues s'efforcèrent de couper le chemin à un canot; mais comme il allait à la voile, et que les pirogues n'étaient manœuvrées

que par des pagaies, il se débarrassa de celles qui l'entouraient; mais il reçut une volée de pierres qui lui blessèrent quelques hommes. L'officier qui commandait la chaloupe vengea cette attaque en tirant un coup de fusil chargé à plomb à l'insulaire qui avait jeté la première pierre, et le blessa à l'épaule. Les compagnons de l'Indien, le voyant blessé, se jetèrent à la mer, et tous les autres se mirent à fuir à force de rames dans le plus grand désordre. Pendant qu'on hissait les embarcations à bord, une grande pirogue à voile s'avança vers nous; je l'attendis; elle marchait très-bien, et fut bientôt près de notre bord. Alors un insulaire se leva, prononça un discours qui dura cinq minutes, et jeta sur le vaisseau un rameau de bananier; nous en fîmes autant. Je leur donnai quelques bagatelles; ils eurent l'air content, et se retirèrent.

» Je continuai à côtoyer l'île. Le 21 les canots revinrent m'annoncer qu'ils avaient trouvé un bon mouillage. Dès que le vaisseau fut en sûreté, les canots retournèrent pour sonder le long de la côte, et examiner un endroit où coulait un ruisseau. Dans ce moment une foule de pirogues se mirent en marche vers *le Dolphin*, portant des cochons, des poules et des fruits, qui furent échangés contre de la quincaillerie et des clous. Cependant, lorsque nos canots s'approchèrent du rivage, les pirogues, dont plusieurs étaient doubles, firent voile vers nous. Elles se tinrent d'abord à quelque

distance ; mais, lorsque les canots furent près de la plage, les Indiens devinrent plus hardis, et trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit canot ; les Indiens qui les montaient tenaient leurs massues et leurs pagaies levées pour attaquer nos matelots. Ceux-ci, se voyant ainsi pressés, furent obligés de faire feu ; ils tuèrent un Indien et en blessèrent grièvement un autre. Ces malheureux, en recevant le coup, tombèrent dans la mer ; les autres Indiens s'y jetèrent après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, et les canots revinrent sans éprouver d'autre obstacle. Dès que les Indiens qui s'étaient jetés à l'eau virent nos canots demeurer en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrèrent dans leurs pirogues, et y reprirent leurs compagnons blessés ; ils les dressèrent l'un et l'autre sur leurs pieds, pour voir s'ils pourraient se tenir debout ; et, reconnaissant que c'était impossible, ils essayèrent de les faire tenir assis ; ils y réussirent pour celui qui n'était que blessé, et le soutinrent dans cette posture ; mais, voyant que l'autre était tout-à-fait mort, ils étendirent son corps au fond de la pirogue. Quelques pirogues retournèrent ensuite à terre, et d'autres revinrent au vaisseau pour trafiquer ; ce qui nous prouva qu'ils étaient convaincus par notre conduite que, lorsqu'ils agissaient pacifiquement envers nous, ils n'avaient rien à craindre, et que, s'il leur était arrivé des malheurs, ils se les étaient attirés.

» Les officiers qui commandaient les canots m'annoncèrent que le fond était bon à un quart de mille de la côte ; mais que l'on éprouvait une forte houle près de l'endroit où coulait le ruisseau. Les Indiens étaient venus en foule sur le rivage ; plusieurs s'étaient approchés de la chaloupe avec des fruits et des bambous pleins d'eau ; ils les avaient pressés jusqu'à l'importunité de descendre à terre, notamment les femmes, qui, se mettant absolument nues, s'efforçaient de les attirer par des gestes très-significatifs. Jusque-là nos matelots avaient résisté à la tentation. Sur ces entrefaites, des pirogues continuaient à se tenir près du vaisseau ; mais les Indiens avaient commis tant de vols, que je défendis d'en recevoir aucun à bord.

» Les canots que j'avais envoyés à terre avec plusieurs pièces à l'eau n'en rapportèrent que deux, que les Indiens avaient remplies ; mais, pour se payer de leur peine, ils avaient retenu les autres. Nos gens, qui ne voulaient pas quitter leurs embarcations, usèrent de tous les moyens possibles pour engager les Indiens à les leur rendre ; ce fut inutile. Les Indiens de leur côté, les pressaient fortement de venir à terre. Plusieurs milliers de naturels, hommes, femmes et enfans, étaient sur le rivage quand les canots s'en éloignèrent.

Le 22 je renvoyai les canots faire de l'eau ; ils portaient des clous, des haches, et d'autres objets que je crus les plus propres à nous ga-

gner l'amitié des Indiens. En même temps, un grand nombre de pirogues vinrent au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais meilleur; des poules et des cochons; toutes ces provisions furent échangées pour les marchandises qui plaisaient aux Indiens.

» Les canots ne rapportèrent que quelques calebasses pleines d'eau. Le nombre des naturels qui garnissait le rivage était si considérable, que nos gens n'avaient pas osé descendre, quoique les jeunes femmes répétassent leurs invitations pressantes par des gestes encore plus libres, et, s'il est possible, plus clairs que la veille. Les fruits et les autres provisions furent étalés sur le rivage; on fit signe à nos gens de venir les prendre; ils résistèrent encore à cette nouvelle tentation, et se bornèrent à réclamer par signes les pièces à eau qu'on leur avait retenues la veille; les Indiens, de leur côté, furent sourds à cette demande. Nos canots s'éloignèrent, les femmes les poursuivirent en leur jetant des fruits, les huant, et leur donnant toutes les marques de mépris et de dérision qu'elles purent imaginer. »

Comme on avait aperçu du haut des mâts une baie de l'autre côté d'une pointe de terre, Wallis se mit en route pour y aller; mais, en doublant le récif qui borde la côte, son vaisseau toucha; on prit toutes les mesures requises pour le dégager; mais il continuait de battre contre les rochers avec violence : il était envi-

ronné de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens qui paraissaient attendre son naufrage prochain : heureusement une brise de terre s'éleva, et aida à le détacher. Un instant après qu'il fut en sûreté, le vent fraîchit; mais quoiqu'il tomba ensuite assez promptement, la lame était si haute, et brisait avec tant de violence contre les roches, que, si le vaisseau fût demeuré engagé une demi-heure de plus, il eût infailliblement été mis en pièces.

On trouva bon mouillage partout dans la nouvelle baie. « Le 24, à six heures du matin, dit Wallis, on commença à touer le vaisseau dans la baie. Bientôt un grand nombre de pirogues vinrent le long du gaillard d'arrière; je chargeai le canonnier et deux officiers d'acheter les provisions qu'elles portaient, en défendant à toute autre personne du bord de commercer avec les Indiens. A huit heures, le nombre des pirogues était considérablement augmenté; les dernières qui vinrent étaient doubles, très-grandes, et portant chacune une quinzaine d'hommes forts et vigoureux. J'observai avec quelque inquiétude qu'elles étaient plutôt préparées pour le combat que pour le commerce, car on ne voyait au fond que des pierres. Comme j'étais encore très-incommodé et faible, je recommandai à M. Furneaux, mon premier lieutenant, de tenir une partie de notre monde toujours sous les armes, tandis que le reste de l'équipage était occupé à remorquer le vaisseau. Cependant il arrivait continuelle-

ment un plus grand nombre de pirogues chargées d'une marchandise que les autres ne nous avaient point encore apportée; c'étaient des femmes qui offraient à nos yeux toutes les postures lascives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettaient tous leurs charmes en œuvre pour nous séduire, les grandes pirogues chargées de pierres s'avancèrent autour du vaisseau, une partie des Indiens chantant d'une voix rauque, d'autres soufflant dans des conques marines, d'autres jouant de la flûte. Un instant après, un homme qui était couché sur une espèce de sopha, dans une des doubles pirogues, fit signe qu'il désirait s'approcher de mon bord; j'y consentis. Dès qu'il fut le long du vaisseau, il remit à une personne de l'équipage une aigrette de plumes rouges et jaunes, en lui faisant signe de me la transmettre. Je la reçus avec des expressions d'amitié, et je pris sur-le-champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour; mais, à mon grand étonnement, il s'était déjà un peu éloigné, et à un signal qu'il donna en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main, un cri général s'éleva de toutes les pirogues; elles fondirent sur nous toutes à la fois, et nous lancèrent une grêle de pierres. La supériorité de nos armes pouvait seule nous assurer l'avantage sur la multitude qui nous assaillait ainsi sans motif; car une grande partie de mon équipage était malade et faible. J'ordonnai de faire feu sur les Indiens; la décharge jeta d'abord du désordre

parmi eux; mais bientôt ils revinrent à la charge. Il fallut faire jouer de nouveau notre mousqueterie et nos pièces d'artillerie; deux de celles-ci furent surtout dirigées contre un endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, et venant vers le vaisseau en toute hâte. Quand l'artillerie commença à résonner, il n'y avait pas moins de trois cents pirogues autour du vaisseau, montées par plus de deux mille hommes, et de nouveaux renforts arrivaient continuellement de tous les côtés. Notre feu écarta bientôt les Indiens qui étaient près du vaisseau, et arrêta ceux qui se disposaient à venir sur nous: aussitôt que je vis une partie de nos ennemis faire retraite, et les autres se tenir paisibles, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seraient assez convaincus de la supériorité de nos armes pour ne pas renouveler leur attaque; j'étais malheureusement dans l'erreur. Un gros de pirogues dispersées se réunit de nouveau, resta quelque temps à considérer le vaisseau à un quart de mille de distance, puis, élevant tout à coup des pavillons blancs, s'avança vers l'arrière du bâtiment; les pierres, lancées par des frondes avec beaucoup de force et d'adresse, recommencèrent en même temps à pleuvoir sur nous. Chacune de ces pierres pesait environ deux livres. Plusieurs blessèrent mes matelots qui en auraient souffert bien davantage sans une toile étendue au-dessus du pont pour nous défendre des ardeurs du soleil, et sans notre

bastingage. D'autres pirogues se portèrent cependant vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avait pas fait feu de cette partie; j'y fis porter sur-le-champ des pièces. Parmi les pirogues qui nous attaquaient de ce côté j'en remarquai une où se trouvait probablement un chef, car le signal qui avait rassemblé les Indiens en était parti. Un boulet sépara cette pirogue en deux. A l'instant, les autres se dispersèrent avec tant de promptitude, qu'en une demi-heure il n'en resta pas une seule en vue, et que la foule innombrable qui couvrait le rivage s'enfuit avec la plus grande précipitation vers les collines.

» Alors, ne craignant plus d'être inquiété de nouveau, on toua le vaisseau dans la baie; le 24, vers midi, il y mouilla, et fut placé de manière qu'il protégeait l'endroit où l'on devait faire de l'eau. »

L'on prit possession de l'île, qui fut nommée *île du roi George III*. Ce nom n'a pas prévalu; la géographie a conservé celui de *Taïti*, que lui donnent les naturels, ou *O-taïti*, avec l'article.

« Tandis, continue Wallis, que mon monde était occupé à l'aiguade, on vit de l'autre côté du ruisseau, qui était large de trente-six pieds et guéable, deux hommes âgés; dès qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient découverts, ils eurent l'air effrayés et confus, et prirent une posture de supplians. M. Furneaux leur fit signe de traverser le ruisseau; l'un d'eux s'y détermina,

puis s'avança en rampant sur les mains et les genoux. M. Furneaux le releva, et tandis que l'Indien était encore tremblant, il lui montra quelques-unes des pierres qui avaient été jetées dans le vaisseau, et s'efforça de lui faire entendre que, si ses compatriotes n'entreprenaient rien contre nous, nous ne leur ferions aucun mal; il ordonna de remplir deux barriques d'eau, pour donner à comprendre aux Indiens que nous en avions besoin, et en même temps lui montra des haches et d'autres objets pour tâcher de lui indiquer que nous désirions d'avoir des provisions. Le vieillard recouvra un peu ses esprits durant cette conversation muette, et M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avait donnés, lui fit présent d'une hache, de clous, de colliers de verroterie, et d'autres bagatelles; après quoi il se rembarqua, laissant flotter le pavillon qu'il avait arboré à terre.

Aussitôt que les canots se furent éloignés, l'Indien s'approcha du pavillon, dansa alentour, puis se retira; il revint ensuite avec des branches d'arbres qu'il jeta à terre, et s'en alla encore. Nous le vîmes reparaître quelque temps après suivi d'une douzaine d'insulaires. Tous se mirent dans une posture suppliante, et s'approchèrent du pavillon à pas lents. Mais le vent étant venu à l'agiter, lorsqu'ils en étaient tout proches, ils se retirèrent avec la plus grande précipitation; ils en restèrent éloignés un peu de temps, occupés à le regarder;

ils s'en allèrent ensuite, et rapportèrent bientôt deux grands cochons qu'ils déposèrent au pied du mât du pavillon, et enfin, prenant courage, ils se mirent à danser. Cette cérémonie terminée, ils portèrent les cochons au rivage, lancèrent une pirogue à l'eau, et les mirent dedans; le vieillard, que distinguait une grande barbe blanche, s'embarqua seul avec ces deux animaux, et les amena au vaisseau; il nous adressa un discours, prit dans ses mains plusieurs feuilles de bananier, une à une, et nous les présenta, en proférant pour chacune, à mesure qu'il nous les donnait, quelques mots d'un ton de voix imposant et grave. Il nous remit ensuite les deux cochons en nous montrant la terre; je me disposais à lui faire quelques présens, mais il ne voulut rien accepter, et bientôt après retourna vers l'île.

» Pendant la nuit, qui fut très-sombre, nous entendîmes le bruit des tambours, des conques et d'autres instrumens, et nous vîmes beaucoup de lumières le long de la côte. Le 26, au point du jour, je ne découvris aucun habitant sur le rivage; mais j'observai que le pavillon avait été enlevé : sans doute qu'ils avaient fini par le mépriser, comme les grenouilles de la fable leur roi soliveau. M. Furneaux alla à terre, et commença à faire emplir les pièces à eau; pendant que notre monde était occupé de ce travail, plusieurs Indiens se montrèrent de l'autre côté du ruisseau avec le vieillard que l'on avait vu la veille, et qui passa vers les nô-

tres, apportant avec lui des fruits et des poules que l'on envoya tout de suite au vaisseau. J'étais si faible en ce moment, que j'avais à peine la force de me traîner; j'observais avec ma lunette d'approche ce qui se passait à terre. Sur les huit heures et demie, j'aperçus une multitude d'insulaires descendant une colline à un mille environ de notre détachement, et en même temps un grand nombre de pirogues qui doublaient la pointe occidentale de la baie, en serrant la côte de près. Je regardai à l'endroit où l'on faisait de l'eau, et je distinguai au travers des buissons un grand nombre d'Indiens qui se glissaient par-derrière; j'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois, se pressant vers le lieu de l'aiguade, et des pirogues qui se hâtaient de doubler la pointe orientale de la baie. Alarmé de tous ces mouvemens, je dépêchai un canot pour en instruire M. Furneaux, et lui donner l'ordre de revenir à bord avec tout son monde, en laissant à terre, s'il le fallait, ses pièces à eau. M. Furneaux, qui s'était aperçu du danger, avait déjà rembarqué son détachement; voyant que les Indiens se glissaient vers lui par-derrière les bois, il leur envoya le vieil Indien, s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent à l'écart et qu'il ne voulait que prendre de l'eau. Les Indiens, se voyant découverts, poussèrent de grands cris et s'avancèrent à la hâte; M. Furneaux entra dans le canot; les Indiens passèrent le ruisseau et s'emparèrent des pièces à eau avec de

grandes démonstrations de joie. Cependant les pirogues longeaient le rivage avec beaucoup de célérité; les insulaires les suivaient à terre, excepté une multitude de femmes et d'enfans, qui se placèrent sur un monticule d'où l'on découvrait la baie. Dès que les pirogues qui arrivaient de chaque extrémité de la baie eurent dépassé le vaisseau, elles s'approchèrent du rivage pour prendre à bord d'autres Indiens portant de grands sacs qui, ainsi que nous le reconnûmes ensuite, étaient remplis de pierres. Alors ces pirogues, réunies, à d'autres parties du fond de la baie, s'avancèrent vers nous. Persuadé par ces préparatifs qu'elles avaient formé le projet d'une seconde attaque, je pensai que moins le combat durerait, moins il serait meurtrier; et je me décidai à rendre cette action décisive, afin de mettre un terme à toutes les hostilités. On fit donc feu d'abord sur les pirogues réunies en groupe; ce qui produisit un si bon effet, que celles qui étaient à l'ouest regagnèrent le rivage avec précipitation, tandis que celles qui venaient du côté de l'est, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis alors diriger le feu sur différentes parties du bois; aussitôt beaucoup d'Indiens en sortirent, et coururent au monticule, où les femmes et les enfans s'étaient placés pour voir le combat; ce tertre se trouvait en ce moment couvert de plusieurs milliers de naturels, qui se regardaient comme parfaitement en sûreté. Pour les convaincre de leur

erreur, et leur prouver que nos armes portaient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auraient cru possible, ce qui me donnait lieu d'espérer que dorénavant ils ne nous attaqueraient plus, on tira vers eux quatre coups rasans; deux portèrent près d'un arbre au pied duquel un groupe d'Indiens était rassemblé. Frappés d'épouvante, ils disparurent en un clin d'œil. Après avoir ainsi nettoyé la côte, j'armai les canots, et j'envoyai les charpentiers escortés d'une forte garde pour détruire toutes les pirogues qui avaient été tirées à terre. Cette opération fut entièrement achevée avant midi, et plus de soixante pirogues, dont plusieurs avaient soixante pieds de longueur, furent mises en pièces. On n'y trouva que des pierres et des frondes; deux petites seulement portaient des fruits, des poules et des cochons.

» A deux heures après midi, neuf insulaires sortirent du bois, tenant à la main des branchages verts qu'ils plantèrent en terre près des bords du ruisseau, et se retirèrent. Un instant après ils revinrent portant des cochons qui avaient les jambes liées, les placèrent auprès des branches et s'en allèrent encore; ils reparurent une troisième fois, apportant d'autres cochons et des chiens qui avaient les jambes liées au-dessus de la tête; ils rentrèrent ensuite dans le bois, puis se montrèrent avec des paquets d'une étoffe qu'ils emploient dans leurs vêtemens, les placèrent sur le rivage, et nous appelèrent pour venir les prendre. Comme

nous étions éloignés de terre d'environ trois encâblures, nous ne pouvions pas reconnaître en quoi consistaient ces gages de paix. Nous parvînmes cependant à distinguer les cochons et les pièces d'étoffe ; mais en voyant les chiens avec leurs pates liées sur le cou s'élever à plusieurs reprises, et marcher quelque temps debout et droits, nous les prîmes pour une espèce d'animal étrange et inconnu, et nous étions très-impatiens de les regarder de plus près. J'expédiai donc un canot au rivage, et notre étonnement cessa. Notre détachement y trouva neuf forts cochons, des chiens et des étoffes. On prit les cochons, on délia les chiens ; et en échange on déposa sur le rivage des haches, des clous et d'autres objets, en faisant signe à plusieurs Indiens de les emporter avec leurs étoffes. Le canot était à peine revenu à bord, que les Indiens apportèrent encore deux cochons et nous hélèrent. Le canot retourna à la côte, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que l'on devait aussi l'emporter. On me dit que les insulaires n'avaient touché à rien de ce qui avait été laissé sur le rivage ; alors, un de nous pensa que, s'ils n'acceptaient pas ce que nous leur avions offert, c'était parce que nous ne voulions pas prendre leur étoffe. L'événement prouva la justesse de cette supposition : car, dès que l'étoffe eut été mise à bord du canot, les Indiens s'avancèrent et emportèrent dans les bois avec de grandes

démonstrations de joie tout ce que je leur avais envoyé. Nos canots allèrent alors au ruisseau, et remplirent toutes nos futailles. Elles n'avaient pas souffert pendant que les Indiens en avaient été maîtres; nous n'avions perdu qu'un seau de cuir et un entonnoir.

» Le 27, dès que notre détachement fut à terre pour remplir les barriques, le même vieillard qui avait déjà passé le ruisseau parut, tint un long discours, et traversa l'eau. L'officier lui montra les pierres rangées en piles sur le rivage, où je les avais fait porter, et des sacs, remplis de pierres, pris dans les pirogues que l'on avait brisées; puis il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avaient été les agresseurs, et que le mal que nous leur avions causé n'avait eu d'autre motif que la nécessité de nous défendre. Le vieillard eut l'air de comprendre ce qu'on voulait lui dire, mais sans en convenir. Il adressa un discours à ses compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes et les sacs; son émotion était visible; de temps en temps ses regards, ses gestes, sa voix, étaient capables d'effrayer. Cependant son agitation se calma par degrés, et l'officier qui, à son grand regret, n'avait pas compris un seul mot de son discours, tâcha de le convaincre, par tous les signes qu'il put imaginer que nous désirions vivre en paix avec les Indiens, et que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seraient en notre pouvoir. Il lui serra la main,

l'embrassa, et lui offrit différens petits présens qu'il jugea lui être les plus agréables. Il essaya aussi de lui faire comprendre que nous désirions d'obtenir d'eux des provisions, que nous nous tiendrions d'un côté du ruisseau; que les Indiens devaient rester sur l'autre, et ne pas venir en trop grand nombre à la fois. Le vieillard se retira l'air très-satisfait. Avant midi, il s'était établi entre les insulaires et nous un commerce régulier, qui nous fournit en abondance des cochons, de la volaille et des fruits; de sorte que tous les hommes de l'équipage, sains ou malades, eurent de ces provisions fraîches à discrétion.

» L'harmonie ainsi établie, et toutes choses réglées à la satisfaction mutuelle des deux partis, j'envoyai à terre le chirurgien et le second lieutenant, pour examiner le local, et choisir un endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avaient parcourues leur avaient semblé également saines et convenables; mais que, pour la sûreté, ils n'en trouvaient point de meilleur que l'endroit où l'on faisait de l'eau, parce que les malades pourraient y être sous la protection du vaisseau et défendus par une garde, et qu'on pourrait aisément les empêcher de s'écarter dans le pays, et de rompre le régime qu'ils devaient observer. Les malades furent donc placés dans cet endroit, et je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnai. On

dressa une tente pour les défendre du soleil et de la pluie, et le chirurgien fut chargé de veiller à leur conduite. Après avoir établi ses malades dans leur tente, comme il se promenait avec son fusil, un canard sauvage passa au-dessus de sa tête; il le tira, et l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étaient de l'autre côté de la rivière. Ils furent saisis d'une terreur panique, et s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque distance, ils s'arrêtèrent; il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte, et le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards passa, le chirurgien tira de nouveau et en tua heureusement trois. Cet événement donna aux insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seraient enfuis comme un troupeau de moutons à la vue d'un fusil tourné contre eux. Il est probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en respect, et leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dues à ce qu'ils avaient vu dans cette occasion des effets de cet instrument meurtrier.

» Comme je prévoyais qu'un commerce particulier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui seraient à terre et les naturels du pays, et qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article, il pourrait s'élever beaucoup de querelles et de désordres, j'ordonnai que tout le commerce se ferait par l'intermédiaire

du canonnier. Je le chargeai de veiller à ce que personne ne se permît aucune violence ni aucune fraude envers les Indiens, et d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens possibles, le vieillard qui nous avait jusqu'alors bien servis. Le canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. Il porta ses plaintes contre ceux qui transgressaient mes ordres, conduite qui fut avantageuse aux Indiens ainsi qu'à nous. Comme je punis les premières fautes avec la sévérité nécessaire, je prévins par-là celles qui pouvaient produire des conséquences désagréables. Nous dûmes beaucoup aussi au vieillard, qui ramenait ceux des nôtres qui s'écartaient du camp, et dont les avis servirent à tenir nos gens perpétuellement sur leurs gardes. Les Indiens cherchaient de temps en temps à nous voler quelque chose; mais il trouvait toujours le moyen de faire rapporter ce qui avait été dérobé, par la crainte du fusil, sans qu'on tirât un seul coup. Un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la rivière sans être vu, et de dérober une hache. Dès que le canonnier s'aperçut qu'elle lui manquait, il le fit entendre au vieillard, et prépara sa troupe, comme s'il eût voulu aller dans les bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui fit signe qu'il lui épargnerait cette peine; et, partant sur-le-champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ses mains; le vieillard y consentit, non sans beaucoup de répugnance. Quand

l'Indien fut amené, le canonnier le reconnut comme ayant déjà fait plusieurs vols, et l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. Je ne voulais le punir que par la crainte d'une punition; je me laissai donc fléchir par les sollicitations et les prières; je lui rendis la liberté, et je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain et sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement; ils le reçurent avec des acclamations universelles, et le conduisirent tout de suite dans les bois. Mais le jour suivant il revint, et apporta au canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruit à pain et un gros cochon tout rôti.

» Cependant la partie de l'équipage restée à bord s'occupait à calfater et à peindre les hauts du vaisseau, à raccommoder les agrès, à arrimer dans la cale, et à faire tous les autres travaux nécessaires dans notre situation. Ma maladie, qui était une colique bilieuse, augmenta si fort, que je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier lieutenant continuait d'être fort mal, et notre munitionnaire était dans l'impossibilité de faire ses fonctions. Le commandement fut dévolu tout entier à M. Furneaux, mon second lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particulière sur ceux de nos gens qui étaient à terre. Je réglai aussi qu'on donnerait du fruit et de la viande fraîche à l'équipage, tant qu'on pourrait s'en procurer, et que les canots seraient toujours de retour au vaisseau au soleil cou-

chant. Ces ordres furent suivis avec tant d'exactitude et de prudence, que durant toute ma maladie je ne fus troublé par aucune affaire, et que je n'eus pas le chagrin d'entendre une seule plainte. L'équipage fut constamment fourni de porc frais, de volaille et de fruits en telle abondance, que, lorsque je quittai mon lit, après l'avoir gardé près de quinze jours, je les trouvai si frais et si bien portans, que j'avais peine à croire que ce fussent les mêmes hommes.

» Le 29 un des gens de la troupe du canonnier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'était là un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venait. Le chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étaient à terre s'il l'avait apporté du vaisseau. On fit la même question à tout le monde à bord; et chacun déclara qu'il n'avait jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissemens; mais la difficulté de se faire entendre par signes des deux côtés fut cause qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet : au reste, durant tout notre séjour dans l'île, l'on ne trouva pas d'autre morceau.

» Tandis que le commerce se faisait ainsi à terre, nous jetions souvent nos filets sans rien prendre; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'île nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas somptueux.

» Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'au 2 juillet que, notre vieillard étant absent, nous vîmes tout à coup diminuer les fruits et les autres provisions que nous avions reçus jusqu'alors. Nous en eûmes cependant assez pour en distribuer encore beaucoup, et pour en donner en abondance aux malades et aux convalescens.

» Le 3 nous abattîmes le vaisseau pour visiter la quille, que nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, aussi saine qu'au sortir du chantier. Durant tout ce temps, aucun des insulaires n'approcha de nos canots, et ne vint au vaisseau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un très-grand requin, et, quand les canots nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le monstre à terre. Le canonnier voyant des naturels de l'autre côté de la rivière, leur fit signe de venir à lui; ils se rendirent à son invitation; il leur donna le requin, qu'ils coupèrent en morceaux, et qu'ils emportèrent, ayant l'air très-satisfait.

» Le 5 le vieillard reparut à la tente qui servait de lieu de marché, et fit entendre au canonnier qu'il était allé dans l'intérieur du pays pour déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles et leurs fruits, dont les endroits voisins de l'aiguade étaient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible; car beaucoup d'Indiens, que nos gens n'avaient pas encore vus, arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'aucun

de ceux que nous avions reçus auparavant. Le bonhomme se hasarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, et m'apporta en présent un cochon tout rôti. Je fus très-content de son attention et de sa générosité, et je lui donnai pour son cochon un pot de fer, un miroir, un verre à boire, et d'autres choses que lui seul dans l'île possédait.

» Tandis que nos gens étaient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière. Quoiqu'elles fussent très-disposées à accorder leurs faveurs, elles en connaissaient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en était modique, mais cependant tel encore, que les matelots n'étaient pas toujours en état de le payer. Ils se trouvèrent par-là exposés à la tentation de dérober les clous et tout le fer qu'ils pouvaient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau; il résulta de là un double inconvénient, le dommage que souffrit le navire, et un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refusèrent de les prendre, et en montrèrent de plus grands, en faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus

très-chagrin de ce contre-temps, mais je le fus encore davantage en m'apercevant d'une supercherie que quelques matelots avaient employée avec les insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils dérobaient le plomb, et le coupaient en forme de clous. Plusieurs Indiens, qui avaient été payés avec cette mauvaise monnaie, portaient, dans leur simplicité, ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à la place. Il ne pouvait leur accorder leur demande, quelque juste qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb monnaie j'aurais encouragé les matelots à le dérober, et fourni un nouveau moyen de hausser pour nous les prix, et de rendre les provisions plus rares. Il était donc nécessaire à tous égards de décrier absolument la monnaie des clous de plomb, quoique, pour notre honneur, j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avait trompés.

» Le 7 j'envoyai un des contre-maîtres, avec trente hommes, à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourrait y acheter des provisions au premier prix; mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de sortir pour la première fois de ma chambre, et le temps étant fort beau, je fis, dans un canot, environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai tout le pays très-peuplé, et extrêmement agréable. Je vis aussi plusieurs pirogues; mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment. Les Indiens

semblaient ne faire aucune attention à nous lorsque nous passions. Vers midi je retournai au vaisseau : le commerce que nos gens avaient établi avec les femmes de l'île les rendait beaucoup moins dociles aux ordres que j'avais donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc nécessaire de faire lire l'ordonnance, et je punis Jacques Proctor, caporal des soldats de marine, qui non-seulement avait quitté son poste et insulté l'officier, mais qui avait frappé le maître d'équipage au bras d'un coup si violent, qu'il l'avait jeté à terre.

» Le 8 j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Il rencontra quelques naturels qui lui firent un accueil amical. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre canot, et paraissaient d'un rang au-dessus du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières; et, pour découvrir ce qui pourrait leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une monnaie portugaise, une guinée, une couronne ou pièce de cinq shillings, une piastre espagnole, des shillings, des demi-pence neufs, et deux grands clous, en leur faisant entendre par des signes qu'ils étaient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeraient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pence; mais l'or et l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous et des demi-pence, et je les renvoyai à terre infiniment heureux.

» Cependant notre marché était très-mal fourni, les Indiens refusant de nous vendre des vivres à l'ancien prix, et faisant toujours signe qu'ils voulaient de grands clous. Il devint aussi nécessaire d'examiner le vaisseau avec plus de soin, pour découvrir en quels endroits on en avait arraché des clous : nous trouvâmes que tous les taquets étaient détachés, et qu'il n'y avait pas un hamac auquel on eût laissé ses clous. Je mis en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs, mais sans aucun succès. J'allai jusqu'à défendre que personne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs du vol. Je ne gagnai rien, et je fus obligé de faire punir Proctor, le caporal, qui se mutina de nouveau.

» Le 11, dans l'après-midi, le canonnier vint à bord avec une grande femme qui paraissait âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un maintien agréable et d'un port majestueux. Il me dit qu'elle ne faisait que d'arriver dans cette partie de l'île, et que, voyant le grand respect que lui montraient les habitans, il lui avait fait quelques présens; qu'elle l'avait invité à venir dans sa maison, située à environ deux milles dans la vallée, et qu'elle lui avait donné des cochons, après quoi elle était retournée avec lui au lieu de l'aiguade, et lui avait témoigné le désir d'aller au vaisseau; ce qu'il avait jugé convenable à tous égards de lui accorder. Elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions, et paraissait sans défiance et sans crainte,

même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle se conduisit pendant tout le temps qu'elle fut à bord avec cette aisance qui distingue toujours les personnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que je jetai sur ses épaules, où je l'attachai avec des rubans; il lui descendait jusqu'aux pieds. J'y ajoutai un miroir, de la verroterie de différentes sortes, et plusieurs autres choses qu'elle reçut de fort bonne grâce et avec beaucoup de plaisir. Elle remarqua que j'avais été malade, et me montra le rivage du doigt; je compris qu'elle voulait dire que je devais aller à terre pour me rétablir parfaitement, et je tâchai de lui faire entendre que j'irais le lendemain matin. Lorsqu'elle voulut retourner dans l'île, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner : après l'avoir mise à terre, il la conduisit jusqu'à son habitation, qu'il me décrivit comme très-grande et fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup de gardes et de domestiques, et qu'à une petite distance de cette maison elle en avait une autre fermée d'une palissade.

» Le 12 au matin j'allai à terre pour la première fois, et la princesse, ou plutôt la reine (car elle paraissait en avoir l'autorité), vint bientôt à moi, suivie d'un nombreux cortége. Comme elle s'aperçut que ma maladie m'avait laissé beaucoup de faiblesse, elle ordonna à ses gens de me prendre sur leurs bras, et de me porter non-seulement au delà de la

rivière, mais jusqu'à sa maison ; on rendit par ses ordres le même service à mon premier lieutenant, au munitionnaire et à quelques autres de nos gens affaiblis par la maladie. J'avais ordonné un détachement qui nous suivit : la multitude s'assemblait en foule à notre passage ; mais au premier mouvement de la main de la reine, sans qu'elle dît un seul mot, le peuple s'écartait et nous laissait passer librement. Quand nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe vinrent au-devant d'elle ; elle me les présenta, en me faisant comprendre par ses gestes qu'ils étaient ses parens ; et me prenant la main, elle la leur donna à baiser. Nous entrâmes dans la maison, qui embrassait un espace de terrain long de trois cent vingt-sept pieds, et large de quarante-deux ; elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par trente-neuf piliers de chaque côté, et quatorze dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en dedans avait trente pieds de hauteur, et les côtés de la maison au-dessous des bords du toit en avaient douze, et étaient ouverts. Aussitôt que nous fûmes assis, elle appela quatre jeunes filles auprès de nous, les aida elle-même à ôter mes souliers, mes bas et mon habit, et les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant et au munitionnaire ; mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Pen-

dant que cela se passait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta sa perruque. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa tous les yeux, et qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque temps sans mouvement et dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottaient reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elles nous rhabillèrent, et, comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie. Nous nous trouvâmes fort bien de leurs soins, le lieutenant, le munitionnaire et moi. Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec lesquelles elle m'habilla à la mode du pays, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi. Je résistai d'abord à cette faveur; mais ne voulant pas paraître indifférent à une chose qu'elle imaginait devoir me faire plaisir, je cédai. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, et nous accompagna jusqu'à notre canot. Elle voulait qu'on me portât encore; mais comme j'aimais mieux marcher, elle me prit par le bras; et toutes les fois que nous trouvions dans notre chemin de l'eau ou de la boue à traverser, elle me soulevait avec autant de facilité que j'en aurais eu à rendre le même

*...

service à un enfant dans mon état de santé.

» Le lendemain matin, 13, je lui envoyai par le canonnier six haches, six faucilles et plusieurs autres présens. A son retour mon messager me dit qu'il avait trouvé la reine donnant un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portaient les mets tout préparés, la viande dans des écales de cocos, et les coquillages dans des espèces d'augets de bois semblables à ceux dont les bouchers se servent : elle les distribuait ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes qui étaient assis et rangés autour de la grande maison. Ensuite elle s'assit sur une espèce d'estrade, et deux femmes placées à ses côtés lui donnèrent à manger; les femmes lui présentaient les mets avec leurs doigts : elle n'avait que la peine d'ouvrir la bouche. Lorsqu'elle aperçut le canonnier, elle lui fit servir une portion; il ne put pas nous dire ce que c'était, mais il crut que c'était une poule coupée en petits morceaux avec des corossols, et assaisonnée avec de l'eau salée. Il trouva au reste le mets fort bon. La reine accepta les choses que je lui envoyais, et en parut très-satisfaite. Après que cette liaison avec la reine fut établie, les provisions de toute espèce devinrent plus communes au marché : mais, malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée, notre commerce se trouvant gâté par les clous que nos gens avaient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre

de fouiller tous ceux qui iraient à terre, et je défendis qu'aucune femme passât la rivière.

» Le 15 au matin j'envoyai M. Furneaux avec tous les canots et soixante hommes à l'ouest, pour examiner le pays, et voir ce qu'on pouvait en tirer. A midi il revint après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable et très-peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits et en végétaux de différentes sortes. Les naturels ne lui opposèrent aucun obstacle, mais ne parurent point disposés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auraient bien voulu acheter. Ils lui donnèrent cependant des cocos et des bananes, et ils lui vendirent enfin neuf cochons et quelques poules. Le lieutenant pensa qu'on pourrait facilement les amener par degrés à un commerce suivi; mais la distance du vaisseau était trop grande, et il fallait envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues sur le rivage, et quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étaient de pierre, de coquilles et d'os, et il en conclut qu'ils n'avaient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons et des chiens, ni aucun vaisseau de terre; de sorte que tous leurs mets étaient cuits au four ou rôtis. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue et soumise à l'action du feu, ils n'avaient pas plus l'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide. Aussi, comme la reine était un jour

à déjeuner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables de sa suite, que nous crûmes être un prêtre, voyant le chirurgien remplir la théière en tournant le robinet de la bouilloire qui était sur la table, après avoir remarqué ce qu'on venait de faire, avec une grande curiosité et beaucoup d'attention, tourna le robinet, et reçut l'eau sur sa main : aussitôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris et commença à danser tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur et de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède, mais il se passa quelque temps avant que le pauvre homme fût soulagé.

» Le 16 M. Furneaux tomba très-malade ; ce qui me fit beaucoup de peine, parce que mon premier lieutenant n'était pas encore rétabli, et que j'étais moi-même encore d'une grande faiblesse. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor, le caporal des soldats de marine, pour sa mutinerie. La reine avait été absente depuis plusieurs jours ; mais les naturels nous firent entendre qu'elle serait de retour le lendemain.

» Le 17 elle vint en effet sur le rivage, et bientôt après un grand nombre de gens, que nous n'avions jamais vus auparavant, apportèrent au marché des provisions de toute es-

pèce. Le canonnier envoya au vaisseau quatorze cochons et une grande quantité de fruits.

» Le 18 après-midi, la reine vint à bord, et m'apporta deux gros cochons en présent, car jamais elle ne voulut consentir à rien recevoir en échange. Le soir, le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussitôt qu'ils furent débarqués, elle le prit par la main, et ayant fait un discours au peuple qui les environnait en foule, elle le mena à sa maison, où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avait usé avec nous auparavant.

» Le 19 nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions jusqu'à présent pu obtenir en un jour; quarante-huit cochons où cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit à pain, des bananes, des corossols et des cocos presque sans nombre.

» Le 20 le commerce se soutint avantageusement; mais l'après-dînée on découvrit que François Pinckney, un des matelots, avait arraché les taquets de la grande écoute, et les avait jetés dans la mer, après avoir dérobé les clous. M'étant assuré du coupable, j'assemblai tout l'équipage; et après avoir exposé son crime avec toutes les circonstances qui l'aggravaient, je le condamnai à courir trois fois la bouline en faisant le tour du pont. Toute ma rhétorique ne produisit pas beaucoup d'effet; car la plus grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt en-

couragés par l'espérance de l'impunité qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau, et l'enchérissement des denrées à un taux où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faisaient de l'eau et du bois, et à la garde que je leur donnais.

» Le 21 la reine vint de nouveau à bord du vaisseau, et fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut près de quitter le navire, elle fit entendre qu'elle désirait que j'allasse à terre avec elle; à quoi je consentis en prenant plusieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me fit asseoir; et, prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure, que je n'avais vue à personne qu'à elle, était assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau, et aux chapeaux de ceux qui étaient avec moi, une espèce de guirlande faite de tresses de cheveux, et nous fit entendre que c'étaient de ses propres cheveux, et qu'elle-même les avait tressés; elle nous donna quelques nattes très-adroitement travaillées. Le soir, elle nous accompagna jusqu'au rivage, et, lorsque nous entrâmes dans notre canot, elle nous donna une truie et une grande quantité de fruits. En partant je lui fis comprendre que je quitte-

rais l'île dans sept jours; elle me demanda par signes d'en demeurer encore vingt, en me faisant entendre que j'irais dans l'intérieur du pays, à deux journées de la côte; que j'y passerais quelques jours, et que j'en rapporterais une grande provision de cochons et de volailles. Je lui répliquai, toujours par signes, que j'étais forcé de partir dans sept jours, sans autre délai, sur quoi elle se mit à pleurer; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tranquilliser un peu.

» Le 22 au matin le canonnier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entre-ponts étaient alors pleins de cochons et de volailles. D'abord nous ne tuâmes que les petits, gardant les autres pour notre provision à la mer. Cependant, quand nous vîmes, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvait faire manger autre chose que du fruit tant aux cochons qu'aux poules, sans beaucoup de difficulté, nous fûmes forcés de les tuer beaucoup plus tôt que nous n'aurions fait. Nous avons pourtant apporté vivans en Angleterre un verrat et une truie.

» Le 23 nous eûmes une pluie très-forte avec des coups de vent qui abattirent plusieurs arbres sur la côte, mais la tempête fut peu sensible dans l'endroit où le vaisseau était mouillé.

» Le 24 j'envoyai au vieillard qui avait été si utile au canonnier dans nos marchés un autre pot de fer, des haches, des serpes, des

faucilles et une pièce de drap. J'envoyai aussi à la reine deux dindons, deux oies, trois pintades, une chatte pleine, de la porcelaine, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs, et environ seize sortes de semences potagères, une bêche; enfin une grande quantité de pièces de coutellerie, comme couteaux, ciseaux et autres objets. Nous avions déjà semé plusieurs sortes de plantes potagères. et des pois en différens endroits, et nous avions eu le plaisir de les voir lever très-heureusement; cependant il n'en restait rien quand le capitaine Cook visita l'île. J'envoyai aussi à la reine deux pots de fer et quelques cuillères; elle donna de son côté au canonnier dix-huit cochons et quelques fruits.

» Le 25 au matin j'envoyai à terre M. Gore, un des contre-maîtres, avec tous les soldats de marine, quarante matelots et quatre midshipmens; ils avaient ordre de s'avancer dans la vallée, le long de la rivière, aussi loin qu'ils pourraient, d'examiner le sol et les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveraient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verraient descendre des montagnes, et d'observer s'ils charriaient des minéraux ou des métaux. Je les avertis de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les habitans, et d'allumer un feu comme un signal, s'ils étaient attaqués. En même temps je plaçai un détachement sur le rivage, et je dressai une tente sur une pointe

de terre pour observer une éclipse de soleil. Le temps étant fort clair, notre observation fut faite avec une grande exactitude.

» Après avoir fini notre observation, j'allai chez la reine, et je lui montrai le télescope, qui était de réflexion. Elle en admira la structure : je m'efforçai de lui en faire comprendre l'usage, et, le fixant sur plusieurs objets éloignés qu'elle connaissait bien, mais qu'elle ne pouvait distinguer à la simple vue, je les lui fis regarder par le télescope : dès qu'elle les vit, elle tressaillit et recula d'étonnement; et, dirigeant ses yeux vers l'endroit sur lequel l'instrument portait, elle demeura quelque temps immobile et sans parler. Elle retourna au télescope, et, le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux les objets que le télescope lui avait montrés. En les voyant ainsi paraître et disparaître alternativement, son visage et ses gestes exprimaient un mélange d'étonnement et de plaisir que j'entreprendrais vainement de décrire. Je fis emporter le télescope, et je l'invitai, elle et plusieurs chefs qui étaient avec elle, à venir avec moi à bord du vaisseau. J'avais en cela pour objet la sûreté entière du détachement que j'avais envoyé dans le pays; car je pensais que tant qu'on verrait la reine et les principaux habitans entre mes mains, on se garderait bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord, je commandai un bon dîner; mais la reine ne voulut ni boire ni

manger. Sa suite mangea de fort bon appétit tout ce qu'on lui servit, mais on ne put lui faire boire que de l'eau pure.

» Le soir nos gens revinrent de leur expédition, et parurent au rivage; alors je renvoyai la reine et sa suite : en partant, elle me demanda par signes si je persistais toujours dans ma résolution de laisser l'île au temps que j'avais fixé; et lorsque je lui eus fait entendre qu'il m'était impossible de demeurer plus longtemps, elle exprima sa douleur par un torrent de larmes, et demeura quelque temps sans pouvoir proférer une parole; quand elle fut un peu apaisée, elle me dit qu'elle voulait revenir au vaisseau le lendemain : j'y consentis, et nous nous séparâmes.

» Après que le contre-maître fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail suivant de son expédition.

» A quatre heures du matin, disait-il, je débarquai avec mon détachement composé de quatre midshipmen, un sergent, douze soldats de marine et vingt-quatre matelots, tous armés; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portaient des haches et d'autres marchandises dont nous voulions trafiquer avec les naturels, et de quatre autres chargés de munitions et de provisions. Chaque homme avait reçu sa ration d'eau-de-vie du jour, et j'en avais en outre deux petits barils que je devais distribuer lorsque je le jugerais à propos.

» Dès que je fus à terre, j'appelai notre

vieillard, et je le pris pour nous conduire; nous suivîmes le cours de la rivière, partagés en deux bandes, qui marchaient chacune d'un côté. Les deux premiers milles, elle coule dans une vallée très-large, où nous vîmes plusieurs maisons, des jardins enclos, et une grande quantité de cochons, de volailles et de fruits; le sol, qui est d'une couleur noirâtre, nous parut gras et fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite, et le terrain étant escarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant sort des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins et les plantations d'arbres fruitiers. Nous aperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avaient jamais apportée, et nous vîmes qu'ils la mangeaient crue. Je la goûtai, et je la trouvai agréable; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des îles d'Amérique, appelé *calalou*, quoique les feuilles en soient un peu différentes. Les terrains sont fermés de haies, et forment un coup d'œil agréable; le fruit à pain et les corossoliers sont plantés en allées sur le penchant des collines; et les cocotiers et les bananiers, qui demandent plus d'humidité, dans la plaine. Au-dessous des arbres, et sur les collines, il croît de très-bonne herbe; nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la rivière devenaient innombrables, les collines s'élevaient en montagnes, et partout de grandes cimes de rochers pen-

daient sur nos têtes. Notre route était difficile; et lorsque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le chemin avait été si mauvais durant le dernier mille, que nous nous assîmes pour nous reposer et ranimer nos forces en déjeunant.

» Nous nous étions placés sous un grand corossolier dans un très-bel endroit; à peine commencions-nous notre repas que nous fûmes tout à coup alarmés par un bruit confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous aperçûmes après une foule d'hommes, de femmes et d'enfans qui étaient sur une colline au-dessus de nous. Notre vieillard, voyant que nous nous levions précipitamment et que nous courions à nos armes, nous pria de rester assis, et il alla sur-le-champ vers les naturels qui nous étaient venus surprendre. Dès qu'il les eut abordés, ils se turent et s'en allèrent; peu de temps après ils revinrent et apportèrent un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits à pain, d'ignames et d'autres rafraîchissemens, qu'ils donnèrent au vieillard qui nous les distribua. Je leur donnai en retour quelques clous, des boutons et d'autres choses qui leur firent bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courans d'eau et les endroits où ils avaient coulé, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous

les habitans que nous rencontrions le morceau de salpêtre qui avait été ramassé dans l'île, mais aucun d'eux ne parut le connaître, et je ne pus point avoir d'éclaircissemens sur cette matière.

» Le vieillard commençait à être fatigué; et comme il y avait une montagne devant nous, il nous fit signe qu'il voulait aller dans sa maison : cependant avant de nous quitter il fit prendre à ses compatriotes, qui nous avaient si généreusement fourni des provisions, le bagage, avec les fruits qui n'avaient pas été mangés, et quelques cocos remplis d'eau fraîche; et il nous donna à entendre qu'ils nous accompagneraient jusqu'au delà de la montagne. Dès qu'il fut parti, les Indiens détachèrent des branches vertes des arbres voisins, et ils les placèrent devant nous en faisant plusieurs cérémonies, dont nous ne connaissions pas la signification; ils prirent ensuite de petits fruits, dont ils se peignirent en rouge, et ils exprimèrent de l'écorce d'un arbre un suc jaune qu'ils répandirent en différens endroits de leur habillement. Le vieillard nous voyait encore lorsque nous nous mîmes à gravir la montagne; et, s'apercevant que nous avions peine à nous ouvrir un passage à travers les ronces et les buissons, qui étaient très-épais, il revint sur ses pas, et dit quelque chose à ses compatriotes d'un ton de voix ferme et élevé; sur quoi vingt ou trente d'entre eux allèrent devant nous et débarrassèrent le chemin. Ils

nous donnèrent aussi en route de l'eau et des fruits pour nous rafraîchir, et ils nous aidaient à grimper les endroits les plus difficiles, que nous n'aurions pas pu franchir sans eux. Cette montagne était éloignée d'environ six milles du lieu de notre débarquement, et son sommet nous parut élevé d'environ un mille au-dessus du niveau de la rivière qui coule dans la vallée.

» Lorsque nous fûmes arrivés au sommet, nous nous assîmes une seconde fois pour nous reposer et nous rafraîchir. Nous nous flattions en montant que, parvenus en haut, nous découvririons toute l'île; mais nous trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où nous étions. La vue du côté de la rade était délicieuse; la pente des collines offrait de beaux bois et plusieurs villages; les vallées présentaient des paysages encore plus rians, un plus grand nombre de maisons et une verdure plus belle. Nous vîmes très-peu de maisons au-dessus de nous; mais nous aperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs qui étaient à portée de notre vue, et nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'île ne sont pas sans habitans. En gravissant la montagne, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortaient des rochers, et nous découvrîmes, du sommet, des maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Aucune partie de ces montagnes n'est aride; la cime des plus élevées que nous apercevions est garnie de bois dont

je ne distinguai pas l'espèce; d'autres, qui sont de la même hauteur que celle que nous avions montée, sont tapissées de bois sur les côtés, et le sommet, qui est de roc, est couvert de fougère. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous une sorte d'herbe qui ressemble au jonc, et d'autres plantes. En général, le sol des montagnes et des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre, grandes, d'un très-bon goût, et qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre et du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étaient alors en fleur. Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougère, excepté seulement qu'il avait quinze ou seize pieds de haut. Je le coupai, et je vis que l'intérieur ressemblait aussi à celui de la fougère. Je voulais en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle était trop incommode; et je ne savais pas d'ailleurs quelle difficulté nous essuierions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés.

» Dès que nous eûmes réparé nos forces par les rafraîchissemens et le repos, nous commençâmes à descendre la montagne, toujours accompagnés des naturels, aux soins desquels le vieillard nous avait recommandés. Nous dirigions généralement notre marche vers le vaisseau; mais nous nous détournions quelquefois

à droite et à gauche dans les plaines et les vallées, lorsque nous apercevions des maisons agréablement situées. Les habitans étaient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avaient. Excepté des cochons, nous ne vîmes point de quadrupèdes, et nous ne remarquâmes d'autres oiseaux que différentes espèces de perroquets, une sorte de pigeon, et beaucoup de canards sur la rivière. Tous les endroits qui étaient plantés et cultivés offraient des indices d'une grande fertilité, quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu qui paraissaient stériles. Je semai des noyaux de pêches, de cerises et de prunes, et des graines de beaucoup de plantes potagères dans les lieux où je crus qu'elles croîtraient; enfin des ctrons et des oranges dans les terrains que je jugeai les plus ressemblans à ceux des îles de l'Amérique qui produisent ces fruits. Dans l'après-midi nous arrivâmes à un endroit très-agréable, à environ trois milles du vaisseau; nous y achetâmes deux cochons et quelques volailles, que les naturels du pays nous apprêtèrent très-bien et fort promptement. Nous y restâmes jusqu'au soir, et nous nous mîmes en marche pour retourner au vaisseau, après avoir récompensé libéralement nos guides et les gens qui nous avaient procuré un si bon dîner. Toute notre compagnie se comporta pendant cette journée avec beaucoup d'ordre et d'honnêteté, et nous quittâmes les insulaires nos amis très-contens les uns des autres.

» Le lendemain matin 26, sur les six heures, la reine vint à bord comme elle nous l'avait promis; elle nous apportait un présent de cochons et de volailles, mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles et de fruits. Nous complétâmes nos provisions d'eau et de bois, et tînmes tout prêt pour remettre en mer. Plusieurs naturels que nous avions déjà vus vinrent de l'intérieur du pays sur le rivage; par les égards qu'on avait pour quelques-uns d'eux nous jugeâmes qu'ils étaient d'un rang supérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la reine revint sur le rivage, très-bien habillée, et suivie d'un grand nombre d'insulaires; elle traversa la rivière avec sa suite et notre vieillard, et vint encore une fois à bord du vaisseau; elle nous donna de très-beaux fruits; elle renouvela avec beaucoup d'empressement ses sollicitations, afin de m'engager à séjourner dix jours de plus dans l'île; elle me fit entendre qu'elle irait dans l'intérieur du pays, et qu'elle m'apporterait une grande quantité de cochons, de volailles et de fruits. Je tâchai de lui témoigner ma reconnaissance des bontés et de l'amitié qu'elle avait pour moi; mais je l'assurai que je mettrais sans faute à la voile dès le lendemain matin : elle fondit en larmes comme à son ordinaire, et quand son agitation se fut calmée, elle me demanda par signes quand je reviendrais. Je lui fis comprendre que ce serait dans cinquante

jours; elle me répondit par signes de ne pas attendre si long-temps et de revenir dans trente. Comme je persistais à exprimer toujours le nombre que j'avais fixé, elle me parut contente; elle resta à bord jusqu'à la nuit; et ce fut avec beaucoup dé peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorsqu'on lui dit que le canot était prêt, elle se jeta sur un fauteuil et pleura long-temps avec tant de désolation, que rien ne pouvait la calmer; à la fin cependant elle entra dans le canot avec beaucoup de répugnance, accompagnée des gens de sa suite et du vieillard. Celui-ci nous avait dit souvent que son fils, qui avait environ quatorze ans, s'embarquerait avec nous; le jeune homme paraissait y consentir. Comme il avait disparu pendant deux jours, je m'informai de lui dès que je ne le vis plus; son père me fit entendre qu'il était allé dans l'intérieur de l'île voir ses amis, et qu'il reviendrait assez à temps pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu, et j'ai des raisons de croire que, lorsque le moment de mettre à la voile approcha, la tendresse du vieillard avait succombé, et qu'afin de conserver son enfant près de lui, il l'avait caché jusqu'à ce que le vaisseau fût parti.

» Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, et j'envoyai en même temps à terre la chaloupe et le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étaient vides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils

virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans; et, doutant s'il était prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'insulaires, ils étaient prêts à s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en aperçurent, la reine s'avança et les invita à descendre. Comme elle devinait les raisons qui pouvaient les arrêter, elle fit retirer ses sujets de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir les pièces, elle mit dans le canot quelques cochons et des fruits; et lorsqu'ils y rentrèrent, elle voulait à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'officier cependant, qui avait reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas le lui permettre. Voyant que ses prières étaient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, et elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord; l'agitation où elle était l'empêchait de parler, et sa douleur s'exprima par des larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, le vent s'éleva; nous levâmes l'ancre et nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'aperçut qu'elle devait absolument retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs; toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, et j'envoyai les canots en avant pour nous remorquer; toutes les pirogues des insulaires revinrent alors près de notre bâtiment, et celle

qui portait la reine s'approcha des sabords de la sainte-barbe, où ses gens l'amarrèrent. Un instant après, la reine descendit sur l'avant de sa pirogue, et s'y assit en pleurant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles, et quelques autres pour sa parure; elle les reçut en silence, et sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépassé le récif; il s'éleva un vent frais; nos amis les insulaires, et surtout la reine, nous dirent adieu pour la dernière fois avec tant de regrets, et d'une façon si touchante, que j'eus le cœur serré, et que mes yeux se remplirent de larmes.

» Ayant été malade, et obligé de garder le lit pendant une partie de notre séjour sur la rade de cette île, que ses habitans nomment *Taïti*, les observations que je vais présenter sur les naturels et leurs mœurs seront bien moins détaillées que si j'avais joui d'une meilleure santé.

» Les Taïtiens sont grands, bien faits, agiles, dispos, et d'une figure agréable : la taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, et il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq pieds six pouces. Le teint des hommes est basané, et ceux qui vont sur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre; leurs cheveux sont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds; ce qui est digne

de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels des climats chauds d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, sont noirs sans exception. Ils les nouent en une seule touffe sur le milieu de la tête, ou en deux touffes, une de chaque côté; d'autres pourtant les laissent flottans, et alors ils bouclent avec beaucoup de raideur. Les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement, quoiqu'ils ne connaissent point l'usage des peignes : ceux à qui nous en avions donné savaient très-bien s'en servir. C'est un usage universel parmi eux de s'oindre la tête avec de l'huile de coco, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies, et quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces insulaires ne paraissaient pas regarder la continence comme une vertu; non-seulement les Taïtiennes vendaient leurs faveurs à nos gens librement et en public, mais encore leurs pères et leurs frères nous les amenaient souvent eux-mêmes. Ils connaissent pourtant le prix de la beauté, et la grandeur du clou qu'on nous demandait pour la jouissance d'une femme était toujours proportionnée à ses charmes. Les insulaires qui venaient nous présenter des filles au bord de la rivière nous montraient avec un morceau de bois la longueur et la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderaient. Si nos gens consentaient au marché, on leur envoyait les fem-

mes, car il n'était pas permis aux hommes de traverser la rivière. L'équipage faisait ce trafic depuis long-temps lorsque les officiers s'en aperçurent. Quand quelques-uns de nos gens s'écartaient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avaient la précaution d'en mettre d'autres en sentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers et les clous du vaisseau, et qu'il fût en danger de tomber en pièces. Tout notre monde avait par jour des provisions fraîches et des fruits autant qu'il pouvait en manger, et j'avais été embarrassé jusqu'alors d'expliquer d'où provenait cette détérioration.

» L'habillement des hommes et des femmes est de bonne grâce, et leur sied bien; il est fait d'une espèce d'étoffe blanche que leur fournit l'écorce d'un arbuste, et qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement : l'une, qui a un trou au milieu pour y passer la tête, pend depuis les épaules jusqu'à mi-jambe devant et derrière; l'autre a douze ou quinze pieds de longueur, et à peu près trois de largeur; ils l'enveloppent autour de leur corps sans la serrer. Cette étoffe n'est point tissue; elle est fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a mises en macération, et qu'on a ensuite étendues et battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages et les perles font partie de leurs ornemens et de leur parure; ce

sont les femmes surtout qui portent les perles. J'en ai acheté environ deux douzaines de petites; elles sont d'une couleur assez brillante; mais elles sont toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en vit plusieurs dans son excursion dans l'ouest de l'île; mais il ne put en acheter aucune, quelque prix qu'il en offrît. Je remarquai que c'est ici un usage universel parmi les hommes et les femmes de se peindre les fesses et le derrière des cuisses avec des lignes noires très-serrées, et qui représentent différentes figures; ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne, et ils mettent dans les trous une espèce de pâte composée d'huile et de suie qui laisse une tache ineffaçable. Les petits garçons et les petites filles au-dessous de douze ans ne portent point ces marques; nous vîmes quelques hommes dont les jambes étaient peintes en échiquier, de la même manière, et il nous parut qu'ils avaient un rang distingué et une autorité sur les insulaires. Un des principaux suivans de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Taïtiens à imiter nos manières; et nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de *Jonathan*. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'anglaise, qui lui allait très-bien. Nos officiers étaient toujours portés à terre, parce qu'il y avait un banc de sable à l'endroit où nous débarquions. Jonathan, fier de sa nouvelle parure, se faisait aussi porter par quelques-uns de

ses gens; il entreprit bientôt de se servir du couteau et de la fourchette dans ses repas; mais lorsqu'il avait pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvait pas venir à bout de conduire cet instrument; il portait sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, et le morceau qui était au bout de la fourchette allait passer à côté de son oreille.

» Les Taïtiens se nourrissent de cochons, de volailles, de chiens et de poissons, de fruit à pain, de bananes, d'ignames, de corossols, d'un autre fruit aigre qui n'est pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit à pain grillé, avec lequel ils le mangent souvent. Il y a dans l'île beaucoup de rats; mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeassent. La rivière fournit de bons mulets; mais ils ne sont ni gros, ni en grande quantité. Ils trouvent, sur le récif des conques, des moules, et d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, et qu'ils mangent crus avec du fruit à pain, avant de retourner à terre. La rivière produit aussi de belles écrevisses, et à peu de distance de la côte ils pêchent avec des lignes et des hameçons de nacre de perle des perroquets de mer, et d'autres espèces de poissons qu'ils aiment si passionnément, qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles, avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grosseur des sardines. Tandis qu'ils se servaient de leurs lignes et de

leurs filets avec beaucoup de succès, nous ne prenions pas un seul poisson avec nos instrumens de pêche; nous nous procurâmes donc quelques-uns de leurs hameçons et de leurs lignes; mais n'ayant pas leur adresse, nous ne réussîmes pas mieux.

» Voici la manière dont ils apprêtent leurs alimens: ils allument du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sec sur le côté d'un autre, à peu près comme nos charpentiers aiguisent leurs ciseaux; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur, et de six à dix pieds de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, et ils font du feu avec du bois sec, des feuilles et des coques de cocos; lorsque les pierres sont assez chaudes, ils enlèvent les charbons, et poussent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, et ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de bananier: si c'est un petit cochon, ils l'apprêtent ainsi sans le dépecer, et ils le coupent en morceaux s'il est gros; lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de charbon, et ils mettent par-dessus une autre couche de fruits à pain, et d'ignames également enveloppés dans des feuilles de bananier; ils y répandent ensuite le reste des cendres, des pierres chaudes, et beaucoup de feuilles de cocotier; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain temps proportionné au volume de

ce qu'on y fait cuire; ils en tirent les alimens, qui sont tendres, pleins de suc, et, suivant moi, beaucoup meilleurs que si on les avait apprêtés de toute autre manière: le jus des fruits et l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec lesquelles ils découpent très-adroitement, et dont ils se servent toujours.

» Notre canonnier, pendant la tenue du marché, avait coutume de dîner à terre; il n'est pas possible de décrire l'étonnement et la surprise qu'ils témoignèrent lorsqu'ils virent qu'il faisait cuire son cochon et sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu, et qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude et de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné, lui et ses amis y firent bouillir leurs alimens; la reine, et plusieurs des chefs qui avaient reçu de nous des marmites, s'en servaient constamment; et les Taïtiens allaient en foule voir cet ustensile, comme la populace va contempler un spectacle de monstres et de marionnettes de nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau, et qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'île des cannes à sucre; mais, à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher, et même cela ne leur arrive pas habituellement;

ils en rompent seulement un morceau lorsqu'ils passent par hasard dans les lieux où croît cette plante.

» Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de connaître en détail leur vie domestique et leurs amusemens; nous jugeâmes par leurs armes et les cicatrices que portaient plusieurs d'entre eux qu'ils sont quelquefois en guerre; nous vîmes par la grandeur de ces cicatrices qu'elles étaient les suites des blessures considérables que leur avaient faites des pierres, des massues et d'autres armes obtuses; nous reconnûmes aussi par-là qu'ils avaient fait des progrès dans la chirurgie, et nous en eûmes bientôt des preuves certaines. Un de nos matelots, étant à terre, se mit une écharde dans le pied; comme notre chirurgien était à bord, un de ses camarades s'efforça de la tirer avec un canif; mais, après avoir fait beaucoup souffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entreprise. Notre vieux Taïtien, présent à cette scène, appela alors un de ses compatriotes qui était de l'autre côté de la rivière; celui-ci examina le pied du matelot et courut sur-le-champ au rivage: il prit une coquille qu'il rompit avec ses dents, et au moyen de cet instrument il ouvrit la plaie et en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard, qui était allé à quelques pas dans le bois, rapporta une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, et en deux jours le matelot fut parfaitement guéri.

Nous apprîmes ensuite que cette gomme distille de leur corossolier. Notre chirurgien s'en procura, et l'employa avec beaucoup de succès comme un baume vulnéraire.

» J'ai déjà décrit les habitations de ces heureux insulaires; outre leurs maisons nous vîmes des hangars fermés, et sur les poteaux qui soutiennent ces édifices plusieurs figures grossièrement sculptées, d'hommes, de femmes, de chiens et de cochons. Nous nous aperçûmes que les naturels du pays entraient de temps en temps dans ces édifices d'un pas lent et avec l'air de la douleur, et nous conjecturâmes que c'étaient les cimetières où ils déposaient leurs morts; le milieu des hangars était bien pavé avec de grandes pierres rondes; mais il nous parut qu'on n'y marchait pas souvent, car l'herbe y croissait partout. Je me suis appliqué avec une attention particulière à découvrir si les Taïtiens avaient un culte religieux; mais je n'en ai pu reconnaître la moindre trace.

» Les pirogues de ces peuples sont de trois espèces différentes : quelques-unes sont faites d'un seul arbre, et portent de deux à six hommes : ils s'en servent surtout pour la pêche, et nous en avons toujours vu un grand nombre occupées sur le récif; d'autres sont construites de planches jointes ensemble très-adroitement; elles sont plus ou moins grandes, et portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux ensemble, et entre l'une et l'autre ils dressent deux mâts. Les pirogues simples

n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment, et un balancier sur un des côtés; avec ces navires, ils vont bien avant en mer, et probablement jusque dans d'autres îles, d'où ils rapportent des bananes et des ignames, qui semblent y être plus abondantes qu'à Taïti. Ils ont une troisième espèce de pirogues qui paraissent destinées principalement aux parties de plaisir et aux fêtes d'apparat; ce sont de grands bâtimens sans voiles, dont la forme ressemble aux gondoles de Venise; ils élèvent au milieu une espèce de toit, et ils s'asseyent les uns dessus, les autres dessous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaisseau, excepté le premier et le second jour de notre arrivée; mais nous en voyions, trois ou quatre fois par semaine, une procession de huit ou dix qui passaient à quelque distance de nous, avec leurs enseignes déployées et beaucoup de petites pirogues à leur suite, tandis qu'un grand nombre d'habitans les suivaient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeaient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif situé à environ quatre milles à l'ouest de notre mouillage; après s'y être arrêtées l'espace d'une heure, ils s'en retournaient. Ces processions cependant ne se font jamais que dans un beau temps, et tous les Taïtiens qui sont à bord sont parés avec plus de soin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs et ceux qui gouvernaient le bâtiment étaient habillés de

blanc; les Taïtiens assis sur le toit et dessous étaient vêtus de blanc et de rouge; les deux hommes montés sur la proue de chaque piroque étaient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos canots pour les examiner : quoique nous n'en approchassions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes aussi distinctement que si nous avions été au milieu d'eux.

» Ils fendent un arbre dans la direction de ses fibres, en planches aussi minces qu'il leur est possible; et c'est de ces morceaux de bois qu'ils construisent leurs pirogues : ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une espèce de pierre dure et verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent ensuite le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération : ils brûlent un des bouts, jusqu'à ce qu'il commence à éclater, et ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur et quinze à vingt de long. Ils en aplanissent les côtés avec de petites haches qui sont également de pierre; six ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche. Comme leurs instrumens sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui une écale de coco remplie d'eau, et une pierre polie sur laquelle il aiguise sa hache presque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce; ils en construi-

sent un bateau avec toute l'exactitude que pourrait y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de vilbrequin; dans la suite ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage: ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs, et tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une résine que produisent quelques-uns de leurs arbres, et qui remplace très-bien l'usage du brai.

» Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues est une espèce de corossolier très-droit, et qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs qui avaient près de huit pieds de circonférence au tronc, et vingt à quarante de contour à la hauteur des branches, et qui étaient partout à peu près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'était pas un bon bois de construction, parce qu'il est très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre à pain, qui est encore plus léger et plus spongieux: le tronc a environ six pieds de circonférence, et l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

» Les principales armes des Taïtiens sont les massues, les bâtons noueux par le bout, et les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs et des flèches. La flèche

n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, et ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux.

» Je n'ai vu aucune tortue pendant tout le temps que j'ai mouillé devant Taïti; cependant lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites, que j'avais apportées de l'île de la Reine Charlotte, ils me firent signe qu'ils en avaient de beaucoup plus grosses. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de San-Iago, sans que ni l'une ni l'autre des deux chèvres que nous avions fût pleine. Si le bouc avait encore été vivant, j'aurais débarqué ces trois animaux dans l'île, et si les chèvres étaient devenues pleines, je les y aurais laissées, et je crois qu'en peu d'années ils auraient peuplé Taïti d'animaux de leur espèce.

» Le climat de Taïti paraît excellent, et l'île est un des pays les plus sains et les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbages, et l'air en général y est si pur, que malgré la chaleur notre viande s'y conservait deux jours, et le poisson un. Nous n'y trouvâmes ni grenouille, ni crapaud, ni scorpion, ni mille-pieds, ni serpent d'aucune espèce; les fourmis y sont en très-petit nombre; ce sont les seuls insectes incommodes que nous y ayons vus.

» La partie sud-est de l'île semble être mieux cultivée et plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivait des

pirogues chargées de différens fruits, et les provisions étaient alors dans notre marché en plus grande quantité et à plus bas prix que lorsqu'il n'y avait que les fruits du canton voisin de notre mouillage.

» Le flux et le reflux de la marée y sont peu considérables, et son cours est irrégulier, parce qu'elle est maîtrisée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y soufflent d'ordinaire de l'est au sud-sud-est, et que ce sont le plus souvent de petites brises.

» Le séjour de Taïti fut très-salutaire à tout l'équipage, et au delà de ce que nous en attendions; car, en quittant l'île, nous n'avions pas un seul malade à bord, excepté mes deux lieutenans et moi, et même nous entrions en convalescence, quoique nous fussions encore bien faibles. »

Après avoir quitté Taïti, le 27 juillet, Wallis rangea la côte de l'île du duc d'York, qui en est éloignée de deux milles, et dont le milieu lui sembla occupé par de hautes montagnes. Le 28, il vit une île qu'ils nomma *île de Charles Saunders*. Elle était entourée de brisans. On aperçut peu d'insulaires; ils parurent différer des Taïtiens par leurs mœurs. La cime de tous les arbres qui garnissaient la côte avait été rompue probablement par un ouragan. La longueur de cette île est d'environ six milles. Elle est située par 17° 28′ sud, et 151° 4′ ouest.

Le 29, on découvrit encore une île entourée de brisans, qui fut nommée *île de lord*

Howe. Elle a à peu près dix milles de longueur et quatre de large (16° 46′ sud, et 154° 13′ ouest). On aperçut de la fumée dans deux endroits; mais on ne vit pas d'habitans, et il n'y avait qu'un petit nombre de cocotiers.

L'après-midi, un groupe d'îles basses et entourées de brisans reçut le nom d'*îles Scilly* (Sorlingues). Il est extrêmement dangereux. Pendant les nuits les moins sombres, et dans le jour, quand le temps est embrumé, un vaisseau peut s'y briser aisément sans voir terre (16° 28′ sud, et 155° 30′ ouest).

En continuant de faire route à l'ouest, Wallis découvrit deux îles le 13 août. Il nomma l'une *île de Boscawen*, et l'autre *île de Keppel*.

« A deux heures, dit Wallis, nous étions environ à deux milles de l'île de Boscawen, et nous y aperçûmes des habitans; mais l'île Keppel étant au vent, et nous paraissant plus propre à nous fournir un mouillage convenable, nous portâmes le cap dessus. Le 14, j'envoyai des canots pour sonder autour de l'île. A leur retour l'officier me fit le rapport suivant. Ils s'étaient approchés jusqu'à une encâblure de la côte sans trouver de fond, et, doublant la chaîne de récifs dont elle est bordée, ils étaient entrés dans une baie large et profonde, mais également remplie de rochers. Un ruisseau de bonne eau coulait dans la baie; il serait facile d'y emplir les barriques; mais on aurait besoin d'une forte garde pour mettre le détachement à l'abri des insultes des insulaires. Il n'avait pas

vu de cochons; il rapportait deux poules, quelques cocos, des bananes et des ignames. Deux pirogues, montées chacune par six Indiens, s'étaient approchées des canots; ils montrèrent des dispositions pacifiques; ils semblaient être de la même race que les Taïtiens, étaient vêtus d'une espèce de natte, et avaient la première jointure des petits doigts coupée. Cinquante autres insulaires, venant de l'intérieur de l'île, s'étaient ensuite approchés jusqu'à trois cents pieds des canots, sans vouloir avancer davantage. Quand nos canots s'éloignèrent de la côte, trois Indiens sortirent de leurs pirogues pour passer dans une de nos embarcations; mais, quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte, ils se jetèrent précipitamment dans la mer, et s'en retournèrent à la nage.

» Quand on m'eût fait ce rapport, je considérai qu'il y avait beaucoup d'inconvéniens à mouiller dans cet endroit; qu'en outre nous étions à l'époque la plus rigoureuse de l'hiver, dans l'hémisphère austral; que le vaisseau faisait eau, que nous ignorions jusqu'à quel point il était endommagé, et qu'en conséquence il fallait faire route au nord pour chercher un port où je pourrais me radouber et prendre des vivres frais pour me mettre en état de gagner Batavia et le cap de Bonne-Espérance.

» Je passai donc devant l'île Boscawen sans la visiter. C'est une terre ronde, haute, bien boisée et très-peuplée. L'île Keppel est beau-

coup plus grande, et paraît l'emporter par la fertilité du sol. La première est située par 15° 50′ sud, et 174° ouest; la seconde, par 15° 55′ sud, et 175° 3′ ouest.

» En continuant notre route à l'ouest-nord-ouest, nous vîmes une terre le 16. C'était une île haute dans le centre, vaste, et d'un aspect agréable le long de la côte, que couvraient des cocotiers. Des brisans s'étendent tout alentour, à deux et trois milles au large; on vit de la fumée et des cabanes en différens endroits. J'envoyai les canots examiner la côte : plusieurs petits ruisseaux coulaient dans la mer, l'île était bordée de rochers; les arbres croissaient jusqu'au bord de l'eau. Dès que les canots se furent approchés de terre, plusieurs pirogues, portant chacune six à huit hommes, ramèrent de leur côté. Ces Indiens parurent robustes et actifs; à l'exception d'une natte qui leur couvrait les reins, ils étaient entièrement nus. Ils avaient pour armes de grandes massues semblables à celle que les peintres donnent à Hercule dans les tableaux : ils en échangèrent deux contre des clous et quelques bagatelles. Il ne fut pas possible de savoir d'eux, en le leur demandant par signes, s'ils avaient d'autres oiseaux que les oiseaux de mer aperçus le long du rivage. Pendant l'entretien, les Indiens formèrent le projet de se saisir d'un de nos canots. L'un d'eux se mit tout d'un coup à le tirer vers les rochers. Nos gens ne purent les en empêcher qu'en lâchant un coup de fusil à

deux doigts du visage de celui qui montrait tant d'ardeur à cette manœuvre. Le coup ne leur fit pas de mal, mais l'explosion les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec une précipitation extrême. Nos canots quittèrent alors cet endroit. L'eau avait tellement baissé, qu'ils eurent beaucoup de peine à revenir au vaisseau à travers les rochers, dont les pointes s'élevaient au-dessus de la surface de la mer : tout le récif était à sec, et battu par des lames très-fortes. Les Indiens s'aperçurent probablement de l'embarras où étaient nos gens, car ils les suivirent le long du récif, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné une passe. Les voyant alors au large et voguer très-vite vers le vaisseau, ils s'en retournèrent. Les officiers du vaisseau me firent l'honneur d'appeler cette île, de mon nom, *île Wallis*; elle est située par 13° 18′ sud, et 177° ouest.

» Quoique nous n'ayons trouvé aucune espèce de métal dans toutes ces îles, il est cependant très-remarquable que, lorsque les habitans obtenaient de nous des morceaux de fer, ils se mettaient tout de suite à l'aiguiser et à le rendre pointu, tentative qu'ils ne faisaient pas sur le cuivre. »

Le 17 septembre, Wallis laissa tomber l'ancre devant l'île de Tinian. Il n'en fait pas un tableau aussi séduisant que celui qui en a été tracé par Anson; mais il ne la peint pas non plus avec des couleurs aussi sombres que celles que Carteret a employées. Il convient que l'air

y est chaud et étouffant, que la viande s'y corrompt aisément, et que des broussailles difficiles à pénétrer embarrassent les bois; d'ailleurs les cocotiers avaient été coupés près du lieu du débarquement, et il fallait aller jusqu'à trois milles dans l'intérieur pour en trouver. Le bétail, extrêmement farouche, se tenait à une si grande distance, que l'on était harassé de fatigue avant d'arriver à l'endroit où l'on pouvait le tirer commodément, et l'on n'avait pas la force de rapporter ce que l'on s'était procuré.

Wallis, après avoir radoubé son vaisseau, et y avoir embarqué des fruits, quitta Tinian le 16 octobre, passa au nord des Philippines, attérit à Batavia le 30 novembre, le 4 février 1768 au cap de Bonne-Espérance, et le 19 mai aux Dunes, après un voyage de six cent trente-sept jours depuis son départ de la rade de Plymouth.

CHAPITRE IV.

Bougainville.

Dans le mois de février 1764, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne le revendiqua comme une dépendance du continent de l'Amérique méridionale; et son droit ayant été reconnu par le roi

de France, Bougainville, alors capitaine de vaisseau, reçut ordre d'aller remettre cet établissement aux Espagnols, et de se rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant le grand Océan entre les tropiques. On lui donna pour cette expédition le commandement de la frégate *la Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, et il devait être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Étoile*, destinée à lui apporter les vivres nécessaires pour une longue navigation, et à le suivre le reste de la campagne. Il partit de Nantes le 15 novembre 1766, et alla mouiller le 31 janvier 1767 dans la rivière de la Plata, où il joignit des frégates espagnoles, avec lesquelles il se rendit aux îles Malouines, et s'acquitta de sa commission. Des Malouines Bougainville retourna au Brésil, et joignit à Rio-Janeiro la flûte *l'Étoile*. Les deux navires remirent à la voile pour passer ensemble dans le grand Océan par le détroit de Magellan, que Bougainville appelle, comme tous les navigateurs,

Nimborum patriam, loca fœta furentibus austris.

Le 2 décembre il reconnut le cap des Vierges, et le 8 il laissa tomber l'ancre dans la baie Boucault.

« Dès que nous y fûmes mouillés, dit-il, je fis mettre à la mer un de mes canots et un de *l'Étoile*. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix officiers armés chacun de nos fusils, et nous allâmes descendre au fond de la baie, avec

la précaution de faire tenir nos canots à flot, et les équipages dedans. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval, et au grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, et sur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendaient les mains, et les appuyaient contre les nôtres. Ils nous serraiemt ensuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua*, que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs qui tremblaient en venant à nous ne furent pas long-temps sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes et un peu de pain frais que nous leur distribuâmes, et qu'ils mangèrent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentait; bientôt il s'en ramassa une trentaine, parmi lesquels il y avait quelques jeunes gens, et un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance, et nous firent les mêmes caresses que les premiers. Ils ne paraissaient point étonnés de nous voir; et, en imitant avec la voix le bruit de nos fusils, ils nous faisaient entendre que ces armes leur étaient connues. Ils paraissaient attentifs à faire ce qui pouvait nous plaire. M. de Commerson, et quelques-uns de nos messieurs, s'occupaient à ramasser des plantes; plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher, et ils apportaient les espèces qu'ils nous voyaient prendre. L'un

d'eux, apercevant le chevalier du Bouchage dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avait un mal fort apparent, et lui demander par signes de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée et un usage de cette médecine qui connaît les simples, et les applique à la guérison des hommes. C'était celle de Machaon, le médecin des dieux, et on trouverait plusieurs Machaons chez les sauvages du Canada.

»Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanaques et de vigognes. Ils nous demandèrent par signes du tabac à fumer, et le rouge semblait les charmer : aussitôt qu'ils apercevaient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venaient passer la main dessus, et témoignaient en avoir grande envie. Au reste, à chaque chose qu'on leur donnait, à chaque caresse qu'on leur faisait, le *chaoua* recommençait : c'étaient des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avaient avalée, ils se frappaient avec la main sur la gorge, et poussaient en soufflant un son tremblant et inarticulé, qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres. Tous firent la même cérémonie, qui nous donna un spectacle assez bizarre.

» Cependant le soleil s'approchait de son couchant, et il était temps de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y dis-

posions, ils en parurent fâchés; ils nous faisaient signe d'attendre, et qu'il allait encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, et que nous leur apporterions ce qu'ils désiraient. Il nous sembla qu'ils eussent mieux aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnèrent au bord de la mer; un Patagon chantait pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus longtemps. Arrivés à nos canots, il fallut avoir l'œil à tout: ils saisissaient tout ce qui leur tombait sous la main. Un d'eux s'était emparé d'une faucille; on s'en aperçut, et il la rendit sans résistance. Avant de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivaient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas, en nous séparant, d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

» Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par *l'Étoile* en 1766. Un de nos matelots, qui était alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avait vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille: parmi ceux que nous avons vus, aucun n'était au-dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens de *l'Etoile* en avaient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qui m'a paru être gigantesque en eux, c'est leur énorme carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs

membres. Ils sont robustes et bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme et soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature et à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible; leur figure n'est ni dure ni désagréable, plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond et un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents, extrêmement blanches, n'auraient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avaient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est sans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la zone torride que de ceux qui naissent dans les zones tempérées et glaciales. Quelques-uns avaient les joues peintes en rouge : il nous a paru que leur langue était douce, et rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes; peut-être allaient-elles venir car ils voulaient toujours que nous attendissions, et ils avaient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paraissait être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en allait arriver quelqu'un.

» L'habillement de ces Patagons est le même à peu près que celui des Indiens de la rivière de la Plata ; c'est un simple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, et un grand manteau de peaux de guanaques ou de souril-

los attaché autour du corps avec une ceinture; il descend jusqu'aux talons, et ils laissent communément retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid; car, quoique nous fussions ici en été, le thermomètre de Réaumur n'y avait encore monté qu'un seul jour à 10 degrés au-dessus de la congélation. Ils ont des espèces de bottines de cuir de cheval, ouvertes par-derrière, et deux ou trois avaient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avaient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

» Les seules armes que nous leur ayons vues sont deux cailloux ronds, attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique. Ils avaient aussi de petis couteaux de fer, dont la lame était longue d'un pouce et demi à deux pouces. Ces couteaux, de fabrique anglaise, leur avaient vraisemblalement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits et fort maigres, étaient scellés et bridés à la manière des habitans de la rivière de la Plata. Un Patagon avait à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé; enfin tout un harnais espagnol. Leur nourriture principale

paraît être la moelle et la chair de guanaques et de vigognes. Plusieurs en avaient des quartiers attachés sur leurs chevaux, et nous leur en avons vu manger des morceaux crus. Ils avaient aussi avec eux des chiens petits et vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte, et même sur le terrain.

» Aucun d'eux ne paraissait avoir de supériorité sur les autres ; ils ne témoignaient même aucune espèce de déférence pour deux ou trois vieillards qui étaient dans cette bande. Il est très-remarquable que plusieurs nous ont dit les mots espagnols suivans : *manana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan*. Je crois que cette nation mène la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes et enfans, suivant le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se vêtant et se cabanant avec des peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons trouvé depuis dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons. »

Bougainville, en avançant dans le détroit, vit des habitans de la Terre du Feu ; les premiers étaient sur la côte opposée au cap Froward.... « Nous traversâmes, dit-il, un grand enfoncement dont nous n'apercevions pas la

fin. Son ouverture, d'environ deux lieues, est coupée dans son milieu par une île fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie, et les grosses houles nous firent penser que ce pourrait bien être un détroit, lequel doit conduire assez proche du cap de Horn. Étant presque passés de l'autre bord, nous vîmes plusieurs feux paraître et s'éteindre; ensuite ils restèrent allumés, et nous distinguâmes des sauvages sur la pointe basse d'une baie où j'étais déterminé de m'arrêter. Nous allâmes aussitôt à leurs feux, et je reconnus la même horde de sauvages que j'avais déjà vue à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcèrent en nous abordant, et que sans cesse ils nous le répétaient, comme les Patagons répètent le mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même nom. Le jour prêt à finir ne nous permit pas cette fois de rester longtemps avec eux. Ils étaient au nombre d'environ quarante hommes, femmes et enfans, et ils avaient dix ou douze canots dans une anse voisine.

» Le 6 janvier 1768 nous eûmes à bord la visite de quelques sauvages. Quatre pirogues avaient paru le matin à la pointe du cap Galant, et, après s'y être tenues quelque temps arrêtées, trois s'avancèrent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguait vers la frégate. Après avoir hésité pendant une demi-heure,

enfin elle aborda avec des cris redoublés de *pécherais*. Il y avait dedans un homme, une femme et deux enfans. La femme demeura dans la pirogue pour la garder; l'homme monta seul à bord avec assez de confiance et l'air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la première, et les hommes entrèrent dans la frégate avec les enfans; bientôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, et surtout manger; ce dont ils s'acquittèrent avec grand appétit. Tout leur était bon, pain, viande salée, suif; ils dévoraient tout ce qu'on leur présentait. Nous eûmes même assez de peine à nous débarrasser de ces hôtes dégoûtans et incommodes, et nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignèrent aucune surprise à la vue des navires ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards; c'est sans doute que, pour être surpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes brutes traitaient les chefs-d'œuvre de l'industrie humaine comme ils traitent les lois de la nature et ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant, nous la revîmes souvent à bord et à terre.

» Ces sauvages sont petits, vilains, maigres et d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mau-

vaises peaux de phoques trop petites pour les envelopper, peaux qui servent également et de toits à leurs cabanes, et de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaque, mais en fort petite quantité. Les femmes sont hideuses, et les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues et qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui servent de ports à ces pirogues, assez loin du rivage; à terre elles ramassent le bois et les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mamelle ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

» Leurs pirogues sont d'écorce, mal liées avec des joncs et de la mousse dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les flèches, avec le bois d'une épine-vinette à feuilles de houx, qui est commune dans le détroit; la corde est de boyaux, et les flèches sont armées de pierres taillées avec assez d'art; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis; elles sont aussi faibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout et dentelés sur

un des côtés. Est-ce un poignard? Je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, et s'en servent en manière de harpon. Ces sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes et enfans, dans les cabanes, au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages; cependant ils ont des chiens et des lacs faits de barbes de baleine. J'ai observé qu'ils avaient les dents gâtées; et je crois qu'on doit en attribuer la cause à ce qu'ils mangent des coquillages brûlans, quoiqu'à moitié crus.

» Au reste, ils paraissent assez bonnes gens; mais ils sont si faibles, qu'on est tenté de ne pas leur en savoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux et croient à des génies malfaisans; aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même temps médecins et prêtres. De tous les sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pécherais sont les plus dénués de tout; ils sont exactement dans ce qu'on peut appeler l'état de nature; et en vérité, si l'on devait plaindre le sort d'un homme libre et maître de lui-même, sans devoir et sans affaires, content de ce qu'il a parce qu'il ne connaît pas mieux, je plaindrais ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'univers. Les Pécherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aie rencontrée dans toutes les parties du monde; ce-

pendant, comme on va en voir la preuve, on trouve parmi eux des charlatans.

» Le 7 et le 8 furent si mauvais, qu'il n'y eut pas moyen de sortir du bord; nous chassâmes même dans la nuit et fûmes obligés de mouiller une ancre du bossoir. Il y eut des instans jusqu'à quatre pouces de neige sur le pont, et le jour naissant nous montra que toutes les terres en étaient couvertes, excepté le plat pays, dont l'humidité empêche la neige de s'y conserver. Le thermomètre fut à 5, 4, baissa même jusqu'à 2 degrés au-dessus de la congélation. Le le temps fut moins mauvais le 9 après midi. Les Pécherais s'étaient mis en chemin pour venir à bord; ils avaient même fait une grande toilette; c'est-à-dire qu'ils s'étaient peint tout le corps de taches rouges et blanches; mais voyant nos canots partir du bord et voguer vers leurs cabanes, ils les suivirent; une seule pirogue fut à *l'Étoile*. Elle y resta peu de temps, et vint rejoindre aussitôt les autres, avec lesquelles nos messieurs étaient en grande amitié. Les femmes cependant étaient toutes retirées dans une même cabane, et les sauvages paraissaient mécontens lorsqu'on y voulait entrer. Ils invitaient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces messieurs des moules qu'ils suçaient avant de les présenter. On leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chantèrent, dansèrent, et témoignèrent plus de gaieté que l'on n'aurait cru en trouver chez des hommes sauvages

dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

» Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout à coup d'un crachement de sang accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avait été à bord de *l'Étoile*, où on lui avait donné des morceaux de verre et de glace, ne prévoyant pas le funeste effet qui devait suivre ce présent. Ces sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge et dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espèce de talisman; peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avait vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avait les lèvres, les gencives et le palais coupés en plusieurs endroits, et rendait le sang presque continuellement.

» Cet accident répandit la consternation et la méfiance; ils nous soupçonnèrent sans doute de quelque maléfice; car la première action du jongleur qui s'empara aussitôt de l'enfant fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui avait donnée. Il voulut la rendre aux Français; et, sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jeta à leurs pieds : il est vrai qu'un autre sauvage qui sans doute aimait plus les vêtemens qu'il ne craignait les enchantemens la ramassa aussitôt.

» Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le dos, dans une des cabanes, et s'étant mis à genoux entre ses jambes, il se courbait sur lui, et avec la tête et les deux mains il lui pressait le ventre de toute sa force, criant continuellement sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses cris. De temps en temps il se levait, et paraissait tenir le mal dans ses mains jointes; il les ouvrait tout d'un coup en l'air en soufflant comme s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurlait dans l'oreille du malade à le rendre sourd. Ce malheureux cependant paraissait souffrir autant du remède que de son mal. Le jongleur lui donna quelque trêve pour aller prendre sa parure de cérémonie; ensuite, les cheveux poudrés et la tête ornée de deux ailes blanches assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus de confiance et aussi peu de succès. L'enfant alors paraissant plus mal, notre aumônier lui administra furtivement le baptême.

» Les officiers étaient revenus à bord, et m'avaient raconté ce qui se passait à terre. Je m'y transportai aussitôt avec notre chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait et de la tisane émolliente. Lorsque nous arrivâmes, le malade était hors de la cabane; le jongleur auquel il s'en était joint un autre paré des mêmes ornemens, avait recommencé son opération sur le ventre, les cuisses et le dos de

l'enfant. C'était pitié de les voir martyriser cette infortunée créature qui souffrait sans se plaindre. Son corps était déjà tout meurtri, et les médecins continuaient encore ce barbare remède avec force conjurations. La douleur du père et de la mère, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant, nous donnèrent le spectacle le plus attendrissant. Les sauvages s'aperçurent sans doute que nous partagions leur peine, du moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée; ils nous laissèrent approcher du malade, et le major examina sa bouche ensanglantée que son père et un autre Pécherais suçaient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de faire usage du lait; il fallut en goûter plusieurs fois, et malgré l'invincible opposition des jongleurs, le père enfin se détermina à en faire boire à son fils; il accepta même le don de la cafetière pleine de tisane émolliente. Les jongleurs témoignaient de la jalousie contre le chirurgien, qu'ils parurent cependant à la fin reconnaître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qu'ils portent toujours pendu à leur côté, et qui contenait leur bonnet de plumes, de la poudre blanche, du talc, et les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'ils le refermèrent aussitôt. Nous remarquâmes aussi que, tandis qu'un des jongleurs travaillait à conjurer le mal du patient, l'autre ne semblait occupé qu'à prévenir par

ses enchantemens l'effet du mauvais sort qu'ils nous soupçonnaient d'avoir jeté sur eux.

» Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit; l'enfant souffrait moins. Toutefois un vomissement presque continuel qui le tourmentait nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans l'estomac. Nous eûmes lieu de croire que nos conjectures n'avaient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des hurlemens répétés; et dès le point du jour, quoiqu'il fit un temps affreux, les sauvages appareillèrent. Ils fuyaient sans doute un lieu souillé par la mort, et des étrangers funestes qu'ils croyaient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie. Dans un instant plus calme ils remirent à la voile; un grain violent les jeta au large, et dispersa leurs faibles embarcations. »

Nous n'omettrons pas un avis important que Bougainville donne aux navigateurs, au sujet de ce terrible passage du détroit de Magellan, dans lequel il éprouva, comme tant d'autres, des peines et des fatigues, et dont il sortit le 27 janvier. « Malgré les difficultés que nous avons essuyées, dit-il, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap Horn, depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Dans les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept et dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer ouverte. Le vent contraire et la grosse mer

ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de passer à tâtons entre les terres. On sera sans doute retenu quelque temps dans le détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois et des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons; et assurément je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui serait parvenu à la mer occidentale en doublant le cap Horn que dans celui qui sera entré par le détroit de Magellan. Quand nous en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres. »

Depuis son entrée dans le grand Océan, Bougainville, après quelques jours de vents variables de la région de l'ouest, eut promptement les vents de sud et de sud-est. Il ne s'était pas attendu à les trouver sitôt, les vents d'ouest conduisant ordinairement jusque par les 3°, et il avait résolu de relâcher à l'île de Juan Fernandès pour tâcher d'y faire de bonnes observations astronomiques. « Je voulais aussi, ajoute-t-il, établir un point de départ assuré pour traverser cet océan immense, dont l'étendue est marquée différemment par les différens navigateurs. La rencontre accélérée des vents de sud et de sud-est me fit renoncer à cette relâche qui eût allongé mon chemin.

» Lorsque nous fûmes dans la mer Pacifique, je convins avec le commandant de *l'Étoile* qu'afin de découvrir un plus grand espace de mer, il s'éloignerait de moi dans le sud tous les

matins, à la distance que le temps permettrait, sans nous perdre de vue; que le soir nous rallierions, et qu'alors il se tiendrait dans nos eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, si *la Boudeuse* eût rencontré, la nuit, quelque danger subit, *l'Étoile* était dans le cas de manœuvrer pour nous donner les secours que les circonstances auraient comportés. Cet ordre de marche a été suivi pendant tout le voyage. »

Bougainville eut le 21 mars un indice du voisinage de terre par la pêche d'un thon, dans l'estomac duquel on trouva, non encore digérés, de petits poissons dont les espèces ne s'éloignent jamais des côtes. Effectivement, le lendemain on eut connaissance en même temps de quatre îlots et d'une petite île. Bougainville nomma les îlots *les quatre Facardins;* et comme ils étaient trop au vent, il fit courir sur la petite île qu'il avait devant lui. A mesure qu'il s'en approchait, il découvrit qu'elle est bordée d'une plage de sable très-unie, et que tout l'intérieur est couvert de bois touffus au-dessus desquels s'élèvent les cocotiers. La mer brisait assez au large au nord et au sud, et une grosse lame qui battait toute la côte de l'est défendait l'accès de l'île. « Cependant, continue-t-il, la verdure charmait nos yeux, et les cocotiers nous offraient partout leurs fruits et leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs; des milliers d'oiseaux voltigeaient autour du rivage, et semblaient annoncer une côte poissonneuse; on soupirait après la descente. Nous crûmes

qu'elle serait plus facile dans la partie occidentale, et nous suivîmes la côte à la distance d'environ deux milles. Partout nous vîmes la mer briser avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre crique qui pût servir d'abri et rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un risque évident de briser les bateaux, nous remettions le cap en route, lorsqu'on cria qu'on voyait deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'eussions jamais pensé qu'une île aussi petite pût être habitée, et ma première idée fut que sans doute quelques Européens y avaient fait naufrage. J'ordonnai aussitôt de mettre en panne, déterminé à tout tenter pour les sauver. Ces hommes étaient rentrés dans les bois; bientôt après, ils en sortirent au nombre de quinze ou vingt, et s'avancèrent à grands pas; ils étaient nus et portaient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux, avec des démonstrations de menaces; après cette parade, ils se retirèrent sous les arbres, où on distingua des cabanes avec les longues vues. Ces hommes nous parurent fort grands et d'une couleur bronzée. J'ai nommé l'île qu'ils habitent *île des Lanciers*. Étant à moins d'une demi-lieue dans le nord-est de cette île, je fis signal à *l'Étoile* de sonder; elle fila deux cents brasses de ligne sans trouver de fond. »

Depuis ce jour, Bougainville diminua de voile dans la nuit, craignant de rencontrer tout

d'un coup quelques-unes de ces terres basses dont les approches sont si dangereuses. Il fut même obligé de rester en travers une partie de la nuit du 22 au 23; le temps s'étant mis à l'orage avec un grand vent, de la pluie et du tonnerre, au point du jour on vit une terre et des brisans le long de la côte. L'île était très-basse, et couverte d'arbres. On reconnut qu'elle n'était formée que par deux langues de terre fort étroites qui se rejoignent dans la partie du nord-ouest, et laissent une ouverture au sud-est entre leur pointe. Le milieu est ainsi occupé par la mer dans toute sa longueur, qui est de dix à douze lieues, en sorte que la terre présente une espèce de fer à cheval très-allongé.

L'après-midi l'on aperçut des pirogues qui naviguaient dans l'espèce de lac que cette île embrasse, les unes à la voile, les autres avec des pagaies. Les sauvages qui les conduisaient étaient nus. Le soir on vit un assez grand nombre d'insulaires dispersés le long de la côte. Ils parurent avoir aussi à la main de ces longues lances dont les habitans de la première île menaçaient les Français. On ne trouva aucun endroit où les canots pussent aborder; partout la mer écumait avec une égale force. La forme de cette île la fit nommer *île de la Harpe*.

Le même jour, à cinq heures du soir, on aperçut une nouvelle terre; c'était encore une île très-basse qui avait environ vingt-quatre milles de long. Jusqu'au 27 on continua à naviguer au milieu d'îles basses et en partie noyées,

dont on examina encore quatre autres de la même nature, toutes inabordables, et qui ne méritaient pas qu'on perdît de temps à les visiter. Bougainville nomme *Archipel dangereux* cet amas d'îles, dont il avait vu neuf, et qui, observe-t-il, sont probablement en plus grand nombre.

Ce nom, suivant la remarque de Fleurieux, doit être conservé ; car, sans les arbres élevés qui servent en quelque sorte de balises, et sont tout à la fois des arbres de subsistance pour les insulaires, et des arbres de salut pour les navigateurs, souvent, au déclin du jour ou avant l'aube, on n'apercevrait ces îles basses, ces plateaux que lorsqu'on ne serait plus à temps de se garantir du danger de leur rencontre. Le nom du navigateur français doit rester attaché à cet archipel, puisque, des dix-sept îles dont il se compose, il en a découvert neuf, Wallis six, et Cook deux seulement : on le nommera donc *Archipel dangereux de Bougainville*. Il commence à l'est, à l'île *Whit-Sunday* (la Pentecôte) de Wallis, et il se termine à l'ouest, à *Chain island* (île de la Chaîne) de Cook ; il est situé au sud entre les 17° et 19° 30′ de latitude méridionale, et son étendue en longitude est d'environ 7°, ou de plus de cent quarante lieues.

Bougainville se détermina à faire route un peu au sud, afin de sortir de ces parages dangereux ; effectivement, dès le 28 il cessa de voir des terres.

Le 2 avril on aperçut une montagne haute

et fort escarpée, qui parut isolée, et que Bougainville nomma *Boudoir* ou *le Pic de la Boudeuse*. Il courait dessus pour la reconnaître lorsqu'il eut la vue d'une autre terre dans l'ouest-quart-nord-ouest, dont la côte non moins élevée offrait aux yeux une étendue indéterminée. « Nous avions, continue-t-il, le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissemens, et on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, et nous courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin, que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages et de brume, et ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre. On n'apercevait plus le Pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du nord au nord-nord-est, et nous tînmes le plus près pour attérir au vent de l'île. Nous aperçûmes au delà de sa pointe du nord une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenait à la première île, ou si elle en formait une seconde.

» Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avaient paru séparées étaient unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en

arc, et formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant, et se joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit, avec son rameau de paix, un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

» Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits, délicieux pour nous contre toutes sortes de bagatelles se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les

objets d'échange; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets, et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large; toutes alors se retirèrent.

» Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, et nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

» La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et de faire sonder par les bateaux pour nous trouver un mouillage. L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des mon-

tagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, et il diminuait en grosseur en montant; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense, que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillages. Les terrains élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et, dans toute l'étendue de la côte il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse et unie, couverte de plantations. C'est là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, nous apercevions les maisons des insulaires.

» Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes, et précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un village était bâti au pied, et la côte y paraissait sans brisans; nous désirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on sondait des navires, et nos bateaux sondaient jusqu'à terre: on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

» Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, et quelques autres rafraîchissemens, tels que poules et pigeons, les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes

d'instrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendans d'oreilles. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies et presque nues. A bord de *l'Étoile* il monta un insulaire qui passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

» Nous l'employâmes encore à louvoyer; et le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde s'offrit à nous; mais la vue de plusieurs brisans qui paraissaient défendre le passage entre les deux îles me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterage. Nos canots qui sondaient en avant et en terre de nous, trouvèrent la côte du nord de la baie bordée partout, à un quart de lieue du rivage, d'un récif qui découvre à basse mer. Cependant, à une lieue de la pointe du nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encâblures au plus, dans laquelle il y avait trente à trente-cinq brasses d'eau, et en dedans une rade assez vaste, où le fond variait depuis neuf jusqu'à trente brasses. Cette rade était bornée au sud par un récif qui, partant de terre, allait se joindre à celui qui bordait la côte. Nos canots avaient sondé partout sur un fond de sable, et ils avaient reconnu plusieurs petites rivières commodes pour faire

de l'eau. Sur le récif du côté du nord il y a trois îlots.

» Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, et sur-le-champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangeâmes la pointe du récif de stribord en entrant, et dès que nous fûmes en dedans, nous mouillâmes notre première ancre sur trente-quatre brasses, fond de sable gris, coquillage et gravier, et nous étendîmes aussitôt une ancre à jet dans le nord-ouest pour y mouiller notre ancre d'affourche. *L'Étoile* passa au vent à nous, et mouilla dans le nord à une encâblure. Dès que nous fûmes affourchés, nous amenâmes basses vergues et mâts de hune.

» A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire ami, et en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous et des pendans d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes, qui ne le cèdent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent.

Elles nous firent d'abord de leurs pirogues des agaceries, où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans le pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande, comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents Français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait, et parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

» Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés; le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui,

malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille, en le pressant de contenter les désirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.

» On a vu les obstacles qu'il avait fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres. Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer : les plus hardis venaient nous toucher; ils écartaient même nos vêtemens, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux : aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie pour nous recevoir. Le chef

de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, et criant plusieurs fois *tayo*. Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête, ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité : fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

» On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds, et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers : la déesse était vis-à-vis,

inclinée le long du mur, qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut; mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour, et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur sur un pied de diamètre; le tout était d'un bois noir fort dur.

» Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au-dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau; pendant le repas il envoya chercher quelques pièces d'étoffes et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requins. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François Ier. Il en passa un au cou du chevalier d'Oraison, l'autre au mien, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef, qui sur-le-champ voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.

» Le chef et tout le peuple nous accompa-

gnèrent jusqu'à nos bateaux. Près d'y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siége. Nous l'acceptâmes; cet homme alors se pencha vers nous, et d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique : scène charmante et digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

» Le 7 au matin, le chef, dont le nom est Ereti, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules, et le pistolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à l'eau, et les y laisser en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis l'après-midi avec armes et bagages, et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière, où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe sous les armes et les préparatifs du campement sans paraître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi, accompagné de son père et des

principaux du canton qui lui avaient fait des représentations à cet égard, et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, et dans quel temps. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeler. Un homme grave, et qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement; j'insistai sur le nombre que j'avais demandé, et enfin ils y consentirent.

» De ce moment la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangar immense tout près de la rivière, sous lequel étaient quelques pirogues qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes dans ce hangar les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* et vingt-deux de *l'Étoile*, et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, et je fis aussi descendre des fusils pour armer

les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées, et elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes, qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle était vieille et laide.

» La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Ce hangar était bien fait et parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue, à laquelle nous mîmes une barrière et un corps-de-garde. Ereti, ses femmes et ses amis, avaient seuls la permission d'entrer; la foule se tenait en dehors du hangar : un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour la faire écarter. C'était là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson et des pièces de toile qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons et mille autre bagatelles qui étaient des trésors pour eux. Au reste, ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques, et qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles. Les femmes et les enfans ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vus

ramasser, et des paniers remplis de coquilles de toutes espèces. On payait leurs peines à peu de frais.

» Ce même jour, je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers et d'une espèce de bois plein de gomme et de peu de consistance : le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper, et m'indiqua même de quel côté il fallait les faire tomber en les abattant. Au reste les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux; nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches, que les gens du pays transportaient aux bateaux : ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces et les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaire des clous dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eût, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filous que les gens de ce pays.

» Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violens désirs, et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles et les patrouilles, auxquelles on

avait même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire ; mais il eut grand soin de me montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi tous les soirs trois de nos bateaux armés de pierriers et d'espingoles mouiller devant le camp.

» Au vol près, tout se passait de la manière la plus amiable. Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays, sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger ; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maisons ; ils leur offraient de jeunes filles ; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte et de la jeune victime du devoir hospitalier ; la terre se jonchait de feuillage et de fleurs, et des musiciens chantaient aux accords de la flûte un hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité ; son culte n'y admet point de mystères, et chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étaient surpris de l'embarras qu'on témoignait : nos mœurs ont proscrit cette publicité. Toutefois je ne garantirais pas qu'aucun n'ait vaincu sa répu-

gnance, et ne se soit conformé aux usages du pays.

» J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden ; nous parcourions une plaine de gazon couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous nous saluaient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient de côté pour nous laisser passer ; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, et toutes les apparences du bonheur.

» Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindons et de canards mâles et femelles ; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière, et d'y semer différentes graines ; proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps, Ereti fit préparer et entourer de palissades le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des ognons et

des graines potagères de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées ; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, et je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé *Toutaa*, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses parens, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui ; nous fûmes bien accueillis, et l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes fort jeune et assez jolie. L'assemblée était nombreuse, et les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie.

» Le 10 il y eut un insulaire tué, et les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avait été porté le cadavre : on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissait sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux, ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur

compatriote avait eu tort ; car ils continuèrent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, et que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présens, et ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.

» Cependant je pressais nos travaux de tous les genres ; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, je savais que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos câbles, paumoyés presque tous les jours, n'eussent pas encore paru ragués, nous avions découvert que le fond était semé de gros corail, et d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de *chasse*. La nécessité avait forcé de prendre ce mouillage, sans nous laisser la liberté du choix, et bientôt nous eûmes la preuve que nos inquiétudes n'étaient que trop fondées.

» Le 12, à cinq heures du matin, les vents étant venus au sud, notre câble et un grelin furent coupés sur le fond. Nous mouillâmes aussitôt notre grande ancre ; mais avant qu'elle eût pris fond nous tombâmes sur *l'Étoile*, que nous abordâmes à bas-bord. Nous virâmes sur notre ancre, et *l'Étoile* fila rapidement, de manière que nous fûmes séparés avant d'avoir souffert aucune avarie. Nous relevâmes ensuite notre grande ancre, et rembarquâmes le grelin et le câble coupés sur le fond. Celui-ci l'a-

vait été à trente brasses de l'entalingure; notre ancre du sud-est était perdue, et nous tâchâmes inutilement de sauver l'ancre à jet dont la bouée avait coulé, et qu'il fut impossible de draguer. Nous guindâmes aussitôt notre petit mât de hune et la vergue de misaine, afin de pouvoir appareiller dès que le vent le permettrait.

» L'après-midi il se calma et passa à l'est. J'envoyai un bateau sonder dans le nord, afin de savoir s'il n'y aurait pas un passage; ce qui nous eût mis à la portée de sortir presque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais seul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel était attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avait eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de baïonnette; que l'alarme était répandue dans le pays; que les vieillards, les femmes et les enfans fuyaient vers les montagnes, emportant leurs bagages et jusqu'aux cadavres des morts; et que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle était donc notre position de craindre la guerre à terre au même instant où les deux navires étaient dans le cas d'y être jetés. Je descendis au camp, et, en présence du chef, je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait : ce procédé parut les contenter.

» Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes dans la crainte que les insulaires ne voulussent venger leurs compa-

triotes. Nous occupions un poste excellent entre deux rivières distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus; le front du camp était couvert par un marais, le reste était la mer, dont assurément nous étions les maîtres; nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies, mais heureusement, à quelques alertes près occasionées par des filous, la nuit fut tranquille au camp.

» Ce n'était pas de ce côté où mes inquiétudes étaient les plus vives. La crainte de perdre les vaisseaux à la côte nous donnait des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir les vents avaient beaucoup fraîchi de la partie de l'est, avec une grosse houle, de la pluie, des orages, et toutes les apparences qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin il passa un grain qui chassait les vaisseaux en côte : je me rendis à bord; le grain heureusement ne dura pas, et dès qu'il fut passé le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs; notre câble du nord-ouest fut coupé; le grelin que nous avait cédé *l'Etoile*, et qui nous tenait sur son ancre à jet, eut le même sort peu d'instans après, et bientôt la frégate ne se trouva pas à une encâblure de la côte où la mer brisait avec fureur. Plus le péril devenait instant, plus les ressources diminuaient; les deux ancres dont les câbles venaient d'être coupés étaient perdues pour nous; leurs bouées avaient disparu, soit qu'elles eussent coulé, soit que les Indiens

les eussent enlevées dans la nuit : c'était déjà quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, et cependant il nous restait encore des pertes à essuyer.

» A dix heures du matin le câble neuf que nous avions entalingué sur l'ancre de deux mille sept cent de *l'Étoile*, laquelle nous tenait dans le sud-est, fut coupé, et la frégate, défendue par un seul grelin, commença à chasser en côte. Nous mouillâmes sous barbe notre grande ancre, la seule qui nous restât en mouillage; mais de quel secours nous pouvait-elle être? Nous étions si près des brisans, que nous aurions été dessus avant d'avoir assez filé de câble pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque instant le triste dénoûment de cette aventure, lorsqu'une brise du sud-ouest nous donna l'espérance de pouvoir appareiller. Nos focs furent bientôt hissés; le vaisseau commençait à prendre de l'air, nous travaillions à faire de la voile pour filer câble et grelin et mettre dehors, mais les vents revinrent presque aussitôt à l'est. Cet intervalle nous avait toujours donné le temps de recevoir à bord le bout du grelin de la seconde ancre à jet de *l'Étoile*, qu'elle venait d'allonger dans l'est, et qui nous sauva pour le moment. Nous virâmes sur les deux grelins, et nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâmes alors notre chaloupe à *l'Étoile* pour l'aider à s'amarrer solidement; ses ancres étaient heureusement mouillées sur un fond moins perdu de corail

que celui sur lequel étaient tombées les nôtres. Lorsque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par son orin l'ancre de deux mille sept cents; nous entalinguâmes dessus un autre câble, et nous l'allongeâmes dans le nord-est; nous relevâmes ensuite l'ancre à jet de *l'Étoile* que nous lui rendîmes. Dans ces deux jours, M. de La Girandais, commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au salut de la frégate par les secours qu'il m'a donnés. C'est avec plaisir que je paie ce tribut de reconnaissance à cet officier, déjà mon compagnon dans mes autres voyages, et dont le zèle égale les talens.

» Cependant, lorsque le jour était venu, aucun Indien ne s'était approché du camp; on n'avait vu naviguer aucune pirogue, on avait trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paraissait désert. Le prince de Nassau, lequel, avec quatre ou cinq hommes seulement, s'était éloigné davantage dans le dessein de rencontrer quelques insulaires, et de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, environ à une lieue du camp: dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné; les femmes éplorées se jetèrent à ses genoux, elles lui baisaient les mains en pleurant, et répétant plusieurs fois : *Tayo, maté; vous êtes nos amis, et vous nous tuez.* A force de caresses et d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier; des poules, des cocos, des ré-

gimes de bananes embellissaient la marche et promettaient la paix. Je descendis aussitôt avec un assortiment d'étoffes de soie et des outils de toute espèce; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille, et les assurant qu'il serait puni. Les bons insulaires me comblèrent de caresses; le peuple applaudit à la réunion, et en peu de temps la foule ordinaire et les filous revinrent à notre quartier, qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils apportèrent ce jour et le suivant plus de rafraîchissemens que jamais: ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil, ce qui leur fit grand'peur, tous les animaux tirés ayant été tués raides.

» Le canot que j'avais envoyé pour reconnaître le côté du nord, était revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avait trouvé un très-beau passage. Il était alors trop tard pour en profiter ce même jour: la nuit s'avançait; heureusement elle fut tranquille à terre et à la mer. Le 14 au matin les vents étant à l'est, j'ordonnai à *l'Étoile*, qui avait son eau faite, et tout son monde à bord, d'appareiller, et de sortir par la nouvelle passe du nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au nord de nous; à onze heures elle appareilla. A deux heures après midi nous eûmes la satisfaction de découvrir *l'Étoile* en dehors de tous les récifs : notre situation, dès ce moment, devenait moins terrible; nous venions au moins de nous assurer le retour dans notre

patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens.

» Nous travaillâmes tout le jour et une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital et le camp. J'enfouis près du hangar un acte de prise de possession inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée et lutée, contenant les noms des officiers des deux navires. J'ai suivi cette méthode pour toutes les terres découvertes dans le même cours de ce voyage. Il était deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

» Le 15, à six heures du matin, les vents étant de terre, et le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre, filâmes le câble de celle de *l'Étoile*, coupâmes un des grelins, et filâmes les deux autres, appareillant sous la misaine et les deux huniers, pour sortir par la passe de l'est. Nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres; et dès que nous fûmes dehors, j'envoyai les deux canots armés pour protéger le travail des chaloupes: nous étions à un quart de lieue au large, et nous commencions à nous féliciter d'être heureusement sortis d'un mouillage qui nous avait causé de si vives inquiétudes, lorsque le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée, et une grosse lame de l'est, commencèrent à nous entraîner sur les récifs, sous le vent de la passe. Le pis-aller des naufrages qui nous avaient menacés jusqu'ici avait

été de passer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, et de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paisible et exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentait sous un aspect plus cruel ; le vaisseau, porté rapidement sur les récifs, n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer, et quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. J'avais, dès le premier instant du danger, rappelé canots et chaloupes pour nous remorquer. Ils arrivèrent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, notre situation paraissait désespérée, d'autant qu'il n'y avait pas à mouiller. Une brise de l'ouest qui s'éleva dans le même instant nous rendit l'espérance : en effet, elle fraîchit peu à peu, et à neuf heures du matin nous étions absolument hors de danger.

» Je renvoyai sur-le-champ les bateaux à la recherche des ancres, et je restai à louvoyer pour les attendre ; l'après-midi nous rejoignîmes *l'Étoile ;* à cinq heures du soir notre chaloupe arriva, ayant à bord la grosse ancre, et le câble de *l'Étoile* qu'elle lui porta : notre canot, celui de *l'Étoile* et sa chaloupe revinrent peu de temps après ; celle-ci nous rapporta notre ancre à jet et un grelin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit et la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour ; j'avais d'abord compté m'entretenir toute la nuit à portée du mouillage, et les envoyer chercher le

lendemain; mais à minuit il s'éleva un grand frais de l'est-nord-est, qui me contraignit à embarquer les bateaux, et à faire de la voile pour me tirer de dessus la côte : ainsi un mouillage de neuf jours nous a coûté six ancres, perte que nous n'aurions pas essuyée, si nous eussions été munis de quelques chaînes de fer. C'est une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs destinés à de pareils voyages.

» Maintenant que les navires sont en sûreté, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils s'aperçurent que nous mettions à la voile, Éreti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant, il nous embrassa tous; il nous tenait quelques instans entre ses bras, versant des larmes et paraissant très-affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissemens de toute espèce; ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui, le premier jour de notre attérage, était venu s'établir à bord de *l'Étoile*. Éreti fut le prendre par la main, et il me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est Aotourou, voulait nous suivre, en me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers, chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques

d'intérêt. On fit encore à Éreti des présens de toute espèce, après quoi il prit congé de nous, et fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait aussi dedans une jeune et jolie fille que l'insulaire qui venait avec nous fut embrasser; il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, la baisa encore une fois, et malgré les larmes de cette jeune fille, son épouse ou son amante, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, et je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causait notre départ que je l'avais été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.

» L'île, à laquelle on avait d'abord donné le nom de *Nouvelle-Cythère*, reçoit de ses habitans celui de *Taïti*. Sa latitude, de 17° 35′ 3″ à notre camp, a été conclue de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil, observées à terre avec un quart de cercle. Sa longitude de 150° 40′ 17″ à l'ouest de Paris, a été déterminée par onze observations de la lune, selon la méthode des angles horaires. M. Verron en avait fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours et quatre nuits pour déterminer cette même longitude; mais le cahier où elles étaient écrites lui ayant été enlevé, il ne lui est resté que les dernières observations faites la veille de notre départ. Il croit leur résultat moyen assez exact, quoique leurs extrêmes diffèrent entre eux de sept à huit degrés. La perte de nos ancres et

tous les accidens que j'ai détaillés ci-dessus nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plus tôt que nous ne nous y étions attendus, et nous ont mis dans l'impossibilité d'en visiter les côtes. La partie du sud nous est absolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du sud-est jusqu'à celle du nord-ouest me paraît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, et le gisement de ses principales pointes est entre le nord-ouest et l'ouest-nord-ouest.

» Entre la pointe du sud-est est un autre gros cap qui s'avance dans le nord, à sept ou huit lieues de celle-ci, on voit une baie ouverte au nord-est, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur; ses côtes s'abaissent insensiblement jusqu'au fond de la baie, où elles ont peu d'élévation, et paraissent former le canton le plus beau de l'île et le plus habité. Il semble qu'on trouverait aisément plusieurs bons mouillages dans cette baie : le hasard nous servit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la passe par laquelle est sortie *l'Étoile*, M. de La Giraudais m'a assuré qu'entre les deux îles les plus septentrionales il y avait un mouillage fort sûr pour trente vaisseaux au moins. Le reste de la côte est élevé, et elle semble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, et qui forme en quelques endroits de petits îlots sur lesquels les insulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche et la sûreté de

leur navigation : quelques coupures donnent de distance en distance l'entrée en dedans du récif, mais il faut se méfier du fond. Le plomb n'amène jamais que du sable gris; ce sable recouvre de grosses masses d'un corail dur et tranchant, capable de couper un câble dans une nuit, ainsi que nous l'a appris une funeste expérience.

» Au delà de la pointe septentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anse, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale est terminée par une terre basse dans le nord-ouest de laquelle, environ à une lieue de distance, on voit une île peu élevée qui s'étend deux ou trois lieues sur le nord-ouest.

» La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taïti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île : loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, et présentant de riches paysages couverts de toutes les productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, et ne servent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taïtiens, dispersées sans aucun ordre, et sans former jamais de village; on croit être dans les Champs-

Élysées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence et soigneusement entretenus, rendent partout les communications faciles.

» Les principales productions de l'île sont le coco, la banane, le fruit à pain, l'igname, le corossol, le giraumon, et plusieurs autres racines et fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très-belle teinture rouge et une jaune : j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerson y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu et nommé plusieurs de nos fruits et de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les serres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, et les insulaires en font peu d'usage; ils ne l'emploient que pour leurs grandes pirogues qu'ils construisent de bois de cèdre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur et pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain : c'est un bois qui ne se fend point; mais il est si mou et si plein de gomme, qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

» Au reste, quoique cette île soit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres et de plantes dont elles sont partout couvertes ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les insu-

laires ne connaissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés le même nom d'*aouri* dont ils se servaient pour nous demander du fer. Mais cette connaissance du fer d'où leur vient-elle? Je ne connais ici qu'un seul article de commerce riche; ce sont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles de leurs femmes et de leurs enfans; mais ils les ont tenues cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres perlières des espèces de castagnettes, qui sont un de leurs instrumens de danse.

» Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens d'une espèce petite, mais jolie, et des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très-bon goût, et des perruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons et leurs volailles qu'avec des bananes. Outre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre, et ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles, et près de cent cinquante cochons; encore, sans les travaux inquiétans des dernières journées, en aurait-on eu bien davantage; car les habitans en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

» Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 degrés, et il a été quelquefois à 18. Le soleil, il est vrai, était déjà à 8 ou 9 degrés de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y être pas infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques; nous n'y avons non plus vu aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain, que, malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous avions débarqués, et qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces et s'y sont rétablis en peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste la santé et la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents, et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens, et la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitans?

» Les végétaux et le poisson font leur principale nourriture. Ils mangent rarement de la

viande; les enfans et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leurs boissons; ils n'en connaissent d'autre que l'eau : l'odeur seule du vin et de l'eau-de-vie leur donnait de la répugnance; ils en témoignaient aussi pour le tabac, les épiceries, et en général pour toutes les choses fortes.

» Le peuple de Taïti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille; il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés : pour peindre Hercule et Mars on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens; et s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général, leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres. Le Taïtien qui s'est embarqué avec nous est de cette seconde race, quoique son père soit chef d'un canton; mais il possède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté (1).

(1) On m'a souvent demandé et on me demande tous les

» Les uns et les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe; mais ils ont tous les moustaches et le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très-courts; d'autres les laissent croître, et les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié, et qui paraissait l'avoir été par une chute. Notre chirurgien major m'a assuré qu'il avait vu sur plusieurs les traces de la petite-vérole, et j'avais pris toutes les mesures possibles pour que nous ne leur communiquassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués.

» On voit aussi les Taïtiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l'arranger avec assez

jours pourquoi, emmenant un habitant d'une île où les hommes sont en général très-beaux, j'en ai choisi un vilain. J'ai répondu, et je réponds ici une fois pour toutes, que je n'ai point choisi : l'insulaire venu en France avec moi s'est embarqué sur mon vaisseau de sa propre volonté, je dirai presque contre la mienne. Assurément j'aurais regardé comme un crime d'enlever un homme à sa patrie, à ses pénates, à tout ce qui faisait son existence, quand bien même j'aurais imaginé que la France l'adopterait et qu'il n'y resterait pas à ma charge. (*Note de Bougainville.*)

d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Taïtiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes garni de fleurs défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue c'est la beauté de leur corps, dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture.

» Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses; c'est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je pense que c'est en piquant la peau et y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que de tout temps on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre; *omnes verò Britanni se vitro inficiunt, quod cæruleum efficit colorem.* Le savant et ingénieux auteur des Recherches philosophiques sur les Américains donne pour cause à cet usage général le besoin où on est dans les pays incultes de se garantir ainsi de la piqûre des insectes caustiques qui s'y multiplient au delà de l'imagination. Cette cause

n'existe point à Taïti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage de Taïti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles, et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse, et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après.

» Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant; il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que pour les choses absolument nécessaires à la vie il n'y a point de propriété, et que tout est à tous. Avec nous ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la moindre menace. Au reste, on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient au contraire de tuer ceux qui les commettaient. Éreti cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quel-

que voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes; l'homme fuyait; et s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement (car Éreti était infatigable à la course), quelques coups de bâton et une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que, quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

» Ils sont presque toujours en guerre avec les habitans des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes, et même pour les combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, et une espèce de piques d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes et les enfans mâles pris dans les combats; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conservent seulement les femmes et les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit; Aotourou lui-même est le fils d'un chef taïtien et d'une captive de l'île d'Oopoa, île voisine et souvent ennemie de Taïti. J'attribue à ce mélange la différence que nous avons remarquée dans l'espèce des hommes. J'ignore au reste comme

ils pansent leurs blessures : nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

» J'exposerai plus tard ce que j'aurai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits souverains, sur l'espèce de distinction qui existe entre les principaux et le peuple, sur le lien enfin qui réunit ensemble, et sous la même autorité cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remarquerai seulement ici que, dans les circonstances délicates, le seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avait fallu une délibération des principaux de la nation, lorsqu'il s'était agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paraît être obéi sans réplique par tout le monde, et que les notables ont aussi des gens qui les servent, et sur lesquels ils ont de l'autorité. Il est fort difficile de donner des éclaircissemens sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins regarde les morts. Ils en conservent long-temps les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangar. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, et d'oindre d'huile de coco les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus nous ont laissé quelquefois

approcher de ce lieu consacré aux mânes : *Emoé*, il dort, nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, et j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y exercer son ministère sacré, et que dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornemens assez recherchés.

» Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, et nous avons cru comprendre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux; que les prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité; qu'indépendamment d'un être supérieur nommé *Eri-t-Era*, le Roi du soleil ou de la lumière, être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua*; qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon et un mauvais génie, lesquels y président et décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect qu'ils nomment *malama tamaï*, lune en état de guerre, aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines. De tous leurs usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éternuent, en leur di-

sant : *Evaroua-t-Eatoua*, que le bon Eatoua te réveille, ou bien, que le mauvais Evatoua ne t'endorme pas. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'est surtout en traitant de la religion des peuples que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matière dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

» La polygamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfans partagent également les soins du père et de la mère; ce n'est pas l'usage à Taïti que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre, laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière : elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, et la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne; tout l'invite à suivre le penchant de son

cœur ou la loi de ses sens, et les applaudissemens publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amans passagers qu'elle peut avoir eus l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, et lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce, à trois ou quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte, qui est en même temps exercice et jeu.

» Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir donne aux Taïtiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie, fille du repos et de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps.

» Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse et leur indus-

trie dans le peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays et la beauté du climat démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instrumens pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, et tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, et la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

» Ils ont deux espèces de pirogues : les unes, petites et peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé; les autres, beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait, comme aux premières, le fond de la pirogue, depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière, qui est courbe et fort relevée : de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq à six pieds au-dessus de l'eau; ces deux pièces sont assemblées bout à bout en arc de cercle; et comme, pour assurer cet écart, ils n'ont pas le secours des clous, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces, et ils y passent des tresses de fil de coco, dont ils font de fortes liures. Les côtés de la pirogue sont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, cousus sur le fond, et l'un avec l'autre par des liures semblables aux précédentes. Ils remplissent les

coutures de fil de coco, sans mettre aucun enduit sur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, et qui a cinq ou six pieds de saillie, l'empêche de se plonger entièrement dans l'eau lorsque la mer est grosse. Pour rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils mettent un balancier sur un des côtés. Ce n'est autre chose qu'une pièce de bois assez longue, portée sur deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son usage est pour y amarrer un cordage qui soutient le mât, et rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

» Leur industrie paraît davantage dans le moyen dont ils usent pour rendre ces bâtimens propres à les transporter aux îles voisines avec lesquelles ils communiquent, sans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient ensemble deux grandes pirogues côte à côte, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtimens ainsi joints ils posent un pavillon d'une charpente très-légère, couverte par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie et du soleil, et leur fournit en même temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un

grand nombre de personnes, et ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir; elles vont, ainsi que les pirogues simples, à la rame et à la voile : les voiles sont composées de nattes étendues sur un carré de roseaux dont un des angles est arrondi.

» Les Taïtiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très-dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers, et ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

» La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtemens n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitans cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, équarri et rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, et ils parviennent ainsi à former une étoffe très-égale et très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur; ils en ont de plusieurs sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées avec la même matière; j'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

» Je terminerai en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne croyait pas devoir être aussi long; et en rendant compte des connaissances qu'il m'a données sur son pays pendant le séjour qu'il a fait avec moi.

» Le zèle de cet insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taïti il nous l'a manifesté de la manière la plus expressive, et sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, et certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir les secours et les rafraîchissemens dont notre vie dépendait, il nous était essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parlait la même langue que ses voisins, que ses mœurs étaient les mêmes, et que son crédit auprès d'eux serait décisif en notre faveur, quand il détaillerait et notre conduite avec ses compatriotes, et nos procédés à son égard? D'ailleurs, en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant, situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous, et enrichi de connaissances utiles

qu'il leur porterait! Dieu veuille que le besoin et le zèle qui nous a inspirés ne soient pas funestes au courageux Aotourou!

» Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable et utile. Il y est resté onze mois pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif; curiosité stérile, qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, et qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voient que d'après leurs préjugés, et décident cependant avec sévérité et sans appel. Comment, par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni français, ni anglais, ni espagnol? Que pouvais-je répondre? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée plusieurs de ceux mêmes qui passent pour instruits soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été en Chine. D'autres, aristarques tranchans, prenaient et répandaient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans avec des Français, il parlait à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le français? J'aurais pu répondre,

peut-être avec quelque fondement, qu'indé-damment de l'obstacle physique que l'organe de cet insulaire apportait à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avait au moins trente ans, que jamais sa mémoire n'avait été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglais, un Allemand, pouvaient en un an jargonner passablement le français; mais que ces étrangers avaient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres, et toutes exprimées par des mots dans leur langue comme elles le sont dans la langue française; qu'ainsi ils n'avaient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taïtien, au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple et la plus bornée; de l'autre, à des besoins réduits au plus petit nombre possible, aurait eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières avant de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurais pu répondre; mais ce détail demandait quelques minutes, et j'ai presque toujours remarqué qu'accablé de questions comme je l'étais, quand je me disposais à y satisfaire les personnes qui m'en avaient honoré étaient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun dans les capitales

de trouver des gens qui questionnent, non en curieux qui veulent s'instruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer : alors, qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

» Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût était l'opéra, car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre des personnes qui ont désiré de le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à madame la duchesse de Choiseul, qui l'a comblé de bienfaits et surtout de marques d'intérêt et d'amitié, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présens. Aussi allait-il de lui même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

» Il en est parti au mois de mars 1770, et il a été s'embarquer à la Rochelle sur le navire *le Brisson*, qui a dû le transporter à l'Ile de France. Il a été confié, pendant cette traversée, aux soins d'un négociant qui s'est embarqué

sur le même bâtiment, dont il est armateur en partie. Le ministère a ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'Ile de France de renvoyer de là Aotourou dans son île. J'ai donné un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, et trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux; et le roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était nécessaire, relâchât aux Philippines.

» J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotourou à l'Ile de France, et je crois devoir insérer ici la copie d'une lettre de M. Poivre, écrite à ce sujet à M. Bertin, ministre d'état.

Extrait d'une lettre de M. Poivre, intendant des îles de France et de Bourbon, à M. Bertin, ministre d'état.

Au Port-Louis, Ile de France, ce 3 novembre 1770.

« Monseigneur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 15 mars dernier, au sujet de l'honnête Indien *Poutavéry* (1). J'ai reconnu dans tout ce que vous me faites l'honneur de me dire de cet insulaire et des précautions à prendre pour le renvoyer convenablement dans sa patrie, toute

(1) Nom qu'on avait donné à Aotourou.

la bonté de votre cœur, dont j'avais tant de preuves certaines.

» J'avais déjà reçu ici Poutavéry en 1768 : je l'y avais accueilli à la ville et à la campagne ; pendant tout son séjour dans cette île il avait eu le couvert chez moi : je lui ai rendu tous les services qui ont dépendu de moi ; il est parti d'ici mon ami, et il revenait dans cette île plein de sentimens d'amitié et de reconnaissance pour son Polary, car c'est ainsi qu'il me nomme. Vous ne sauriez croire à quel point cet homme naturel porte la mémoire des bienfaits et le sentiment de la reconnaissance.

» Pendant toute la traversée, sachant qu'il revenait à l'Ile de France, il a toujours parlé à tous les officiers du vaisseau du plaisir qu'il aurait de revoir son ami Polary. Arrivé ici, on a voulu le conduire au gouvernement ; il ne l'a pas voulu : tout en mettant le pied à terre, il a couru par le chemin le plus court droit à ma maison ; il m'a fait toutes sortes de caresses à sa façon, et m'a tout de suite raconté tous les petits services que je lui avais rendus. Quand il a été question de se mettre à table, il a aussitôt montré son ancienne place à côté de moi, et a voulu la reprendre.

» Vous voyez que vous ne pouviez pas mieux vous adresser pour procurer à cet honnête homme naturel les secours dont il aura besoin ici, et le moyen de retourner commodément et convenablement dans sa patrie, l'île de Taïti. Je serais bien fâché qu'un autre que moi eût

une commission aussi délicieuse à remplir. Soyez assuré que je ferai pour Poutavéry tout ce que je ferais pour mon propre fils. Cet Indien m'a singulièrement intéressé depuis le moment que j'ai su son histoire, et son honnêteté naturelle m'a fortement attaché à lui; aussi me regarde-t-il comme son père, et ma maison comme la sienne.

» Poutavéry est arrivé ici le 23 octobre en très-bonne santé, fort aimé de tous ses compagnons de voyage, et très-content d'eux tous. J'ai chargé M. de La Malétie, subrécargue du navire sur lequel il a passé, de le loger avec lui et d'en avoir soin, parce que malheureusement je n'ai point de logement dans la maison que j'occupe, et je n'ai pour moi-même qu'une très-petite pièce très-incommode, qui me sert de cabinet.

» Poutavéry n'étant arrivé ici qu'à la fin d'octobre, dans un moment où nous avions tous nos bâtimens dehors, je le garderai jusqu'à la mi-septembre de l'année prochaine, temps auquel je le renverrai dans son pays. Le capitaine, les officiers et le bâtiment destinés à ce voyage seront de mon choix. Je lui donnerai pour lui, pour sa famille et pour les chefs taïtiens, des présens convenables. Je lui donnerai, outre les outils et instrumens en fer de toute espèce, des grains à semer, et surtout du riz, des bœufs et vaches, des cabris, enfin de tout ce qui me paraîtra, d'après ses rapports, devoir être utile aux bons Taïtiens, qui devront à la générosité française une partie de leur bien-être.

» Le bâtiment destiné pour Taïti fera sa route par le sud, et passera entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande. C'est pourquoi je ne veux le faire partir que vers l'équinoxe de septembre de l'année prochaine, afin que nos navigateurs, forcés peut-être par les vents de s'élever beaucoup dans le sud, jouissent de toute la belle saison, qui, dans l'émisphère austral, commence à la fin de septembre; alors les nuits sont plus courtes et les mers plus belles. »

« On m'a écrit depuis, de l'Ile de France, une lettre datée du mois d'août 1771, dans laquelle on me mande qu'on y armait le bâtiment destiné à ramener Aotourou à Taïti. Puisse-t-il revoir enfin ses compatriotes (1)! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre sur les mœurs de son pays dans mes conversations avec lui.

» J'ai déjà dit que les Taïtiens reconnaissent un être suprême qu'aucune image factice ne saurait représenter, et des divinités subalternes de deux métiers, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois. Ils prient au lever et au coucher du soleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète, visible à Paris en 1769, et qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taïtiens connaissent ces astres, qui ne reparaissent, m'a-t-il dit, qu'a-

(1) On verra dans le Chapitre suivant ce qu'est devenu Aotourou.

près un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave*, et n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces espèces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taïtiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaisant, *eatoua toa*. Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des constellations les plus remarquables; ils en connaissent le mouvement diurne, et ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur boussole est le cours du soleil pendant le jour, et la position des étoiles pendant les nuits, presque toujours belles entre les tropiques.

» Aotourou m'a parlé de plusieurs îles, les unes confédérées de Taïti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies sont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaïtia* et *Tapoua-Massou*. Les ennemies sont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces îles sont aussi grandes que Taïti. L'île de *Pare*, fort abondante en perles, est tantôt son alliée, tantôt son ennemie. *Enouamatou* et *Toupai* sont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poisson et en tortues; mais le peuple croit qu'elles sont la demeure des génies; c'est leur domaine, et malheur aux bateaux que le hasard ou la curiosité

conduit à ces îles sacrées ! Il en coûte la vie à presque tous ceux qui y abordent. Au reste, ces îles gisent à différentes distances de Taïti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé est à quinze jours de marche. C'est sans doute à peu près à cette distance qu'il supposait être notre patrie, lorsqu'il s'est déterminé à nous suivre.

» J'ai dit plus haut que les habitans de Taïti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux lois établies pour le bonheur de tous. Je me trompais ; la distinction des rangs est fort marquée à Taïti, et la disproportion cruelle. Les rois et les grands ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves et valets ; je serais même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple, qu'ils nomment *tata-einou*, hommes vils ; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains. La viande et le poisson sont réservés à la table des grands ; le peuple ne vit que de légumes et de fruits. Jusqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit différencie les états, et l'espèce de bois qui brûle pour les gens considérables n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons *le saule pleureur*, ou *l'arbre du grand seigneur*. On sait qu'en courbant

les branches de cet arbre et les plantant en terre, on donne à son ombre la direction et l'étendue qu'on désire; à Taïti il est la salle à manger des rois.

Les seigneurs ont des livrées pour leurs valets; suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture prend immédiatement sous les bras aux valets des chefs; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont lorsque le soleil passe au méridien, et lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes; celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taïti on porte régulièrement le deuil, qui se nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ses rois. Le deuil des pères est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coiffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort, et de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leurs maisons, ils sont précédés de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine manière; leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre et malencontreuse. Au reste, il en est à Taïti comme partout ailleurs;

on y abuse des usages les plus respectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil était favorable aux rendez-vous, sans doute avec les femmes dont les maris sont peu complaisans. Cette claquette, dont le son respecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le visage, assurent aux amans le secret et l'impunité.

» Dans les maladies un peu graves, tous les proches parens se rassemblent chez le malade. Ils y mangent et y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne et le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras, ni au pied. Un *taoua*, c'est-à-dire, un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade; il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *sagittale;* et lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouverture : le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

» Voilà ce que j'ai appris sur les usages de ce pays intéressant, tant sur les lieux mêmes que par mes conversations avec Aotourou. En arrivant dans cette île, nous remarquâmes que quelques-uns des mots prononcés par les insulaires se trouvaient dans le vocabulaire inséré à la suite du Voyage de Le Maire, sous le titre de *Vocabulaire des îles des Cocos*. Ces îles, en effet, selon l'estime de Le Maire et de Schouten, ne sauraient être fort éloignées de Taïti; peut-être font-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue de Taïti est

douce, harmonieuse et facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes et d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles. Aussi notre Taïtien ne pouvait-il parvenir à prononcer le français. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale la rendaient inaccessible à ses organes. On eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'espagnol ou l'italien.

» M. Pereire, célèbre par son talent d'enseigner à parler et bien articuler aux sourds et muets de naissance, a examiné attentivement et plusieurs fois Aotourou, et a reconnu qu'il ne pouvait physiquement prononcer la plupart de nos consonnes, ni aucune de nos voyelles nasales.

» Au reste la langue de cette île est assez abondante; j'en juge parce que, dans le cours du voyage, Aotourou a mis en strophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'est une espèce de récitatif obligé qu'il improvisait. Voilà ses annales, et il nous a paru que sa langue lui fournissait des expressions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connaissions pas encore, et entre autres déclamer une longue prière, qu'il appelle *la prière des rois*, et de tous les mots qui la composent je n'en sais pas dix.

» J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans son île un vaisseau anglais y avait abordé. C'est celui que commandait M. Wallis. Le même hasard qui nous a fait découvrir cette île y a conduit les Anglais pendant que nous étions à la rivière de la Plata. Ils y ont séjourné un mois, et, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les insulaires, qui se flattaient d'enlever le vaisseau, tout s'est passé à l'amiable. Voilà sans doute d'où proviennent, et la connaissance du fer, que nous avons trouvée aux Taïtiens, et le nom d'*aouri*, qu'ils lui donnent; nom assez semblable pour le son au mot anglais *iron*, fer, qui se prononce *aïron*. J'ignore maintenant si les Taïtiens, avec la connaissance du fer, doivent aussi aux Anglais celle des maux vénériens que nous y avons trouvés naturalisés.

» Les Anglais ont fait depuis un second voyage à Taïti. Ils y ont observé le passage de vénus le 4 juin 1769, et leur séjour dans cette île a été de trois mois. Je n'entrerai point dans le détail de ce qu'ils disent sur cette île et ses habitans. Je me contenterai d'observer que c'est faussement qu'ils avancent que nous y sommes toujours restés avec pavillon espagnol : nous n'avions aucune raison de cacher le nôtre; c'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous accusent d'avoir porté aux malheureux Taïtiens la maladie que nous pourrions peut-être plus justement soupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis. Les Anglais

avaient emmené deux insulaires qui sont morts en chemin. »

Depuis son départ de Taïti, Bougainville reconnut beaucoup d'autres îles de la mer du Sud.

« On a vu combien la relâche à Taïti avait été mélangée de bien et de mal; l'inquiétude et le danger avaient accompagné nos pas jusqu'aux derniers instans; mais ce pays était pour nous un ami que nous aimions avec ses défauts. Le 16 avril, à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le nord-est de sa pointe septentrionale, et je pris de là mon point de départ. »

A dix heures on aperçut une terre sous le vent; elle paraissait former trois îles; à midi l'on reconnut que ce n'en était qu'une seule. Par-dessus cette nouvelle terre, on crut en voir une autre plus éloignée. Cette île est d'une hauteur médiocre, et couverte d'arbres; on peut l'apercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nommait *Oumaitia*. Il fit entendre qu'elle était habitée par une nation amie de la sienne; qu'il y avait été plusieurs fois, et que l'on y trouverait le même accueil et les mêmes rafraîchissemens qu'à Taïti.

Bougainville dirigea sa route à l'ouest de manière à ne pas rencontrer les îles pernicieuses que les désastres de Roggeween l'avertissaient de fuir. Pendant tout le reste du mois d'avril, il eut très-beau temps, mais peu de frais; et le vent d'est prenait plus du nord que du sud.

Le 3 mai, presqu'à la pointe du jour, il découvrit une nouvelle terre. Dans la journée on essuya quelques grains, suivis de calme, de pluie, et de brises de l'ouest, telles que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du soleil on reconnut trois îles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Au jour, on prolongea la côte orientale de la grande île; ses côtes sont partout escarpées, et ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plage. La mer brisait fortement le long de la rive. On y vit des feux, quelques cabanes couvertes de joncs, et terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, et une trentaine d'hommes qui couraient sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont à une lieue de la grande, dans l'ouest-nord-ouest, situation qu'elles ont aussi entre elles. Un bras de mer peu large les sépare; elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, et leur côte est également haute et escarpée. Le milieu de ces îles est par 14° 11°′ sud et 170° 59′ à l'ouest de Paris.

» A midi je faisais route pour passer entre ces petites îles et la grande, dit Bougainville, lorsque la vue d'une pirogue, qui venait à nous, me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau, sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser, vis-à-vis de cinq hommes qui la condui-

saient. Ils étaient nus, à l'exception des parties naturelles, et nous montraient des cocos et des racines. Notre Taïtien se tenait nu comme eux, et leur parla sa langue; mais ils ne le comprirent pas. Ce n'est plus ici la même nation. Lassés de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignaient de diverses bagatelles qu'on leur montrait, ils n'osaient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils forcèrent de nage pour s'enfuir, et je ne voulus pas qu'on les poursuivît. Peu après on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première, et s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun insulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage, et quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avait un coq qu'il ne voulut jamais troquer. Ils échangèrent aussi des étoffes du même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de Taïti, et teintes de vilaines couleurs rouges, brunes et noires; des hameçons mal faits, avec des arêtes de poissons; quelques nattes, et des lances longues de six pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer; ils préféraient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux, et aux pendans d'oreilles qui avaient eu un succès si décidé à Taïti. Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Taïtiens: leur physionomie était plus sauvage;

et il fallait toujours être en garde contre les ruses qu'ils employaient pour tromper dans les échanges.

» Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles et dispos. Ils ont la poitrine et les cuisses, jusqu'au-dessus du genou, peintes d'un bleu foncé; leur couleur est bronzée. Nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe; un seul la portait un peu longue; tous, en général, avaient les cheveux noirs et relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art, et munies d'un balancier; elles n'ont point l'avant ni l'arrière relevés, mais pontés; et sur le milieu de ces ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leurs pirogues est composée de plusieurs nattes, et triangulaire. Ces pirogues nous ont suivis assez au large; il en est même venu quelques-unes des deux petites îles, et dans l'une il y avait une femme vieille et laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces insulaires. »

Ayant trouvé un peu de calme lorsqu'il fut sous le vent de la petite île, Bougainville renonça à passer entre elle et les deux petites. A six heures du soir on découvrit du haut des mâts, dans l'ouest-sud-ouest, une nouvelle terre qui se présentait sous l'aspect de trois moudrains isolés. Le 5 au matin on reconnut

que c'était une belle île; elle est entrecoupée de montagnes et de vastes plaines couvertes de cocotiers, et d'une infinité d'autres arbres. On ne vit aucune apparence de mouillage le long de ses côtes occidentales et méridionales, sur lesquelles la mer se développait avec fureur. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des dernières îles, vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher; une seule accosta *l'Étoile*. Les Indiens semblaient inviter par leurs signes à aller à terre; mais les brisans en empêchaient. Quoique les deux vaisseaux fissent sept à huit milles par heure, ces pirogues tournaient autour d'eux avec la même aisance que s'ils eussent été à l'ancre.

Dès six heures du matin on aperçut une autre terre à l'ouest; elle parut avoir au moins autant d'étendue et d'élévation que la première. Une brume épaisse empêcha de la reconnaître. Bougainville nomma *archipel des Navigateurs* cette suite d'îles dont la découverte lui est due; il gît sous le quatorzième parallèle austral, et entre 171 et 172° de longitude à l'ouest de Paris.

Le 11 au matin on découvrit une île dont les deux parties élevées étaient jointes par une terre basse qui paraissait se courber en arc et former une baie ouverte au nord-est; elle fut appelée *l'Enfant perdu*.

Les mauvais temps qui avaient commencé dès le 6 continuèrent presque sans interruption jusqu'au 20, et pendant tout ce temps on

fut persécuté par les calmes, la pluie et les vents d'ouest. « En général, dans cet océan, nommé *Pacifique*, observe Bougainville, l'approche des terres procure des orages, plus fréquens encore dans le décours de la lune. Lorsque le temps est par grains, avec de gros nuages fixes à l'horizon, c'est un indice presque sûr de quelques îles, et un avis de s'en méfier. On ne se figure pas avec quels soins et quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacé de toutes parts de la rencontre inopinée de terres et d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la zone torride. Il nous fallait cheminer à tâtons, changeant de route, lorsque l'horizon était trop noir devant nous. La disette d'eau, le défaut de vivres, la nécessité de profiter du vent, quand il daignait souffler, ne nous permettait pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente, et de passer en panne ou sur les bords le temps des ténèbres. »

Cependant le scorbut parut. Il ne restait plus de rafraîchissemens que pour les malades. Le 22, à l'aube du jour, on reconnut deux terres; l'une fut nommée *île de la Pentecôte*, l'autre *île Aurore*. En avançant dans le nord, on aperçut une petite île, élevée en pain de sucre, qui fut appelée *pic de l'Étoile*. On rangea l'île Aurore à une lieue et demie de distance; elle a au plus deux lieues de largeur. Ses côtes sont escarpées et couvertes de bois. A deux heures après midi on aperçut par-des-

sus ces îles des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au delà. Après avoir doublé l'île Aurore, on faisait route au sud-sud-ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée et très-étendue s'offrit encore aux regards à la distance de quinze à seize lieues. On côtoya celle-ci dans la matinée du 23; sa côte nord-ouest a au moins douze lieues d'étendue; elle est haute, escarpée, et partout couverte de bois. Plusieurs pirogues se montraient le long de la terre, sans qu'aucune cherchât à approcher des frégates. On ne distinguait pas de cases, on voyait seulement beaucoup de fumée s'élever du milieu des bois, depuis le bord de la mer jusqu'au sommet des montagnes. On sonda plusieurs fois près du rivage, sans trouver de fond avec cinquante brasses de ligne.

La vue d'une côte où l'abordage paraissait commode détermina Bougainville à envoyer à terre pour y faire du bois dont il avait le plus grand besoin, prendre des connaissances du pays, et tâcher d'en tirer des rafraîchissemens pour les malades. Il fit donc partir trois bateaux armés, et se tint prêt à leur envoyer du secours, et à les soutenir de l'artillerie des vaisseaux, s'il était nécessaire. On les vit prendre terre sans que les insulaires parussent s'être opposés à leur débarquement. A une heure après midi, il s'embarqua avec quelques autres personnes dans une iole pour aller les rejoindre. Il trouva son monde occupé à couper du bois, que ceux du pays aidaient à porter aux

canots. L'officier qui commandait la descente rapporta qu'à son arrivée une troupe nombreuse d'insulaires était venue le recevoir sur la plage l'arc et la flèche à la main, faisant signe qu'on n'abordât pas; mais que quand, malgré leurs menaces, il avait ordonné de mettre à terre, ils s'étaient reculés à quelques pas; qu'à mesure que son monde avançait, les insulaires se retiraient toujours dans l'attitude de faire partir leurs flèches sans vouloir se laisser approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, et un officier s'étant avancé vers eux, ils avaient cessé de reculer lorsqu'ils avaient vu un homme seul; des morceaux d'étoffe rouge qu'on leur distribua achevèrent d'établir une espèce de confiance. L'officier prit aussitôt poste à l'entrée du bois, mit ses travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, et envoya un détachement chercher des fruits. Les insulaires se rapprochèrent insensiblement, et semblèrent annoncer des dispositions plus amicales. On eut même d'eux quelques fruits. Ils ne voulaient ni du fer ni des clous. Ils refusèrent aussi constamment de troquer leurs arcs et leurs massues; seulement ils cédèrent quelques flèches. Au reste, ils étaient toujours restés en grand nombre autour des Français sans jamais quitter leurs armes; ceux mêmes qui n'avaient point d'arcs tenaient des pierres prêtes à lancer. Ils avaient fait entendre qu'ils étaient en guerre avec les habitans d'un canton voisin du leur. Effectivement il

s'en montra une troupe armée qui venait de la partie occidentale de l'île, s'avançant en bon ordre, et ceux-ci paraissaient disposés à les bien recevoir; mais il n'y avait point eu d'attaque.

Bougainville, après être resté à terre jusqu'à ce que ses canots fussent chargés de fruits et de bois, se conforma à l'usage des navigateurs, en faisant enterrer au pied d'un arbre l'acte de prise de possession de ces îles, gravé sur une planche de chêne, puis se rembarqua. Ce départ dérangea sans doute le projet des insulaires, qui n'avaient pas encore tout disposé pour attaquer les Français. En les voyant s'éloigner, ils s'avancèrent sur le bord de la mer et leur lancèrent une grêle de pierres et de flèches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour s'en débarrasser; plusieurs même s'avancèrent dans l'eau pour ajuster les Français de plus près. Une décharge mieux nourrie ralentit aussitôt leur attaque. Ils s'enfuirent dans les bois avec de grands cris. Un matelot fut légèrement blessé d'une pierre.

Ces insulaires sont de deux couleurs, noirs et mulâtres. Leurs lèvres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits, et la plupart rongés de lèpre, circonstance qui fit nommer leur île *île des Lépreux*. Il parut peu de femmes, et elles n'étaient pas moins dégoûtantes que les hommes. Ils sont nus; à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles; les femmes ont aussi des écharpes pour

porter les enfans sur le dos. On vit quelques-uns des tissus qui les composent, sur lesquels étaient de fort jolis dessins faits avec une belle teinture cramoisie. On remarqua qu'aucun d'eux n'avait de barbe ; ils se percent les narines pour y pendre quelque ornement ; ils portent au bras, en forme de bracelets, une dent de babiroussa, ou un grand anneau d'une matière que l'on crut de l'ivoire, et au cou des plaques d'écaille de tortue. Ils firent entendre qu'elles étaient communes sur leur rivage.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, des massues de bois de fer, et des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les flèches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'os très-aiguë. Quelques-unes de ces pointes sont carrées et garnies sur les arêtes de petites pointes couchées en arrière, qui empêchent de pouvoir retirer la flèche de la plaie. Ils ont encore des sabres de bois de fer. On ne vit leurs pirogues que de loin ; elles parurent bien faites, et voilées comme celles des îles des Navigateurs.

La plage où l'on avait abordé présentait une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pied d'une montagne dont la pente, quoique très-rapide, est couverte de bois. Le terrain est très-léger et a peu de profondeur ; aussi les fruits, quoique de même espèce qu'à Taïti, sont-ils moins beaux et d'une moins bonne qualité. On rencontre beaucoup de routes tracées dans le bois, et des espaces enclos par des palissades de trois pieds de haut.

On n'aperçut d'autres cases que cinq ou six petites huttes dans lesquelles on ne pouvait entrer qu'en se traînant sur le ventre. Ces hommes semblent fort misérables. Le Taïtien n'entendait absolument aucun mot de leur langue.

En courant au sud-ouest on découvrit des terres dans toute la partie de l'ouest. Bougainville fit voile de ce côté, et bientôt en aperçut dans tous les points de l'horizon. Il semblait que l'on était enfermé dans un grand golfe; plusieurs endroits offraient l'apparence de passages ou de grands enfoncemens. Un entre autres présentait dans l'ouest une ouverture considérable. Quelques pirogues traversaient d'une terre à l'autre. Les relèvemens que l'on fit le 26, au lever du soleil, apprirent que les courans avaient entraîné les vaisseaux dans le sud plusieurs milles au delà de leur estime. L'île de la Pentecôte se montrait séparée des terres du sud-ouest; mais la séparation était étroite. On découvrait plusieurs autres coupures à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des îles de l'archipel dont on était environné. Bougainville fit courir au nord-ouest le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paraissait de grands espaces de terrain qui semblaient cultivés. Le coup d'œil annonçait un pays riche; les croupes de quelques montagnes pelées et de couleur rouge en de certains endroits semblaient même indiquer que leurs entrailles renfermaient des minéraux. La route que l'on suivait conduisait à ce grand en-

foncement aperçu précédemment dans l'ouest. A midi on était au milieu, et on y observa la latitude australe de 15° 4'. L'ouverture en est de cinq à six lieues. Quelques hommes se montrèrent à la côte du sud, et d'autres approchèrent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cessèrent de s'avancer malgré les invitations qu'on leur fit; ces hommes étaient noirs.

On rangea la côte septentrionale à trois quarts de lieue de distance; elle est peu élevée et couverte d'arbres. Une multitude de nègres se faisaient voir sur le rivage; il s'en détacha même quelques pirogues qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avait vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci l'espace de deux à trois lieues, on vit un grand enfoncement qui parut former une belle baie, à l'ouvert de laquelle étaient deux gros îlots. Bougainville envoya sur-le-champ ses canots armés pour la reconnaître, et pendant ce temps resta sur les bords à une et deux lieues de terre, sondant souvent sans trouver le fond, avec une ligne de deux cents brasses.

Sur les cinq heures il entendit une salve de mousqueterie qui lui causa beaucoup d'inquiétude; elle sortait d'un des canots qui, malgré ses ordres, s'était séparé des autres, et se trouvait mal à propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout-à-fait à terre. Deux flèches qui lui furent tirées servirent de prétexte à sa première décharge. En-

suite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie et de ses espingoles, tant à terre que sur trois pirogues qui passèrent à portée et lui décochèrent aussi quelques flèches. Une pointe avancée dérobait alors la vue du canot, et son feu continuel donna lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. Bougainville allait envoyer la chaloupe à son secours, lorsqu'il le vit doubler seul cette pointe qui l'avait caché. Les nègres poussaient des cris affreux dans les bois, où ils s'étaient tous jetés, et dans lesquels on entendait battre leur tambour. « Je fis aussitôt à ce canot le signal de ralliement, dit Bougainville, et je pris des mesures pour que nous ne fussions plus déshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces. »

Cette côte forme la partie méridionale de la grande île où Quiros avait séjourné pendant un mois, et qu'il avait nommée *Terre australe du Saint-Esprit*. La grande baie et le port de Véra-Cruz sont situés à la partie septentrionale de cette même île.

» Les canots de *la Boudeuse*, continue Bougainville, reconnurent que cette côte que nous avions crue continue, est un amas d'îles qui se croisent, en sorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent. Cependant ils y trouvèrent un assez bon fond de sable sur quarante, trente et vingt brasses d'eau; mais son inégalité continuelle rendait ce mouillage peu sûr, pour nous sur-

tout qui n'avions plus d'ancres à hasarder. Il fallait d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte; plus près, le fond était de roches. Ainsi les vaisseaux n'auraient pu protéger les canots; et le pays est si couvert, qu'il eût fallu toujours avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des surprises. On ne devait pas se flatter que les naturels oubliassent le mal qu'on venait de leur faire, et consentissent à échanger des rafraîchissemens. On remarqua ici les mêmes productions que sur l'île des Lépreux. Les habitans y étaient aussi de la même espèce, presque tous noirs, nus, à l'exception des parties naturelles, portant les mêmes ornemens en colliers et en bracelets, et se servant des mêmes armes.»

On reconnut le 27 que les terres couraient au nord et s'étendaient à perte de vue, terres d'une élévation extraordinaire, et qui présentaient au-dessus des nuages une chaîne suivie de montagnes. Le temps fut sombre et par grains avec de la pluie par intervalles. Plusieurs fois le jour on crut voir la terre en avant, terre de brume qui s'évanouissait dans les éclaircis. Le 29 au matin on ne vit plus de terre. Bougainville nomma ces terres qu'il venait de découvrir l'*archipel des grandes Cyclades;* mais ce nom ne doit pas remplacer celui qui avait été donné par Quiros. Ce dernier a été avec raison conservé par les géographes.

Bougainville raconte à cette occasion une chose qui vaut la peine d'être offerte au lec-

teur. « Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avaient appelé à bord de *l'Étoile*, et j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque temps il courait un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerson, nommé Baré, était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices avaient fait naître et accréditaient ce soupçon. Cependant comment reconnaître une femme dans cet infatigable Baré, botaniste déjà fort exercé, que nous avions vu suivre son maître dans toutes les herborisations, au milieu des neiges et sur les monts glacés du détroit de Magellan, et porter même dans ces marches pénibles les provisions de bouche, les armes et les cahiers de plantes avec un courage et une force qui lui avaient mérité le nom de bête de somme? Il fallait qu'une scène qui se passa à Taïti changeât le soupçon en certitude. M. de Commerson y descendit pour herboriser : à peine Baré, qui le suivait avec les cahiers sous son bras, eut mis pied à terre, que les Taïtiens l'entourent, crient que c'est une femme, et veulent lui faire les honneurs de l'île. L'officier qui était de garde à terre fut obligé de venir à son secours et de l'escorter jusqu'au canot. Depuis ce temps il était difficile que les matelots n'alarmassent pas quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord

de *l'Étoile*, Baré, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle était fille; elle me dit qu'à Rochefort elle avait trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme au moment même de son embarquement; qu'elle avait déjà servi comme laquais un Génevois à Paris; que, née en Bourgogne, la perte d'un procès l'avait réduite dans la misère, et lui avait fait prendre le parti de déguiser son sexe; qu'au reste elle savait en s'embarquant qu'il s'agissait de faire le tour du monde, et que ce voyage avait piqué sa curiosité. Elle sera la première, et je lui dois la justice qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni laide ni jolie, et n'a pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. Il faut convenir que, si les deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce vaste océan, la chance eût été fort singulière pour Baré. »

Reprenons la suite du voyage. Depuis le 29 mai que Bougainville avait cessé de voir la Terre du Saint-Esprit, ou les grandes Cyclades, il cinglait à l'ouest entre le quinzième et le seizième parallèle, lorsque, dans la nuit du 4 au 5 de juin, à la faveur de la lune, il aperçut dans le sud, à une demi-lieue de distance, des brisans et une côte de sable très-basse. Il prit ses amures sur le bord opposé, et au point du jour, il se remit en route pour venir reconnaître la terre, dont la prudence l'avait obligé de s'éloigner pendant la nuit. C'était un petit

îlot de sable qui s'élevait à peine au-dessus de l'eau. Ce peu de hauteur le rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit ou par un temps de brume. Il est si ras, qu'à deux lieues de distance, avec un horizon fort net, on ne le voit que du haut des mâts. Il est couvert d'oiseaux; il fut nommé *la Batture de Diane*. Son gisement est par 15° 41' sud, et 148° 59' à l'est de Paris.

Dans la journée du 5 on crut, à quatre heures après-midi, apercevoir la terre et des brisans dans l'ouest; on se trompait, et l'on continua d'y courir jusqu'à huit heures du soir. On passa le reste de la nuit, partie en panne, partie à courir de petits bords; et au point du jour on reprit la route, toutes voiles dehors. Depuis vingt-quatre heures il passait le long des bâtimens beaucoup de morceaux de bois et des fruits que l'on ne connaissait pas; la mer était aussi entièrement tombée, malgré les grands vents du sud-est; et ces circonstances réunies faisaient penser à Bougainville qu'il avait de la terre dans le sud-est à peu de distance. On vit aussi dans ces parages une espèce singulière de poissons volans. Ils sont noirs, à ailes rouges; ils paraissent avoir quatre ailes au lieu de deux, et leur grosseur est un peu au-dessus de la grandeur commune de ces poissons.

Le 6 une batture qui se montra environ à trois quarts de lieue de l'avant avertit qu'il était temps de changer la route que l'on pour-

suivait toujours à l'ouest. Cette batture avait au moins une demi-lieue d'étendue. Quelques-uns crurent même voir une terre basse dans le sud-ouest des brisans. Bougainville fit gouverner au nord jusqu'à quatre heures, et alors il remit encore le cap à l'ouest : ce ne devait pas être pour long-temps. A cinq heures les vigies aperçurent de nouveaux brisans dans la région du nord-ouest, à peu près à une demi-lieue de distance. On les approcha davantage pour les mieux reconnaître : on les vit s'étendre du nord-nord-est au sud-sud-ouest plus de deux milles, et on n'en apercevait pas la fin. La mer brisait avec fureur sur ces écueils, et quelques têtes de rochers s'élevaient sur l'eau de distance en distance.

D'après tous les indices que Bougainville apercevait depuis trois jours, il jugea qu'il devait être peu distant de quelque grande terre, et que même il devait lui en rester dans le sud-est. Il avait en effet dépassé d'environ quatre degrés le méridien de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, et la Nouvelle-Calédonie, découverte plus tard par Cook, lui restait dans le sud-est.

Dans cette position, la prudence commandait d'éviter une terre qui ne promettait aucune ressource en vivres, et de laquelle on ne pouvait se relever qu'en luttant contre les vents régnans. Il n'avait plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours; la viande salée était en plus grande quantité,

mais elle infectait : on lui préférait les rats qu'on pouvait prendre. Il se décida donc à gouverner au nord-est, et abandonna le projet de pousser plus loin à l'ouest, entre le quinzième et le seizième parallèle. On navigua trois jours à cette route, et on courut environ cent lieues sans voir aucune terre; mais le 10, au point du jour, on en découvrit une qui s'étendait de l'est jusqu'au nord-ouest.

« Long-temps avant le lever de l'aurore, dit Bougainville, une odeur délicieuse nous avait annoncé le voisinage de cette terre, qui nous offrait un grand golfe ouvert au sud-est. J'ai vu peu de pays dont le coup d'œil fût plus beau : un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer, et s'élevait en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettait, ni de sacrifier quelque temps à la visite de ce magnifique pays, que tout annonçait être riche et fertile, ni de chercher en faisant route à l'ouest un passage au sud de la Nouvelle-Guinée, qui nous frayât par le golfe de la Carpentarie une route nouvelle et courte aux îles Moluques. Rien n'était, à la vérité, plus problématique que l'existence de ce passage; on croyait même avoir vu la terre s'étendre dans le sud-ouest. Il fallait tâcher de sortir au plus tôt, et par le

chemin qui semblait ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyions d'abord. C'est où nous attendait le vent de sud-est pour mettre notre patience aux dernières épreuves. Le golfe dans le fond duquel on était atteri fut nommé *cul-de-sac de l'Orangerie* (10° sud, 147° 5′ est).

» Toute la journée du 10 le calme nous laissa à la merci d'une lame sud-est qui nous jetait à terre. Nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une batture qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'ouest. Le 11 après midi on était parvenu à s'éloigner de la côte d'environ quatre lieues. A deux lieues de distance la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguaient le long de la terre, sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; nous en trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin. »

On éprouva des vents contraires et violens jusqu'au 16, et on fut constamment enveloppé d'une brume des plus épaisses. Le 16 au matin on aperçut la terre depuis le nord jusqu'au nord-est un quart est. On louvoya pour la doubler, le vent continuant à souffler de la partie de l'est-sud-est.

Le 17, au lever du soleil, la terre ne se montra point; mais à neuf heures et demie on aperçut une petite île dans le nord-est, à cinq ou six lieues de distance, et une autre terre dans

le nord-nord-ouest, à environ neuf lieues. Peu de temps après on découvrit dans le nord-est, à quatre ou cinq lieues, une autre petite île que sa ressemblance avec Oueffant fit appeler de ce nom. On continua la bordée au nord-est, espérant doubler toutes les terres, lorsqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle, à peu près du côté vers lequel on se dirigeait, et des brisans qui paraissaient venir joindre Oueffant. Dans le nord-ouest de ces îles on voyait une autre chaîne de brisans qui s'allongeait à une demi-lieue. La première île semblait être aussi entre deux chaînes de brisans.

« Tous les navigateurs qui sont venus dans ces parages, continue Bougainville, avaient toujours redouté de tomber dans le sud de la Nouvelle-Guinée, et d'y trouver un golfe correspondant à celui de la Carpentarie, d'où il leur fût ensuite difficile de se relever. En conséquence, ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la Nouvelle-Bretagne, sur laquelle ils allaient attérir. Tous ont suivi les mêmes traces; nous en ouvrions de nouvelles, et il fallait payer l'honneur d'une première découverte. Malheureusement le plus cruel de nos ennemis était à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain et de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues, et les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il nous restait une chèvre, compagne fidèle de nos

aventures depuis notre sortie des îles Malouines, où nous l'avions prise. Chaque jour elle donnait un peu de lait. Les estomacs affamés, dans un instant d'humeur, la condamnèrent à mourir. Je n'ai pu que la plaindre; et le boucher qui la nourrissait depuis si long-temps a arrosé de ses larmes la victime qu'il immolait à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan eut le même sort peu de temps après. »

On ne vit point de terre dans la matinée du 18, et on se livrait à l'espoir d'avoir doublé les îlots et les brisans qu'on avait vus les jours précédens; mais, à une heure après midi, on découvrit une île dans le nord-est, et bientôt neuf ou dix autres se firent voir à la suite de la première. Il y en avait jusque dans l'est-nord-est, et derrière ces îles une terre plus élevée s'étendait dans le nord-est, environ à dix lieues de distance : on louvoya toute la nuit. Le jour suivant donna le même spectacle d'une double plaine de terres, courant à peu près est et ouest; savoir : au sud, une suite d'îlots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le nord desquels s'étendaient des terres plus élevées. Les terres que l'on découvrit le 20 parurent prendre moins du sud et ne plus courir que sur l'est-sud-est. » C'était, s'écrie Bougainville, un amendement à notre position. »

On courut des bordées au large pour s'élever, et on ne revit la terre que le 25 au lever du soleil, depuis le nord jusqu'au nord-nord-

est. Ce n'était plus une terre basse; on apercevait au contraire une terre extrêmement haute, et qui paraissait se terminer par un gros cap : il était vraisemblable qu'elle courait ensuite au nord. On gouverna tout le jour au nord-est sans voir de terre plus à l'est que le cap, que l'on doubla avec une satisfaction difficile à peindre. Le 26, comme on ne vit plus de terre au vent, et le cap étant beaucoup sous le vent, on put enfin reprendre la route au nord-nord-est. « Nous appelâmes ce cap, après lequel nous avions si long-temps aspiré, *le cap de la Délivrance*, et le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louisiade*. C'est une terre que nous avions bien acquis le droit de nommer. (Cap de la Délivrance, 11° 45′ sud, 152° 15′ est.)

« Nous avons imaginé plusieurs fois, pendant les jours de tribulation passés dans le golfe de la Louisiade, qu'il pouvait y avoir au fond de ce golfe un détroit qui nous aurait ouvert un passage fort court dans la mer des Moluques; mais, dans la situation où nous nous trouvions relativement aux vivres et à la santé des équipages, nous ne pouvions courir les hasards de la recherche. En effet, s'il n'eût pas existé, nous étions perdus sans ressource. Cependant le passage existe, et les Anglais ont trouvé, en 1770, ce détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée; mais ils ont éprouvé comme nous que la navigation dans ces parages est hérissée de difficultés, et ils

ont été au moment d'y perdre leur vaisseau. Nous avons été environ à quarante lieues de l'embouchure orientale de ce détroit. »

Bougainville, après avoir doublé le cap de la Délivrance de la terre de la Louisiade, dirigea sa route dans le nord-ouest; il avait couru soixante lieues dans cette direction, et était parvenu à 8° environ de latitude sud, lorsque, le 28 au matin, il fit la découverte d'une terre dans le nord-ouest, à huit ou dix lieues de distance. On ne tarda pas à reconnaître que c'étaient deux îles; une autre côte longue et élevée se fit apercevoir en même temps de l'est-sud-est à l'est-nord-est. Celle-ci courait vers le nord, et à mesure que l'on avançait dans le nord-est, on la voyait se prolonger davantage et tourner au nord-nord-ouest. On découvrit cependant un espace où la côte était interrompue, soit que ce fût un canal ou l'ouverture d'une grande baie; car on crut distinguer des terres dans le fond. Le 29 au matin, la côte que l'on avait à l'est continuait à s'étendre vers le nord-est sans que de ce côté l'horizon fût borné. Bougainville voulut s'en approcher pour la prolonger ensuite et chercher un mouillage. Quand on eut trouvé fond, on porta sur une anse qui paraissait commode, mais le calme survint. Le 30, dès la pointe du jour, les canots furent envoyés avec un détachement pour visiter plusieurs anses où le fond trouvé au large faisait espérer qu'on trouverait un mouillage.

» Vers dix heures, dit Bougainville, une

douzaine de pirogues de différentes grandeurs vint assez près du vaisseau, sans toutefois vouloir l'accoster. Il y avait vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit à dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paraissaient bien faites; elles ont l'avant et l'arrière relevés; ce sont les premières vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les nègres d'Afrique. Ils ont les cheveux crépus, mais longs; quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets et des plaques au front et sur le cou: j'ignore de quelle matière; elle m'a paru blanche. Ils sont armés d'arcs et de sagayes. Ils faisaient de grands cris, et il parut que leurs dispositions n'étaient pas pacifiques.

» L'officier qui avait commandé les canots rapporta qu'il avait trouvé presque partout un bon fond pour mouiller sur une profondeur de onze à trente brasses, fond vaseux, mais en pleine côte. Il n'avait pas découvert de rivière. Il n'avait vu qu'un seul ruisseau dans toute l'étendue qu'on avait parcourue. La côte ouverte est presque inabordable; la vague y brise partout : les montagnes viennent se terminer au bord de la mer, et le sol est entièrement couvert de bois. On vit dans de petites anses quelques cabanes; mais elles parurent en petit nombre : les insulaires habitent la montagne. Le petit canot fut suivi pendant quelque temps par trois ou quatre pirogues qui semblaient vouloir l'attaquer : un insulaire se

leva même plusieurs fois pour lancer une sagaye, mais il ne le fit pas; et le canot revint à bord sans guerroyer. »

Une forte marée, qui venait du nord et portait dans le sud-est, donna l'espérance qu'on trouverait un passage dans la partie où l'on n'apercevait point de terre, mais où l'horizon était embrumé.

Le 1er. juillet, à dix heures du matin, le vent permit de faire route sur l'ouverture qui semblait annoncer une mer libre. On donna dans un détroit formé par les terres de l'est qu'on avait suivies jusqu'alors, et celles de l'ouest qu'on voyait se prolonger dans le nord-ouest. Sa largeur est de quatre à cinq lieues.

Une marée très-forte forme au milieu de ce passage un raz qui le traverse, et qui fait élever et briser la mer comme s'il y avait des rochers à fleur d'eau. Il fut nommé *Raz Denis*, du nom du maître d'équipage. *L'Étoile*, qui le traversa deux heures après *la Boudeuse*, et plus dans l'ouest, s'y trouva sur cinq brasses d'eau, fond de roches. La mer était alors si mauvaise, qu'on fut contraint de fermer les écoutilles; on trouva à la sonde quarante-quatre brasses, fond de sable, gravier, coquilles et corail.

« La côte de l'est commençait ici à s'abaisser et à tourner au nord. Nous y aperçûmes, étant à peu près au milieu du passage, une jolie baie, dont l'apparence promettait un bon mouillage. Il faisait presque calme; la marée,

dont le cours était alors au nord-ouest, la fit dépasser dans un instant. On tint aussitôt le vent, dans l'intention de la visiter; un déluge de pluie qui déroba la vue de la terre et du soleil força de différer les recherches. »

A une heure après midi, on envoya les canots armés pour la reconnaître et la sonder. Le temps était très-beau, mais très-calme; les vaisseaux faillirent être entraînés par des courans rapides, sur des récifs et des basses.

Comme les canots étaient occupés à sonder dans la baie où ils trouvèrent un bon mouillage, ils virent tout d'un coup paraître à l'entrée dix pirogues, sur lesquelles il y avait environ cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances et de boucliers; elles sortaient d'une anse qui renferme une petite rivière, dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancèrent en bon ordre, voguant sur les canots à force de rames; et lorsqu'elles s'en jugèrent assez près, elles se séparèrent fort lestement en deux bandes pour les envelopper. Les Indiens alors poussèrent des cris affreux, et, saisissant leurs lances, ils commencèrent une attaque qui devait leur paraître un jeu contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une première décharge qui ne les arrêta point. Ils continuèrent à lancer leurs flèches et leurs sagayes, se couvrant de leurs boucliers qu'ils croyaient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite : plusieurs se jetèrent à la mer pour gagner la terre à la nage. On

leur prit deux pirogues : elles sont fort longues, bien travaillées; l'avant et l'arrière sont extrêmement relevés, ce qui sert d'abri contre les flèches, en présentant le bout. Sur le devant d'une de ces pirogues, on voyait une tête d'homme sculptée : les yeux étaient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, la figure ressemblait à un masque garni d'une longue barbe; les lèvres étaient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des flèches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, et plusieurs autres fruits dont on ne connaissait pas l'espèce; de l'arec, des feuilles de bétel, de la chaux, divers petits meubles à l'usage de ces Indiens ; des filets à mailles très-fines, artistement tissus, et une mâchoire d'homme à demi grillée.

Ces insulaires sont noirs, et ont les cheveux crépus, qu'ils teignent en blanc, en jaune et en rouge. Leur audace à attaquer les Français, l'usage de porter des armes offensives et défensives, leur adresse à s'en servir, prouvent qu'ils sont presque toujours en état de guerre. Au reste, Bougainville avait observé dans le cours du voyage, qu'en général les hommes nègres sont beaucoup plus méchans que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci sont nus, à l'exception d'une bande de natte qui leur couvre les parties naturelles. Leurs boucliers sont d'une forme ovale, faits de joncs tournés les uns au-dessus des autres, et parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétra-

bles aux flèches. On nomma la rivière et l'anse d'où étaient sortis ces braves insulaires, *la rivière des Guerriers;* l'île entière et la baie, *île et baie Choiseul.* Une presqu'île, au nord de la baie, est presque entièrement couverte de cotiers.

Les vaisseaux firent route dans le détroit qui s'ouvrait devant elles. Quand on fut hors du passage, on découvrit dans l'ouest une côte longue et montueuse, dont les sommets se perdaient dans les nues. Le 2 juillet au soir on voyait encore les terres de l'île Choiseul, mais le 3 au matin on ne vit plus que la nouvelle côte qu'on avait découverte la veille, dont la hauteur était surprenante, et qui courait au nord-ouest. Sa partie la plus septentrionale paraissait alors terminée par une pointe qui s'abaissait insensiblement, et formait un cap remarquable. On lui donna le nom de *cap l'Averdi.* Il est situé par 5° 32′ sud, et 152° 30′ est.

Les géographes ont avec justice nomme *détroit de Bougainville* le passage que ce navigateur venait de découvrir, et dont le milieu est par 6° 50′ sud, et 143° 45′ est. On a de même appelé *île de Bougainville* la terre haute terminée au nord par le cap l'Averdi. Elle est séparée, par le détroit, de l'archipel des îles de Salomon de Mendaña, dont l'île Choiseul fait partie.

Le 4, les premiers rayons du jour firent voir de nouvelles terres, plus occidentales et plus

septentrionales que le cap l'Averdi ; on découvrait un vaste espace vide, qui devait former un passage ou un grand golfe. On apercevait par-delà cette ouverture, mais dans un grand éloignement, quelques mondrains, ou sommets de terres hautes. On distinguait aussi derrière la nouvelle côte une autre côte plus élevée, ayant le même gisement, ce qui fit juger que cette nouvelle terre était une île.

« L'après-midi trois pirogues s'en détachèrent, et vinrent reconnaître les vaisseaux : chacune était montée de cinq ou six nègres. Elles s'arrêtèrent à une portée de fusil; et ce ne fut qu'après y avoir passé près d'une heure que les invitations réitérées les déterminèrent enfin à s'approcher davantage. Quelques bagatelles qu'on leur jeta attachées sur des morceaux de planches achevèrent de leur donner un peu de confiance : ils accostèrent la frégate en montrant des cocos et criant *bouca*, *bouca*, *onellé*. Ils répétaient sans cesse ces mots, que l'on criait ensuite comme eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne restèrent pas long-temps le long du vaisseau; ils firent signe qu'ils allaient chercher des cocos. On applaudit à leur dessein; mais à peine furent-ils éloignés à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une flèche qui n'atteignit heureusement personne. Ils fuirent à force de rames; nous étions trop forts pour les punir.

» Ces nègres sont entièrement nus. Ils ont

les cheveux crépus et courts, les oreilles percées et fort allongées. Plusieurs avaient la laine peinte en rouge, et des taches blanches en différens endroits du corps. Il paraît qu'ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Nous avons vu que les habitans de l'île Choiseul en font aussi usage; car on trouva dans leurs pirogues de petits sacs où il y avait des feuilles, avec de l'arec et de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de six pieds, et les flèches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues sont plus petites que celles de l'anse des Guerriers, et nous fûmes surpris de ne trouver aucune ressemblance dans leur construction. Ces dernières ont l'avant et l'arrière peu relevés; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette île, que nous avons appelée *Bouka*, paraît extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cases dont elle est couverte et par les apparences de culture que nous y avons aperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers et d'autres arbres, nous offrit la plus agréable perspective, et je désirais fort trouver un mouillage sur cette côte; mais le vent contraire et un courant rapide qui portait dans le nord-ouest nous en éloignaient visiblement.» (Pointe la plus septentrionale de l'île, 5° 7′ sud, 152° 12′ est.)

Pendant la nuit on tint le plus près, et le lendemain au matin l'île Bouka était déjà loin dans l'est et le sud-est. La veille au soir on

avait aperçu du haut des mâts une petite île dans le nord-ouest. Au reste, dit Bougainville, nous ne pouvions être loin de la Nouvelle-Bretagne, et c'est par-là que nous comptions trouver une relâche.

Le 5, après midi, on eut connaissance de deux petites îles dans le nord et le nord-nord-ouest, à dix ou douze lieues de distance, et presque dans le même instant, d'une autre plus considérable entre le nord-ouest et l'ouest. Cette dernière terre n'était qu'à sept lieues de distance; la côte était élevée et paraissait renfermer plusieurs baies. Comme on n'avait ni eau ni bois, et que les maladies empiraient, on résolut de s'arrêter ici, et l'on fit route pour pouvoir y aborder le lendemain.

Le 6 on mouilla dans une baie à l'ouest, et tout près de la pointe méridionale de la grande terre que l'on avait découverte la veille. Cette baie fut nommée *baie de Praslin;* elle appartient à la Nouvelle-Irlande. C'est la même où Carteret avait mouillé le 28 avril 1767, et à laquelle il avait donné le nom de *havre de Gower.*

Le 7, on envoya à terre toutes les pièces à l'eau, on y dressa des tentes, et on commença à faire l'eau, le bois, les lessives, toutes choses de première nécessité. Ce canton étant inhabité, on ne pouvait désirer un lieu plus commode pour faire les diverses opérations dont les vaisseaux avaient le plus pressant besoin, et pour laisser errer à leur fantaisie les malades dans les

bois. La relâche avait aussi ses inconvéniens : on n'y découvrit ni cocotiers ni bananiers.

Il n'y avait pas long-temps que les naturels étaient venus en cet endroit; car on trouva des figues bananes encore fraîches dans des cabanes, sur les bords d'une petite rivière éloignée d'un tiers de lieue du camp, et, tout auprès, une pirogue comme en dépôt. On voyait à côté les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés et des carcasses de têtes d'animaux que Commerson reconnut pour des têtes de sangliers. Un matelot, cherchant un jour des coquillages, trouva enterrée dans le sable une plaque de plomb sur laquelle on lisait des restes de mots anglais, qui attestaient le séjour d'un vaisseau de l'état. On y voyait encore les traces des clous qui avaient servi à attacher l'inscription, qui paraissait un peu ancienne. Les sauvages avaient sans doute arraché la plaque et l'avaient mise en morceaux.

On reconnut ensuite l'arbre auquel cette inscription avait été clouée. D'autres arbres sciés ou abattus à coups de hache, firent connaître le lieu où les Anglais avaient relâché; et des indices manifestes donnèrent lieu de conclure qu'ils ne l'avaient pas quitté depuis plus de quatre mois. Bougainville se trompait, mais de peu de chose, sur l'époque véritable du séjour des Anglais en ce lieu : d'un autre côté, il rencontra juste en supposant que c'était le bâtiment de Carteret qui l'avait devancé en ce lieu.

Les recherches pour fournir des rafraîchissemens aux malades et une nourriture solide aux hommes qui se portaient bien furent infructueuses. La pêche était absolument ingrate, et on ne trouva dans les bois que quelques lataniers et des choux palmistes en petit nombre, encore fallait-il les disputer à des fourmis énormes, dont les essaims innombrables forcèrent d'abandonner plusieurs de ces arbres déjà abattus. On vit quelques sangliers; on n'en put tuer aucun. On avait en abondance de l'eau : on se procura quelques pigeons de la plus grande beauté.

Tout le pays est montagneux; le sol y est très-léger : à peine la roche est-elle recouverte. Cependant les arbres y sont de la plus grande élévation, et l'on y voit plusieurs espèces de très-beau bois. On y trouve le bétel, l'aréquier, le beau jonc des Indes, le poivrier. Le pays est, en général, peu riche pour la botanique. Au reste, aucune trace n'annonçait qu'il fût habité à demeure. Les naturels doivent y passer de temps en temps : l'on rencontrait fréquemment sur le bord de la mer des endroits où ils s'étaient arrêtés. On les reconnaissait aux traces de leurs repas.

On tuait journellement des serpens, des scorpions et des insectes singuliers. On trouvait un grand nombre de coquilles, dont plusieurs étaient fort belles. On rencontra dans un même endroit dix de celles qui portent le nom de *marteaux*, ce qui fit nommer *île de*

Marteaux celle que Carteret avait appelée *Île Wallis*.

Cependant la situation des vaisseaux empirait à chaque instant : la nécessité de quitter ce séjour devenait indispensable. Quoique le temps fût très-mauvais , il fallait appareiller. On avait avisé au moyen de débouquer par une nouvelle passe, lorsque, par un bonheur inespéré , le temps permit de partir le 24 juillet.

Bougainville soupçonnait que le port qu'il venait de quitter appartenait à la Nouvelle-Bretagne reconnue par Dampier; mais il ne savait pas que Carteret avait découvert un détroit qui séparait cette terre de la Nouvelle-Irlande ; de sorte qu'en côtoyant cette dernière, en faisant route au nord-est, il en parle toujours sous le nom de Nouvelle-Bretagne. Il l'eut constamment en vue jusqu'au 3 août.

On eut le 29 juillet la visite de quelques pirogues montées par des nègres qui ressemblaient à ceux que l'on avait déjà vus. Ils invitaient par signes à aller à terre, et montraient une espèce de pain; on les engageait à monter à bord; mais ces invitations, et le don de quelques morceaux d'étoffes jetés à la mer, ne leur inspirèrent pas la confiance d'accoster les vaisseaux. Ils ramassèrent ce qu'on avait jeté; et, pour remercîment, l'un d'eux, avec une fronde, lança une pierre à bord de *la Boudeuse*. « Nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, dit Bougainville, et ils se re-

tirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Ils poussèrent sans doute les hostilités à bord de *l'Étoile;* car nous en vîmes tirer plusieurs coups de fusil qui les mirent en fuite.

» Le lendemain, il en vint un plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoster le bâtiment. Celui de leurs conducteurs qui paraissait être le chef portait un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva sur sa tête avec ses deux mains, en nous approchant, et il demeura quelque temps dans cette attitude. Tous ces nègres semblaient avoir fait une grande toilette : les uns avaient la laine peinte en rouge, d'autres portaient des aigrettes de plume sur la tête, d'autres des pendans d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches et rondes pendues au cou; quelques-uns avaient des anneaux passés dans les cartilages du nez; mais une parure assez générale à tous était des bracelets faits avec la bouche d'une coquille sciée. Nous voulûmes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraîchissemens. Leur mauvaise foi nous fit bientôt voir que nous n'y réussirions pas. Ils tâchaient de saisir ce qu'on leur proposait, et ne voulaient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames : on se lassa de leur donner, et ils se retirèrent. Deux canots voguaient vers la frégate : à l'entrée de la nuit, une fusée que

l'on tira pour quelque signal, les fit fuir précipitamment.

» Au reste il sembla que les visites qu'ils nous avaient rendues ces deux derniers jours n'avaient été que pour nous reconnaître et concerter un plan d'attaque ; car le 31, dès la pointe du jour, un essaim de pirogues sortit de terre : une partie passa par notre travers sans s'arrêter, et toutes dirigèrent leur marche sur *l'Etoile*, que sans doute ils avaient observé être le plus petit des deux bâtimens, et se tenir derrière. Les nègres firent leur attaque à coups de pierres et de flèches. Le combat fut court. Une fusillade déconcerta leurs projets ; plusieurs se jetèrent à la mer, et quelque pirogues furent abandonnées. Depuis ce moment nous cessâmes d'en voir. »

Cependant la disette avait continué à faire des progrès. Quoiqu'elle fût parvenue au dernier période, personne ne se laissait abattre, et la patience à souffrir fut supérieure aux positions les plus critiques. Les officiers donnaient l'exemple, et jamais les matelots ne cessèrent de danser le soir, dans la disette comme dans le temps de la plus grande abondance.

Le 4 août on reconnut distinctement les deux îles nommées par Dampier *île Mathias* et *île Orageuse*. Les marées cessèrent de porter sur le sud et sur l'est, ce qui annonçait que l'on avait passé la pointe nommée par les Hollandais *cap Salomaswer*. On n'était plus alors qu'à 41′ au sud de la ligne.

Le 8 on reconnut une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, et partagée en plusieurs divisions, liées ensemble par des battures et des bancs de sable. Le grand nombre de huttes que l'on vit sur le bord de la mer fit juger que l'île était fort peuplée; elles étaient hautes, presque carrées, et bien couvertes : on croyait revoir les maisons de Taïti. Beaucoup de pirogues étaient occupées à la pêche autour de l'île; aucune ne se dérangea. On nomma cette terre *île des Anachorètes.*

Le soir et le lendemain on découvrit des îles basses; la plupart ne sont que des îlots ras et couverts de bois. On nomma ce groupe *l'Échiquier.* La nuit et le calme ayant pris les vaisseaux dans ces parages, on fut jusqu'au jour dans des alarmes continuelles d'être jeté sur la côte par les courans. Le 11 on aperçut la côte de la Nouvelle-Guinée. On avançait peu; les courans éloignaient des terres. Quand on put en approcher et y envoyer les canots, on n'y rencontra aucun arbre qui portât des fruits propres à la nourriture de l'homme.

Le 25, au lever du jour, on se trouva entouré de terres. Toutes les îles et les îlots qui enfermaient les frégates étaient fort escarpés, de hauteur médiocre, et couverts d'arbres; ils ne paraissaient pas habités. Enfin on trouva un passage au sud-ouest; il fut nommé *passage des Français.* Le milieu est situé par 15′ sud, et 128° 30′ à l'est de Paris.

On était entré dans l'archipel des Moluques. Le 31 août on vit la côte de Céram, et le soir l'île de Bourou, où les Hollandais ont un petit comptoir.

« Ce ne fut pas, dit Bougainville, sans d'excessifs mouvemens de joie que nous découvrîmes, à la pointe du jour, l'entrée du golfe de Cajeli : c'est où les Hollandais ont leur établissement. C'était le terme où devaient finir nos plus grandes misères. Le scorbut avait fait parmi nous de cruels ravages depuis le Port-Praslin ; personne ne pouvait s'en dire exempt, et la moitié de nos équipages était hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un plus grand nombre, et la santé à presque tous. Les vivres qui nous restaient étaient si pouris, et d'une odeur si cadavéreuse, que les momens les plus durs de nos tristes journées étaient ceux où la cloche avertissait de prendre ces alimens dégoûtans et malsains. Combien cette situation embellissait encore à nos yeux le charmant aspect des côtes de Bourou ! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'était fait sentir plusieurs lieues en mer, et avait semblé l'avant-coureur qui nous annonçait la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand, situé au fond du golfe, celui de vaisseaux à l'ancre, la vue de bestiaux errans dans les prairies qui environnent le bourg, causèrent des transports que j'ai par-

tagés sans doute, et que je ne saurais dépeindre. »

A peine avait-on jeté l'ancre, que deux soldats hollandais, dont l'un parlait français, vinrent demander de la part du résident les motifs de l'arrivée des frégates dans un port dont elles ne devaient pas ignorer que l'entrée n'est permise qu'aux bâtimens de la compagnie hollandaise. Après quelques explications qui eurent lieu de la manière la plus amicale entre un officier français et le résident, celui-ci pria Bougainville de lui donner une déclaration des motifs de sa relâche, afin qu'elle pût le justifier envers le gouverneur d'Amboine, qui lui avait expressément enjoint par écrit de ne recevoir dans son port aucun bâtiment étranger. Bougainville satisfit avec empressement à une demande si juste, et dès ce moment il n'y eut plus de difficulté.

Henri Ouman, résident à Bourou, se conduisit envers les Français avec une franchise et une générosité que Bougainville sut reconnaître par les éloges qu'il lui a donnés dans sa relation. Les vivres frais et l'air sain de Bourou procurèrent aux malades un amendement sensible. Le séjour à terre, quoiqu'il ne fut que de six jours, les mit dans le cas de se guérir à bord. Le 6 septembre on avait embarqué le riz, les bestiaux, et tous les autres rafraîchissemens; la fin de la mousson de l'est pressait de partir pour Batavia, et le soir on fit voile.

On passa par le détroit de Bouton, ensuite

par celui de Saleyer, et le 28 septembre on mouilla sur la rade de Batavia. Bougainville appareilla seul de ce port le 19 octobre; et, après avoir touché à l'île de France et au cap de Bonne-Espérance, il mouilla, le 4 février 1769, dans l'anse du nord-ouest de l'île de l'Ascension. L'après-midi on lui apporta la bouteille qui renferme le papier sur lequel s'inscrivent ordinairement les vaisseaux de toutes les nations qui relâchent à cette île. Cette bouteille se dépose dans la cavité d'un rocher où elle est également à l'abri des vagues et de la pluie. Bougainville y trouva écrit *le Swallow*, vaisseau anglais, commandé par Carteret, qu'il désirait rejoindre, parce qu'il avait appris son départ du Cap. Il inscrivit *la Boudeuse*, et renvoya la bouteille.

Le 26 février on rejoignit *le Swallow*. Bougainville offrit à Carteret tous les services qu'on peut se rendre à la mer. Le capitaine anglais n'avait besoin de rien; « mais, sur ce qu'il me dit, ajoute Bougainville, qu'on lui avait remis au Cap des lettres pour la France, j'envoyai les chercher à son bord. Il me fit présent d'une flèche qu'il avait eue dans une des îles rencontrées dans son voyage autour du monde; voyage qu'il fut bien loin de nous soupçonner d'avoir fait. » On voit que Bougainville ne se doutait pas de l'indiscrétion qui fut commise par un matelot de son équipage, et qui instruisit Carteret de la vérité, ainsi qu'on l'a vu à la fin du voyage de ce dernier.

Le 16 mars 1769 Bougainville entra dans le port de Saint-Malo, après un voyage de deux ans et quatre mois, pendant lesquels il n'avait perdu que sept hommes. *L'Étoile* rentra en France le 14 avril suivant, n'ayant perdu que deux hommes.

Ainsi se termina le premier voyage que les Français aient fait autour du monde; voyage qui a honoré le navigateur qui l'entreprit, et qui nous a donné des droits à la découverte d'un grand nombre d'îles inconnues. Bougainville a, comme on l'a vu plus haut, reconnu et nommé l'archipel Dangereux, découvert l'archipel des Navigateurs, retrouvé la terre du Saint-Esprit de Quiros, découvert la Louisiade, ainsi que l'île et le détroit qui portent son nom. « Cette campagne, qui place Bougainville au rang des premiers navigateurs, dit un homme profondément versé dans la science nautique, ne fait pas moins d'honneur à son humanité; les soins qu'il prit de ses équipages prévinrent les maladies contagieuses. Dans ses communications avec les sauvages, il parvint facilement à se concilier leur amitié, et il usa des plus grands ménagemens lorsqu'il s'agit de réprimer leurs excès. Trente ans après son départ de l'île de Bourou, les Français de l'expédition du contre-amiral d'Entrecasteaux y virent deux vieillards qui l'avaient connu, et qui ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement en entendant prononcer son nom. Bougainville commanda avec la plus grande distinction des

vaisseaux de ligne pendant la guerre d'Amérique. Il se retira après avoir servi sa patrie avec éclat pendant plus de quarante ans. La carrière des sciences devint son asile sur la fin de sa vie. Élu à l'Institut, dans la section de géographie, en 1796, et ensuite nommé membre du bureau des longitudes, il n'a pas cessé de participer aux travaux de ces deux sociétés savantes, et y a toujours joui de la considération que donne le savoir, quand il est joint à de grands services rendus à la patrie. Bougainville fut sénateur lors de la création de ce premier corps de l'état. Il se faisait encore remarquer au milieu des hommes de tous les âges, par sa gaieté et cet enjouement qui ne l'a jamais abandonné. Sa taille était au-dessus de la médiocre, son maintien noble, ses manières aisées; sa santé robuste avait résisté aux plus rudes épreuves. Il est mort à Paris, le 31 août 1811, dans sa quatre-vingt-deuxième année, sans avoir eu d'infirmités, après dix jours d'une maladie violente (1). »

(1) Article de *Bougainville*, dans la *Biographie moderne*, par M. de Rossel, membre de l'académie des sciences et du bureau des longitudes.

CHAPITRE V.

Surville. Marion. Kerguelen.

Deux riches particuliers français qui habitaient le Bengale étaient occupés de l'armement d'un navire qui devait commercer dans les mers de l'Inde sous le commandement de Surville, capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, lorsque la nouvelle se répandit qu'un vaisseau anglais avait découvert dans le grand Océan, entre les 27 et les 28° de latitude sud, une île dont on racontait des choses extraordinaires. Le désir de prévenir les Anglais, dans le cas où ils voudraient faire un second voyage pour prendre possession de l'île dont on vantait les richesses, détermina les deux Français à changer le but de leur expédition. Ils le pouvaient avec d'autant plus de facilité, que leur bâtiment, nommé *le Saint-Jean-Baptiste*, du port de sept cents tonneaux, était muni de vivres pour trois ans, et de tout ce que l'on regardait comme utile ou nécessaire pour mettre l'équipage en état de soutenir de grandes fatigues. Dailleurs son chargement se composait de marchandises de prix sous un volume peu considérable.

Surville appareilla de la baie d'Angely, à l'embouchure du Gange, le 3 mars 1769. Il se

rendit à Pondichéry après avoir touché à Masulipatnam et à Yanaon pour y compléter sa cargaison ; et, le 2 juin, quitta Pondichéry, dirigeant sa route sur les Philippines.

Pour mieux remplir sa mission, et contribuer à l'avantage de sa nation, il voulait passer entre les îles Nicobar, et désirait même s'y arrêter pour prendre des renseignemens sur une colonie que les Danois, disait-on, voulaient y établir ; mais comme on découvrit ces îles au moment qu'on ne s'y attendait pas, et au milieu de la nuit, la crainte de s'y briser obligea de faire voile au sud, et le vent ne permit plus de les atteindre une seconde fois.

Le 12 on vit les îles qui sont à la pointe d'Achem, et sept jours après on laissa tomber l'ancre près de la petite île de Verela, dans le détroit de Malaca. Labé, second capitaine, descendit à terre avec un détachement pour y chercher de l'eau ; mais il fut rappelé avant d'en avoir trouvé, parce qu'on apprit que des Malais, qui viennent à certains temps de l'année pêcher le long de cette île, y avaient attaqué l'équipage d'un vaisseau portugais, qui avait eu beaucoup de peine à les repousser.

Le 29 on mouilla devant Malaca, où l'on fut obligé de faire un plus long séjour qu'on ne l'avait projeté, parce que l'on s'aperçut que la tête du gouvernail était brisée. Le gouverneur reçut fort bien les Français ; il facilita l'achat des vivres ; mais ayant ensuite conçu des soupçons sur la destination du vaisseau,

ses dispositions changèrent. Il s'imagina que l'on avait des desseins sur quelqu'une des îles de l'archipel des Moluques. On fit de vains efforts pour le dissuader.

Surville remit à la voile le 14 juillet. Le 19 on doubla Pedra-Branca. Le 22 on attérit à Poulo-Timon, que les Malais nomment *Chiou-mone*. Comme on n'y trouva pas des provisions en assez grande abondance, on alla relâcher à Tronganon. Le 6 août on eut connaissance de Poulo-Condor, et, le lendemain, de Poulo-Sapouta. Le 17 on aperçut l'archipel des Philippines par 18° 24′ nord. On en prolongea la côte aussitôt que les vents le permirent, et on ne tarda pas à voir les îles Babuyanes, qui sont au nord de Luçon : elles sont basses et fort boisées. En continuant la route au nord, on rencontra les îles Bachy, et l'on mouilla entre l'île Bachy et l'île Monmouth.

Dampier est le premier navigateur qui ait fait mention de ces îles. Il les nomma *Bachy*, du nom d'une boisson que les insulaires composent avec du jus de canne à sucre, qu'on fait fermenter après y avoir ajouté une graine noire qu'on y laisse infuser pendant quelques jours. Cette boisson est agréable et enivrante; mais cette ivresse ressemble par ses effets à celle que produit le vin de Champagne mousseux.

Les insulaires sont de taille moyenne; ils ont les cheveux noirs et très-fournis, le teint cuivré, la figure douce et un peu arrondie,

les lèvres minces, les yeux bridés, mais moins que les Chinois et les Malais. Les femmes sont laides; elles portent un petit tablier qui leur descend jusqu'aux genoux. Ces insulaires se retirent sur les montagnes les plus escarpées, dont le pied aboutit à la mer; ce n'est que par des échelles ou des espèces d'escaliers formés de marches très-étroites, et des sentiers extrêmement difficiles, qu'on parvient à leurs villages.

Leurs pirogues réunissent la légèreté à la solidité; elles sont assez grandes pour contenir vingt à trente hommes; ils s'en servent pour aller à la pêche. L'agriculture est l'occupation des femmes, qui ont aussi le soin du ménage. L'on ne voit parmi eux aucune distinction d'état. Dampier avait vanté la bonté de leur caractère : les Français eurent sujet de se convaincre que l'éloge n'était pas exagéré; lorsque les matelots travaillaient, les insulaires les aidaient, et ne souffraient pas même qu'ils missent la main à l'ouvrage, quand ils pouvaient le faire. Cependant ils n'exigeaient aucun salaire. Ils s'empressaient d'apporter des provisions; ils prêtaient leurs pirogues; enfin ils se montraient obligeans, hospitaliers et généreux.

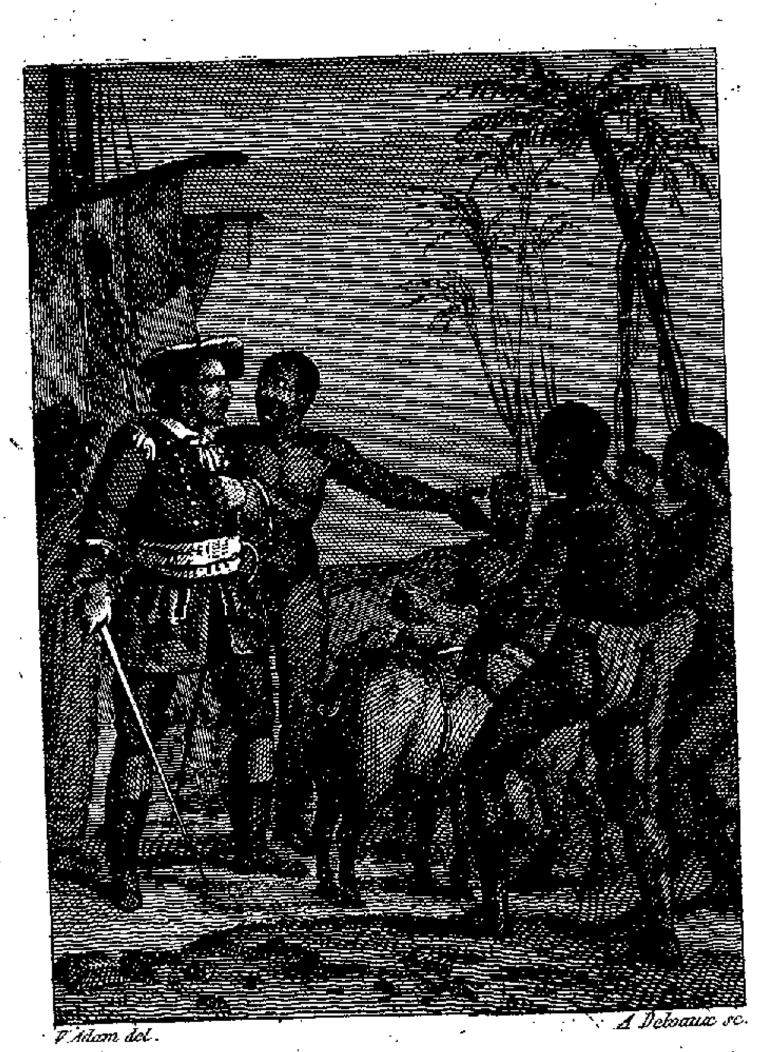
Surville rend justice à leur bonne foi; il fait l'éloge de leur humanité; mais sa conduite dut leur inspirer une bien mauvaise idée de lui. Trois de ses matelots désertèrent la veille du départ du vaisseau; dès qu'il en fut instruit, il fit arrêter à terre six insulaires. Dès que

ceux qui commerçaient paisiblement à bord virent leurs camarades qu'on emmenait prisonniers, la plupart se précipitèrent les uns dans leurs pirogues, les autres à la mer pour gagner leur île. Quoiqu'ils fussent en très-grand nombre, ils n'opposèrent aucune résistance à la violence dont on usait envers eux ; lorsque, dans ce moment d'alarme et de confusion, on en arrêta vingt que l'on conduisit, les mains liées derrière le dos, dans la chambre du conseil. Parmi ceux-ci quelques-uns eurent le courage de se jeter à la mer, et, au grand étonnement de l'équipage, eurent assez de force et d'adresse pour nager jusqu'à une de leurs pirogues qui se tenait à une assez grande distance du vaisseau pour n'en avoir rien à redouter.

On s'efforça de faire comprendre aux prisonniers qu'on n'en était venu à cette extrémité envers eux que dans l'espérance que leurs camarades ramèneraient les trois matelots qui avaient déserté. Ils exprimèrent par signes qu'ils entendaient ce qu'on demandait ; Surville les fit donc mettre en liberté, à l'exception des six saisis à terre ; et, à leur demande, on leur remit des cordes. Aussitôt ils se jetèrent dans leurs pirogues avec une grande précipitation. Le traitement qu'ils avaient éprouvé, et l'ardeur avec laquelle ils s'empressaient de s'éloigner du vaisseau, ne faisaient pas regarder leur retour comme probable. Aussi la surprise fut grande lorsque peu de temps après

on les vit revenir avec de grandes acclamations de joie. On pensa qu'ils ramenaient les déserteurs; mais l'étonnement fut au comble quand, au lieu des trois matelots, ils montrèrent trois cochons qu'ils avaient liés et garrottés. Le chef de ces insulaires les montrait à Surville en lui passant la main sur les épaules avec un air de satisfaction inexprimable; mais il en fut repoussé d'un air si courroucé, que ces bonnes gens s'alarmèrent avec raison, et se hâtèrent de descendre dans leurs pirogues. D'autres pirogues revinrent aussi chargées de provisions que l'on prit en les payant. Un insulaire avait amené un cochon que sans doute il destinait à la rançon d'un de ses camarades, car il aima mieux le remporter que de vendre à quelque prix que ce fût une chose qu'il avait destinée à une fin si louable.

Surville, après avoir inutilement attendu les trois matelots pendant vingt-quatre heures, prit le parti d'appareiller. De ses six prisonniers il n'en garda que trois pour remplacer les hommes qui lui manquaient. Ces derniers témoignèrent de vifs regrets en voyant partir leurs compatriotes, et fuir de leurs yeux les hautes montagnes de leur île. Mais la violence inexcusable dont ils étaient les victimes n'altéra pas la bonté de leur caractère; ils se conduisirent pendant toute la traversée de manière à se concilier l'affection de tout l'équipage. Deux moururent du scorbut; le troisième resta au service d'un officier.



V. Adam del. A. Delvaux sc.

Au lieu des trois matelots, ils montrèrent trois cochons qu'ils avoient liés et garottés.

Ce fut le 24 août que Surville quitta les îles Bachy, dirigeant sa route au sud-est; les calmes furent très-fréquens pendant la traversée.

Depuis le 23 septembre jusqu'au 6 octobre on eut assez constamment des signes de terre, tantôt des paille-en-cul et d'autres oiseaux aquatiques; tantôt des fruits, des morceaux de bois, et quelquefois des arbres entiers dépouillés de leur écorce, avec leurs racines. On aperçut plusieurs fois aussi des polypes d'une espèce particulière: semblables à des peaux de serpens dépouillés, on les voit ordinairement se laisser aller au gré de l'eau, avec l'apparence d'un reptile mort; d'autres fois ils ont un mouvement aussi prompt que le serait celui d'un serpent; mais ce mouvement cesse bientôt, et l'immobilité y succède.

On passa la ligne dans la nuit du 23 au 24 septembre, à 145° 32′ à l'est de Paris. Jusqu'à cette époque, la mousson du sud-ouest avait soufflé constamment à quelques légères variations près. Dès qu'on fut parvenu à la ligne, on éprouva des contrariétés de vent, des calmes absolus, des pluies abondantes. On stationna, pour ainsi dire, sous la ligne jusqu'à la fin de septembre.

Les courans avaient porté avec assez de violence dans le sud depuis que l'on avait eu les premiers indices de terre; mais, du 1er. au 6 octobre leur direction changea: on reconnut qu'ils portaient sensiblement dans le nord.

On ne pouvait plus douter qu'on ne fût dans

le voisinage d'une terre : tout semblait l'annoncer, et les vœux de l'équipage s'y portaient avec ardeur, dans l'espoir de s'y procurer des rafraîchissemens et d'y jouir de quelques jours de repos que les fatigues qu'il avait essuyées et le scorbut qui commençait à faire de grands progrès à bord lui rendaient si nécessaire. On était bien loin de soupçonner que cette terre après laquelle on soupirait serait la source de grands malheurs.

Le 6 octobre, au coucher du soleil, on crut reconnaître la terre dans le sud-sud-ouest : le 7, au point du jour, il n'y eut plus d'incertitude. A midi l'observation donna 6° 56′ sud, et l'estime 151° 30′ est. On nomma une île, *île de la première Vue*. Une chaîne de montagnes commençait à un gros morne que l'on apercevait au delà, et qui s'étendait à toute vue jusqu'à l'ouest un quart sud-ouest. Comme on ne connaissait aucun voyageur qui eût fait mention de terres entre la Nouvelle-Bretagne et la terre australe du Saint-Esprit de Quiros, on en conclut que celles que l'on venait de reconnaître n'avaient été aperçues par aucun navigateur.

Du 9 au 13 on louvoya avec de petits vents, des calmes et des courans, relevant les terres qu'on avait déjà reconnues, et celles qui se montrèrent pour la première fois, et n'osant se livrer avec ces temps incertains sur une côte qui paraissait très-entrecoupée, et pouvait être précédée de bancs et de récifs. On distin-

guait des terres plus basses que les autres et de grands enfoncemens ou ouvertures, qui indiquaient ou des embouchures de grandes rivières, ou des canaux entre des îles. On avait sondé fréquemment à différentes distances de terre; mais on n'avait point eu de fond avec des lignes de soixante et soixante-dix brasses.

Le 13 Surville allait mouiller dans un excellent port que l'on avait découvert à l'abri de tous vents, et formé par une multitude de petites îles, lorsqu'on vit sortir d'un canal une pirogue montée d'un homme seul. Elle s'approcha du vaisseau presqu'à portée de la voix, et l'insulaire faisait signe que l'on vînt à terre, pendant que du vaisseau l'on cherchait à l'engager à venir à bord : on lui montrait un pavillon blanc, qui, même pour les nations sauvages, est un signe de paix assez universellement reconnu; mais rien ne put le déterminer à se rendre à cette invitation.

On avait aperçu, en entrant dans le port, quelques Indiens sur une île couverte d'arbres : ils étaient armés de lances, et portaient sur le dos une espèce de bouclier. Ils s'étaient mis à l'eau jusqu'aux genoux, et suivaient le vaisseau à mesure qu'il avançait dans le passage; mais, dès qu'il fut arrêté, ils se retirèrent dans les bois.

Quand le vaisseau fut mouillé, deux pirogues se détachèrent des îles, et vinrent l'examiner, mais en se tenant à une grande distance, et se contentaient d'en faire le tour. On leur

fit des signes pour les engager à s'approcher, et on leur jeta un morceau d'étoffe bleue, attachée à un liége. Ils s'en saisirent avec empressement; et l'un d'eux en tourna un bout autour de sa tête, en laissant pendre le reste sur ses épaules. Ils firent entendre par signes que dans le fond du port on trouverait de l'eau bonne à boire, et de quoi manger; et ils répétèrent souvent les deux mots *aoua*, *alaou*.

Une troisième pirogue arriva montée par trois hommes. L'un d'eux, après avoir poussé un grand cri, qui sans doute était un cri de guerre, tira de son carquois de bambou une poignée de flèches; et, en ajustant une à son arc, et se tenant debout sur l'avant de la pirogue, il menaçait de la décocher. On lui montra le pavillon blanc, et on lui fit passer, ainsi qu'à ses camarades, des bouteilles et des morceaux d'étoffe : ces présens parurent l'adoucir.

Au coucher du soleil, toutes les pirogues regagnèrent l'île sur laquelle on avait vu des naturels. On en était si près, que, de terre et du vaisseau, l'on entendait réciproquement tout ce qui se disait. Les Indiens y passèrent toute la nuit autour d'un grand feu. Ce qui parut fort singulier, c'est qu'ils imitaient parfaitement le sifflet du maître d'équipage, et répétaient mot pour mot et très-distinctement tout ce qu'ils entendaient dire à bord. A une heure après minuit, deux nouvelles pirogues parurent au clair de la lune, et firent plusieurs fois

le tour du vaisseau, mais rien ne put les engager à s'en approcher.

Le 14, au lever du soleil, on porta une haussière à quarante brasses de distance, pour haler le vaisseau plus avant dans le port. Dès que les canots qui allongeaient cette touée furent un peu éloignés du bord, plusieurs pirogues s'en approchèrent. Les démonstrations d'amitié qu'on leur prodigua les enhardirent; et lorsque les embarcations firent leur retour au vaisseau, les pirogues les suivirent. On en compta douze de différentes grandeurs, portant depuis un homme jusqu'à douze. Une seule, beaucoup plus grande, était montée de trente hommes; c'était sans doute leur vaisseau amiral: elle avait cinquante-six pieds de long, sur trois pieds huit pouces de largeur. Les Indiens entrèrent dans les canots et les examinèrent fort attentivement, sans qu'on cherchât à les troubler. On était alors occupé à virer un cabestan, et on excitait les matelots par ces phrases usitées parmi les marins, pour soutenir le travail et y maintenir l'ensemble : les Indiens les répétaient toutes très-distinctement. On fit jouer un air de fifre, que le tambour accompagnait : ils écoutèrent cette musique avec une espèce de ravissement; et bientôt, sortant de cette extase par un mouvement subit, ils se mettent à faire pirouetter leurs pirogues avec les signes de la plus vive allégresse, et font jaillir l'eau avec leurs pagaies, comme en cadence. Enfin un des Indiens qui étaient entrés

dans les canots s'enhardit à monter à bord : il se promena sur le gaillard, examinant avec la plus grande attention tout ce qui se présentait à sa vue. Son exemple fut bientôt suivi : il monta successivement à bord plus de trente Indiens avec leurs armes. On fut obligé de contenir les autres, parce que, l'équipage ayant beaucoup de malades, le nombre des insulaires eût bientôt surpassé celui des matelots en bonne santé.

Quoiqu'on ne négligeât rien pour se concilier l'amitié de ces Indiens, on voyait cependant qu'on ne parvenait pas à détruire leur inquiétude ; leur contenance, leurs regards, leurs signes entre eux, tout annonçait la défiance. Au moindre mouvement qui se faisait sur le vaisseau, ils sautaient dans leurs pirogues, et même se jetaient à la mer. Ils avaient une adresse merveilleuse à dérober tout ce qu'ils pouvaient saisir, et ce n'était pas sans peine qu'on leur persuadait de le restituer. On reçut d'eux quelques petits présens, consistant en coquillages, et une espèce d'amande qui ressemble beaucoup à la badame. Un d'entre eux parut plus empressé que les autres d'être utile. Surville, dans la vue de se l'attacher et de s'en faire un ami, lui fit des présens distingués ; l'Indien donna à entendre qu'il indiquerait un endroit dans le fond du port où l'on trouverait des provisions, et où il serait facile de faire de l'eau.

Vers midi on arma deux canots pour visiter le port, chercher une aiguade, et tâcher de

connaître les ressources du pays. Labé, dont la prudence égalait la bravoure, commandait le détachement. On arma les matelots de sabres; les soldats avaient des fusils, des pistolets et des munitions.

Les Indiens paraissaient impatiens de voir les canots quitter le vaisseau; à peine eurent-ils débordé qu'ils furent suivis par toutes les pirogues. Une de ces embarcations semblait servir de guide aux autres; c'était celle que montait l'Indien qui avait fait à Surville des offres de service. Sur l'arrière du bâtiment un insulaire debout, ayant dans ses mains des paquets d'herbe, les tenait élevés à la hauteur de sa tête, et faisait divers gestes en cadence. Dans le milieu de la même pirogue, un jeune homme debout aussi, et appuyé sur une longue lance, conservait la contenance la plus grave; des paquets de fleurs rouges étaient passés dans ses oreilles et dans la cloison de son nez, et ses cheveux étaient poudrés de chaux à blanc. On remarqua pendant le trajet une extrême agitation parmi les Indiens, des allées et des venues d'une pirogue à l'autre, et de grands pourparlers. On ne donna qu'une faible attention à ces mouvemens, qui parurent l'effet naturel de l'étonnement que causait aux sauvages l'arrivée d'hommes nouveaux, et l'inquiétude de ce que ceux-ci voudraient entreprendre. Pendant le trajet, plusieurs pirogues se détachèrent de quelques-unes des îles qui forment le port, et se joignirent à celles qui étaient parties du vaisseau.

Les canots furent conduits dans un endroit du havre assez resserré, à l'entrée d'un canal étroit dont les deux bords étaient garnis de broussailles. Les naturels indiquèrent que l'on trouverait de l'eau douce au fond de ce canal. A l'inspection du canal, et après avoir sondé et reconnu qu'il ne restait pas plus de deux à trois pieds d'eau sur un fond de vase, Labé ne jugea pas qu'il fût prudent d'y engager ses canots, quelque instance que fissent les naturels pour l'y déterminer. Il se contenta de mettre à terre un caporal et quatre soldats pour aller à la découverte, et reconnaître la source que les sauvages indiquèrent. Le caporal revint bientôt, et rapporta qu'après être allé fort avant dans le bois, il n'avait trouvé qu'un marais dans lequel on enfonçait jusqu'à la ceinture. Labé commença dès lors à soupçonner quelque trahison de la part des sauvages, qui auraient voulu engager les canots dans le canal étroit où ils auraient eu toute facilité pour les attaquer à l'abri des broussailles. Toutefois il dissimula ses soupçons, et demanda aux Indiens de lui indiquer de l'eau bonne à boire. Ils parurent quelques momens se disputer entre eux, et firent signe à Labé de les suivre. Les pirogues et les canots se mirent en marche: on fit route vers l'est, le long d'une montagne couverte de bois, dont la mer baigne le pied; on laissa à gauche un archipel d'îles et d'îlots qui dérobaient la vue du vaisseau, dont on était éloigné de plus de trois lieues; et

on mit à terre après avoir parcouru à peu près six milles. Plusieurs pirogues avaient devancé la flotille et débarqué leur monde. Le sergent fut détaché avec quatre soldats pour aller à la recherche de l'eau. Les insulaires les conduisirent à un endroit où l'eau découlait d'un rocher, mais en si petite quantité, qu'elle suffit à peine à les désaltérer; leurs conducteurs les abandonnèrent là; et ce fut avec beaucoup de difficulté qu'ils parvinrent, par des sentiers tortueux et remplis de broussailles, à regagner les canots. Pendant qu'on attendait le retour du détachement, les Indiens employèrent tous les moyens qu'ils purent pour engager Labé à échouer ses canots à terre, tantôt invitant les Français à y descendre pour y cueillir des cocos, tantôt se saisissant de la bosse ou de la gaffe d'un canot pour le haler à terre et l'amarrer à un arbre; mais la prudence de cet officier, qui déconcerta pour le moment leur projet, ne put le garantir de la trahison que depuis long-temps ils méditaient.

Plus de deux cent cinquante insulaires, armés de lances de sept à huit pieds de longueur, d'épées ou de massues de bois, de flèches, de pierres, quelques-uns portant des boucliers, étaient rassemblés sur la plage, et observaient les mouvemens des canots. Lorsque les cinq hommes qui avaient formé le détachement mirent le pied à bord pour se rembarquer, les sauvages fondirent sur eux, blessèrent un soldat d'un coup de massue, le sergent d'un coup

de lance, et plusieurs autres de différentes manières. Labé reçut deux flèches dans les cuisses, et une pierre à la jambe. On fit feu sur les traîtres. Une première décharge les étourdit au point qu'ils restèrent comme immobiles; elle fut d'autant plus meurtrière, qu'étant réunis en peloton à une ou deux toises seulement des canots, tous les coups portèrent. Leur stupéfaction donna le temps d'en faire une seconde qui les mit en déroute; mais la mort de leur chef contribua surtout à précipiter leur fuite. Labé l'ayant distingué séparé des combattans, levant les mains au ciel, se frappant la poitrine, et les encourageant de la voix, il l'ajusta et le renversa d'un coup de fusil. Ils traînèrent ou emportèrent leurs blessés, et laissèrent plus de trente morts sur le champ de bataille. Alors on débarqua, on rassembla celles de leurs armes qu'on trouva éparses; on détruisit leurs pirogues, et on se contenta d'en emmener une à la remorque.

Surville était à la chasse sur une des îles de l'entrée du port lorsque les canots revinrent à bord; il y retourna dès qu'il fut instruit de l'événement. Il aperçut sur un îlot six sauvages; il espéra pouvoir les saisir à terre; mais quoiqu'on en fût très-près, ils eurent l'adresse de lancer leurs pirogues à l'eau et de s'y embarquer. Les canots furent si bien dirigés, qu'on coupa le chemin aux Indiens : on fit feu sur eux; un fut blessé, tomba à l'eau, gagna le rivage, et on le vit se traîner à quatre pa-

tes dans le bois; les autres se jetèrent également à la nage, et il fut impossible d'en retrouver aucun. L'intention de Surville était d'en saisir un vivant pour se procurer un guide qui lui découvrît une aiguade : il voulait aussi donner à ces peuples une grande idée de la supériorité de ses forces, et les détourner de rien entreprendre contre lui, ce qu'ils auraient pu tenter avec succès, s'il leur eût été possible de connaître l'état de faiblesse dans lequel les maladies avaient réduit son équipage.

Peu de temps après on vit venir une pirogue conduite par deux hommes qui examinaient le vaisseau avec une grande attention. On employa pour les attirer un stratagème qui réussit. On fit embarquer deux matelots cafres dans une des pirogues qu'on avait saisies; on les ajusta comme les naturels du pays, le corps nu, la tête poudrée à blanc; et on les arma à la manière de ces sauvages, dont ils imitaient parfaitement les signes et les manières. La pirogue indienne, trompée par cet artifice, s'approcha du vaisseau aussi près que celle des Cafres; on détacha deux canots pour lui donner chasse; mais la célérité de sa marche la dérobant à la poursuite, on fut obligé de faire feu sur elle pour l'arrêter. Un des Indiens fut tué, et en tombant à la mer, il fit renverser la pirogue. Le second cherchait à gagner à la nage l'île la plus voisine; on le joignit avant qu'il eût abordé; il fit plusieurs fois le plongeon : enfin on parvint à le saisir.

C'était un jeune homme de quatorze à quinze ans. Il se défendit avec le plus grand courage, faisant quelquefois semblant de se mordre, mais mordant bien réellement ceux qui le tenaient. On lui lia les pieds et les mains ; et on le conduisit au vaisseau. Il y contrefit le mort pendant une heure; mais lorsqu'on l'avait mis sur son séant, et qu'il se laissait retomber sur le pont, il avait grande attention que l'épaule portât avant la tête. Quand il fut las de jouer ce rôle, il ouvrit les yeux, et, voyant que l'équipage mangeait, il demanda du biscuit, en mangea de fort bon appétit, et fit divers signes très-expressifs. On eut soin de le lier et de le veiller, pour empêcher qu'il ne se jetât à la mer.

L'événement de la journée engagea Surville à se tenir la nuit sur ses gardes. A une heure on aperçut deux pirogues. L'une ne portait que deux hommes; l'autre était montée de huit ou dix. On fit feu sur elles quand elles passèrent à portée du vaisseau. Les cris qui partirent de la plus grande firent juger que quelques sauvages avaient été blessés. Elles regagnèrent la terre en toute hâte.

Le 15 Surville se proposa de conduire le jeune prisonnier dans les îles voisines pour indiquer une aiguade. Il désigna d'abord celle de l'ouest; mais, quand il fut dans le canot, il demanda par signes qu'on allât à une des îles orientales. Dès qu'on y eut abordé, on le fit descendre à terre, et on le conduisit en laisse,

sans contrarier sa marche. Il prit un chemin assez long, et on s'aperçut que dans la route il avait trouvé le moyen de couper avec un morceau de coquille tranchante une partie de ses liens : on le veilla donc de plus près. Comme il fit signe qu'on n'était pas éloigné de l'eau douce, Surville le suivit encore quelque temps, quoiqu'il craignît qu'un événement imprévu ne favorisât sa fuite. Le jeune Indien ne trompait pas; il conduisait en effet à une petite source; mais un des soldats ayant trouvé un endroit plus propre à faire aiguade, on s'y arrêta. On ramena le jeune sauvage au bord de la mer; lorsqu'il vit qu'on voulait le rembarquer, il se roula sur le rivage en poussant des hurlemens, et dans sa fureur il mordait le sable. On se hâta de le reconduire à bord, dans la crainte que ses cris ne fissent rassembler les insulaires des différentes parties du port, et qu'on ne fût obligé d'avoir recours, pour repousser l'attaque, aux mêmes moyens qu'on avait été forcé d'employer la veille pour punir la trahison.

La précaution que l'on prit de tirer sur toutes les pirogues qui se montraient, avant même qu'elles fussent à portée de la balle, assura la tranquillité des travailleurs; et après avoir pratiqué un chemin pour rouler les barriques de l'aiguade à la mer, on fit assez commodément toute l'eau nécessaire pour l'approvisionnement du vaisseau. Cette île fournit aussi le bois dont on manquait. Un de ceux

qu'on coupa parut propre à la teinture; quand on le mettait à l'eau, il la colorait en rouge : on en fit bouillir l'écorce, et les morceaux de toile de coton qu'on trempa dans cette décoction prirent une couleur rouge assez agréable. On abattit aussi des arbres pour faire des esparres, et d'autres qu'on jugea propres à servir pour faire des poulies.

Après tous les actes d'hostilités qui avaient eu lieu, il fut impossible à Surville de tirer autre chose de ce pays que des choux palmistes. On ramassa sur les récifs, sur les roches et sur les mangliers, de très-bonnes huîtres et d'autres coquillages; mais la qualité du fond ne permit pas de tirer la seine pour procurer du poisson frais à l'équipage.

Les pluies abondantes qui tombèrent pendant le séjour du *Saint-Jean-Baptiste* dans ce port augmentèrent le nombre des malades; trois moururent avant qu'on l'eût quitté. Le sergent qui avait été blessé d'un coup de lance succomba aussi. Les violentes douleurs qu'il éprouvait avaient fait soupçonner au chirurgien qu'un corps étranger était resté dans la blessure; mais elle paraissait si légère, qu'il ne put s'en assurer avec la sonde. Il l'ouvrit après sa mort, et trouva un morceau de lance de six pouces de long qui avait pénétré avec tant de force et si avant dans une vertèbre, qu'on employa sans succès des tenailles pour le retirer, et pour parvenir à l'extraire, il fallut casser l'os avec un ciseau et un marteau. Les autres

blessés se rétablirent; mais les blessures que Labé avaient reçues aux cuisses résistèrent long-temps au traitement : dix mois après, les plaies saignaient encore, ce qui donna lieu de soupçonner que les flèches qui l'avaient atteint étaient empoisonnées.

Surville, ayant reconnu l'impossibilité de se procurer d'autres secours dans sa relâche, prit le parti, le 21 octobre, de quitter cette terre, qu'il nomma *Terre des Arsacides*, à cause des hostilités qu'il y avait éprouvées. Le port dans lequel on avait mouillé fut nommé *port Praslin*. Avant d'en sortir, Surville laissa des inscriptions pour constater la venue du *Saint-Jean-Baptiste*, et des avertissemens aux navigateurs qui voudraient y aborder, pour qu'ils eussent à se tenir en garde contre la trahison des naturels. Le port Praslin serait un des plus beaux du monde, si la qualité du fond ne s'opposait pas à ce qu'il fût un bon port. La férocité des peuples qui habitent les îles dont il est fermé n'a pas permis de pénétrer dans l'intérieur du pays, et l'on n'a pu examiner que les parties voisines de la mer. On n'a aperçu aucun terrain cultivé. Les terres qui entourent le port, quoique sous l'eau à la mer haute, et presque partout marécageuses, sont couvertes d'arbres de haute futaie de différentes espèces.

On crut remarquer le cafeyer sauvage, l'ébénier, des baumiers tacamaca, quelques autres qui abondent en résine, ou qui produisent des amandes dont les insulaires se nourrissent.

En quittant cette terre qui avait été si funeste à ses équipages, Surville ne voulut pas rendre la liberté au jeune insulaire, qui se nommait *Lova-Sarega;* mais il le traita avec beaucoup de bonté, et le fit manger à sa table. Lova-Sarega montra beaucoup de pénétration et de jugement, et surtout une heureuse facilité à apprendre différentes langues. Ses bonnes qualités lui méritèrent l'affection générale; on lui fut redevable de divers renseignemens que l'on va donner sur son pays.

Les productions qu'il put indiquer, et dont on n'avait reconnu que quelques-unes, sont la banane, la canne à sucre, l'igname, le coco, la badiane, et l'amande dont on a parlé plus haut. Ces peuples se nourrissent de tortues et de poissons. Ils font aussi usage du binao, plante qui leur tient lieu de pain. Ils mâchent l'écorce d'un arbre qui a le goût de la cannelle. Pour s'éclairer, ils se servent d'un arbre résineux qui répand une odeur agréable en brûlant. Ils ont dans leurs bois des cacatoes, des loris, des pigeons ramiers et divers autres oiseaux, et dans leurs marécages, des courlis, des bécassines, et des espèces de canards; ils ne connaissent pas celui d'Europe; ils ont des poules, et les sangliers abondent dans leur pays.

Ces insulaires sont d'une stature moyenne, mais forts, nerveux et bien proportionnés. Ils ne paraissent pas appartenir tous à la même race; les uns sont basanés, ont les cheveux lisses, et les coupent de différentes manières;

les autres sont entièrement noirs, ont les cheveux crépus et fort doux au toucher; leur front est petit; les yeux sont médiocrement enfoncés; le bas du visage est pointu et garni d'un peu de barbe. Leur physionomie porte l'empreinte de la férocité. Ils diffèrent des Cafres en ce qu'ils n'ont ni le nez aussi épaté, ni les lèvres aussi épaisses. La plupart poudrent leurs cheveux et leurs sourcils avec de l'ocre. Plusieurs se peignent aussi une raie blanche d'une tempe à l'autre par-dessus les sourcils. Les femmes, dont on ne put entrevoir qu'une ou deux dans des pirogues qui passaient à vue du vaisseau, tracent ces raies en long sur les joues, et en font d'autres sur la gorge, d'une épaule à l'autre.

Les hommes et les femmes vont absolument nus, à l'exception d'un petit morceau de natte à la ceinture. Les hommes se tatouent le visage, les bras et d'autres parties du corps; quelques-uns des dessins qu'ils y impriment ne sont pas désagréables. Les trous qu'ils font à leurs oreilles sont quelquefois si larges, qu'ils peuvent y fourrer toutes sortes d'ornemens, comme de grands anneaux d'écaille, des os, des feuilles d'arbre ou des fleurs; ils se percent aussi la cloison du nez, et les ornemens de différente nature qu'ils y font passer allongent tellement ce cartilage, que dans quelques-uns il descend jusqu'au bord de la lèvre supérieure. Le bracelet est l'ornement le plus général; ils en portent un au-dessous du coude; il a un pouce

d'épaisseur sur un pouce de largeur; ceux qui ne l'ont pas en placent un au poignet. Quelques-uns suspendent à leur cou une espèce de peigne d'une pierre blanche à laquelle ils attachent un grand prix. D'autres avaient sur le front un coquillage très-blanc. On leur vit aussi des colliers et des ceintures faites de dents, dont quelques-unes étaient des dents d'hommes.

Leurs armes sont l'arc et les flèches, la lance et la massue; leur bouclier est fait avec du rotin. Leurs pirogues sont légères, et vont d'une vitesse inconcevable. La nacre de perle, qu'ils trouvent en abondance sur leurs rivages, leur tient lieu de couteau; le tranchant d'un silex fait l'office de rasoir pour la barbe et les cheveux. Une pierre noire et conique, fixée fortement avec du rotin à un manche de bois, leur tient lieu de marteau. Ils ont pour hache un morceau de coquillage très-dur, qui paraît être de la même espèce que celui dont ils font leurs bracelets. Ce coquillage, taillé en biseau, est attaché très-solidement avec du rotin à un morceau de bois coudé naturellement en forme de pioche. Ils ne connaissent nullement les métaux.

Les habitans des îles du port Praslin et des terres qui l'avoisinent sont dans un état de guerre continuel. Les prisonniers deviennent les esclaves des vainqueurs. L'autorité du chef ou roi est illimitée; ses sujets sont tenus d'apporter chez lui le produit de leur pêche, les

fruits qu'ils ont récoltés, les ouvrages de leurs mains, le butin qu'ils ont fait sur l'ennemi. Le chef en retient ce qui lui convient, et abandonne le reste aux propriétaires. Si l'un d'eux avait porté quelque effet dans sa case avant d'en avoir fait hommage au prince, une peine sévère suivrait de près cette coupable omission. Si par hasard quelqu'un marche sur l'ombre du roi, il est sur-le-champ mis à mort; mais si c'est un grand personnage, il obtient sa grâce en sacrifiant une partie de ses richesses.

Ces peuples ont dans l'intérieur des terres des villages considérables. La pluralité des femmes est permise. Les filles, avant l'âge de puberté, habitent la maison paternelle des époux qu'on leur destine. Les médecins sont en grande vénération; cet état exige dans celui qui le professe un âge avancé. Lova-Sarega préférait les médecins de son pays aux chirurgiens du vaisseau, parce qu'il trouvait que ces derniers faisaient durer la maladie trop longtemps.

Quant à leur religion, ils pensent que les hommes, après leur mort, vont au ciel, et qu'ils reviennent de temps à autre sur la terre pour apprendre à leurs amis les bonnes et les mauvaises nouvelles, et leur indiquer les endroits où la pêche est la plus abondante.

Il paraît que le commerce ne leur est pas inconnu. Malgré la fragilité de leurs embarcations, ils font des voyages de dix ou douze jours. Ils se guident dans leur route sur le

mouvement des astres, et ils savent distinguer quelques étoiles. Ils trafiquent particulièrement avec un peuple beaucoup moins noir qu'eux. Lova-Sarega ajoutait que son père allait chez ce peuple, et y échangeait des esclaves noirs contre des blancs, et qu'il en rapportait aussi des toiles fines chargées de dessins, qui servent à ses compatriotes pour se faire des ceintures. Le pays habité par ces hommes moins noirs ne peut être fort éloigné du port Praslin, et doit appartenir au même archipel; peut-être est-ce quelqu'une des îles de la partie orientale que Surville reconnut dans la suite.

Après avoir quitté le port Praslin le 21 octobre, Surville revit la terre le 23 au soir. Le 26 il découvrit une île qu'il nomma *île Inattendue*, parce qu'il croyait être arrivé à l'extrémité de la grande terre qu'il côtoyait sans la voir constamment. L'île Inattendue est basse, et couverte de bois; elle a la figure d'une flèche: elle est à peu près à neuf lieues de la côte. Une autre île, d'un aspect agréable, fut nommée *île des Contrariétés*, parce que les calmes et les courans ne lui permirent pas de la doubler aussi promptement qu'il l'eût désiré. Pendant les trois jours qu'il resta en calme devant cette île, le vaisseau fut entouré de pirogues. Ce ne fut pas sans peine qu'on décida un des Indiens à monter à bord. Dès qu'il y fut, il s'empara de tout ce qu'il trouvait à sa convenance. On lui fit entendre avec douceur qu'il fallait restituer ce qu'il avait pris; ce ne fut pas sans peine

qu'il y consentit. Il grimpa ensuite jusqu'à la hune d'artimon avec l'agilité du meilleur matelot, et examina très-attentivement, de ce lieu toutes les parties du vaisseau. Redescendu sur la dunette, il se mit à faire des gambades. S'adressant ensuite à ses compatriotes, il les engageait par les gestes les plus extraordinaires à venir le rejoindre. Il suivit Surville dans la cambre du conseil. Comme il continuait à demander tout ce qu'il voyait, on parvint à le satisfaire en lui donnant un couteau flamand et deux aunes de toile bleue. Il discerna fort bien que Surville était le chef, et lui fit entendre qu'il l'était aussi.

Enhardis par son exemple, et plus encore par ses invitations, une douzaine de ses compatriotes montèrent à bord. On ne leur permit pas d'y apporter leurs armes; mais leurs pirogues étaient remplies de lances, de flèches ébarbelées et d'arcs. Ces insulaires étaient absolument nus, et, comme ceux du port Praslin, paraissaient appartenir à différentes races: d'ailleurs ils leur ressemblaient par leurs ornemens et leur parure. Leurs pirogues sont mieux travaillées.

Le chef avait invité Surville de venir le voir à terre, et lui avait fait entendre qu'il trouverait en abondance des provisions de toute espèce. Ces démonstrations d'amitié, ces assurances ne pouvaient inspirer à Surville une grande confiance. La scène du port Praslin était trop présente à son esprit pour qu'il ne se tînt

pas sur ses gardes contre la trahison; cependant, l'île qu'il voyait à une très-petite distance présentait un aspect si riant; les malades, dont le nombre croissait tous les jours dans une proportion effrayante, avaient un besoin si pressant de rafraîchissemens, qu'il se détermina à tenter une descente. L'iole fut mise à la mer, et Labé s'y embarqua avec un détachement de soldats bien armés. En même temps le vaisseau fit route pour protéger ce canot, et le soutenir par l'artillerie, s'il était attaqué.

A peine était-il éloigné de deux portées de fusil que les pirogues se réunirent en peloton comme pour tenir conseil; et quatre s'étant détachées à la rencontre du canot, l'entourèrent. Les insulaires ajustaient déjà les flèches à leurs arcs; mais Labé, qui avait appris à ses dépens, au port Praslin, que chez ces peuples l'effet suit de près la menace, crut devoir prévenir leur intention meurtrière, et ordonna de faire feu sur eux. Le vaisseau, d'où l'on avait suivi des yeux tous les mouvemens des pirogues, tira deux coups de canon à boulet sur celles qui étaient les plus éloignées. Toutes s'enfuirent à la hâte vers la terre, et l'iole revint à bord.

Cependant les sauvages furent bientôt remis de leur premier effroi, et à six heures du soir on vit une armée de pirogues s'avancer en bon ordre vers le vaisseau. Surville, qui désespéra de pouvoir effectuer son projet de débarquement, et qui voulut, en s'opposant de bonne heure à l'attaque, diminuer pour ces braves insulaires

le danger auquel les exposait leur valeur imprudente, fit feu de son artillerie; mais comme les pirogues naviguaient en peloton serré, et que les canons qu'on tira étaient chargés à mitraille, il est trop probable que ces Indiens firent une funeste expérience de la supériorité de nos forces : la déroute et la fuite la plus prompte prouvèrent au moins qu'ils avaient reconnu l'insuffisance des leurs.

Aussitôt qu'ils eurent disparu, Surville ordonna de faire de la voile, et continua sa route.

Lova-Sarega ne comprenait pas la langue des habitans de l'île des Contrariétés. Ils lui proposèrent par signes, à plusieurs reprises, de l'emmener avec eux; il s'en défendit toujours, et de manière à laisser juger qu'il les redoutait.

Labé avait vu cette île d'assez près. Le rivage, qui est assez élevé, est formé de rochers qui présentent l'apparence d'une jetée. Il aperçut sur les coteaux de belles plantations de cocotiers, et l'île lui parut en général bien cultivée. Il ne vit aucun brisan le long de la côté; mais, à une lieue et demie de distance, il ne put trouver fond avec une ligne de quarante-cinq brasses.

Le 3 novembre Surville eut connaissance de trois petites îles auxquelles leur ressemblance fit donner le nom des *trois Sœurs*. La veille, on avait vu à l'ouest la pointe la plus méridionale de la grande terre, et, dans l'éloignement,

une grande terre qui paraissait être une île. Quand on fut devant les trois Sœurs, on apercevait au delà, dans le sud-ouest, d'autres terres; mais comme on ne distinguait plus la pointe qui la veille avait été relevée à l'ouest, et qu'on n'en découvraît aucune dans l'ouest des trois Sœurs, on jugea qu'entre les terres qu'on apercevait au delà de ces îles et les terres qu'on avait vues la veille, il devait y avoir ou un grand renfoncement, ou un grand passage. La crainte de s'enfoncer dans quelque golfe d'où l'on se relèverait difficilement avec des vents constans de la partie de l'est, ou de s'engager dans quelque archipel, détermina Surville à continuer sa route au sud-est, dans l'espérance qu'il parviendrait enfin à l'extrémité de ces terres ou îles qu'il avait déjà prolongées sur une étendue de cent vingt lieues.

Dans l'après-midi on découvrit une quatrième île, qui fut nommée *île du Golfe*. Le temps était à grains, la mer fort houleuse, et le vaisseau, maîtrisé par des lames pendant le calme, se trouva affalé sur les terres situées dans le sud-est des trois Sœurs, dont on cherchait à doubler la pointe la plus orientale où l'on espérait qu'elles se termineraient. Heureusement les vents portaient au sud-est dans cette partie. Plusieurs pirogues vinrent rôder autour du vaisseau; elles étaient montées par des hommes semblables à ceux de l'île des Contrariétés. On leur fit inutilement des signes d'amitié pour les engager à venir à bord.

Le 5 on découvrit des îlots sur la direction de la route, et l'on vit le cap qui termine la grande terre. Ces îlots, qui parurent être la fin de toutes les terres, furent nommées *îles de la Délivrance*, et le cap reçut le nom de *Cap oriental*. Ce nom, étant commun à tant d'autres caps, doit être changé en celui de *cap Surville*.

Ce navigateur a des droits à cette distinction, puisque, deux cents ans après Mendaña, il a retrouvé la plus grande partie de ses îles de Salomon dont Bougainville avait reconnu les plus septentrionales. Surville crut avoir fait la découverte d'un archipel nouveau, et lui imposa un nom; il l'a seulement perfectionnée. Carteret avait aperçu trois îles de cet archipel: ce sont l'île Gower (île Inattendue de Surville), l'île Carteret et l'île Simpson. Mais il n'avait pas eu connaissance des grandes terres à l'ouest de l'île Gower. D'autres navigateurs ont ensuite voulu s'approprier ce qui appartient à Mendaña et à Surville; leurs prétentions ne peuvent être admises.

Quand on fut à portée d'examiner les îles de la Délivrance, on reconnut qu'elles sont plates et bien boisées. La côte que termine le cap Surville, avec lequel elles forment un cap d'environ trois lieues, est plus élevée, et l'on distinguait par-delà des terres hautes et montagneuses.

Ce ne fut que le 6, dans l'après-midi, qu'on parvint à laisser les îles de la Délivrance dans le nord-ouest, et à se trouver dans une mer libre.

On jugea qu'à partir du cap de Surville, la côte méridionale des dernières terres doit tourner brusquement vers le sud-ouest; car, en continuant la route du sud-est, on les eut bientôt perdues de vue. Le 7, à neuf heures du matin, l'on ne vit plus aucune terre.

Surville et ses officiers, qui nous ont laissé les journaux de ce voyage, s'accordent à penser que la vaste étendue de côtes à la vue desquelles ils ont navigué n'appartient pas à un continent, mais qu'elle est partagée en un grand nombre d'îles, principalement dans la partie orientale, et que les grandes îles de cet archipel sont entourées d'autres plus petites. Leur opinion fut confirmée dans la suite par le témoignage du jeune Lova-Sarega; il assura, quand on put s'en faire entendre, que de l'autre côté de son pays on trouve une mer sans fond.

On ne peut que regretter que la contrariété des vents n'ait pas permis à Surville de reconnaître plus en détail les terres qu'il avait découvertes; mais s'il eût été en son pouvoir de vaincre cet obstacle, la prudence et l'humanité lui auraient toujours imposé l'obligation de ne pas prolonger son séjour sur une côte où le caractère féroce des habitans ne lui laissait aucun espoir de se procurer des rafraîchissemens qui pouvaient seuls arrêter les progrès d'une maladie dont les ravages devaient le mettre bientôt hors d'état de continuer sa navigation. Depuis son départ du port Praslin, en seize

jours, le scorbut avait enlevé dix-huit hommes de son équipage, et les autres en étaient ou atteints ou menacés. Il était pressant de gagner un port où l'on pût s'établir avec sûreté, et procurer aux malades le repos, le bon air et les alimens sains, si nécessaires pour leur rétablissement. Surville se décida donc à diriger sa route sur la Nouvelle-Zélande, la terre la plus voisine de celle qu'il quittait, et qui n'était encore connue que par la relation d'Abel Tasman.

Ce fut le 12 décembre que Surville reconnut les terres du nord-ouest de la Nouvelle-Zélande, par 35° 37'. Les vents ne lui permirent pas de trouver mouillage avant le 17, jour où il jeta l'ancre à la côte nord-est, dans une baie qu'il nomma *baie de Lauriston*, du nom d'un des armateurs de son vaisseau. Au fond de cette baie est une anse qu'il nomma *anse Chevalier*, du nom de son autre armateur. La baie Lauriston est la baie des îles de Cook.

La manière dont Tasman avait été reçu dans ce pays faisait craindre d'y éprouver le même sort. Avant de laisser tomber l'ancre, on vit arriver une pirogue montée de six hommes, qui donnèrent un peu de poisson et quelques coquillages ; ils reçurent en échange de la toile de coton. En quittant le vaisseau ils montrèrent leur demeure. Peu de temps après trois autres grandes pirogues s'approchèrent à portée de fusil en montrant de temps en temps des poissons ; mais, s'ennuyant de ne rien recevoir,

elles accostèrent le vaisseau. Les Indiens donnèrent une quantité prodigieuse de poissons en échange de petits morceaux de toile dont ils couvrirent leurs épaules. Le chef de ces insulaires ayant témoigné le désir de venir à bord, on lui fit signe d'y monter : Surville le reçut en l'embrassant. Il était vêtu d'une pelisse de peau de chien, que l'on voulut examiner. Aussitôt, s'imaginant qu'on en avait envie, il l'offrit; mais on ne l'accepta pas, et on le fit passer dans la chambre. Surville lui donna une veste et une culotte rouge; il mit la veste et garda la culotte sous son bras. En reconnaissance, il donna sa pelisse à Surville. Ceux qui l'avaient accompagné, ne le voyant pas reparaître au bout d'un certain temps, montrèrent de l'inquiétude: comme elle fut suivie d'une certaine rumeur, il se fit voir, et l'on comprit à ses gestes qu'il leur annonçait que sa personne était en sûreté. Alors plusieurs Indiens montèrent à bord, et s'emparèrent de tout ce qui se trouva sous leurs mains. Bientôt ils quittèrent le vaisseau, ayant chacun sur l'épaule une chemise, ou au moins un morceau de toile.

Le Saint-Jean-Baptiste avait perdu soixante hommes depuis le départ du port Praslin; le scorbut attaquait tout le reste. Encore quelques jours de plus sans voir la terre, et le vaisseau, à moins d'un miracle, n'eût pas pu quitter ces parages. Le 18 décembre Surville descendit à terre. Le chef d'un village situé au fond de l'anse vint au-devant de lui sur le

bord du rivage. Les insulaires, épars de côté et d'autre, tenaient à la main des peaux de chien et des paquets d'herbe qu'ils haussaient et baissaient alternativement, dans l'intention sans doute de lui rendre hommage. C'est ainsi que se passa en espèces de salutations la première entrevue. Le jour suivant, la réception fut bien différente. Les Indiens étaient réunis en troupe et armés. Le chef était venu dans sa pirogue au-devant de Surville pour l'engager par signes à l'attendre sur la plage, parce que les insulaires étaient sans doute dans de vives alarmes de voir descendre à terre une grande partie de l'équipage.

Surville se conforma aux désirs du chef, qui, après l'avoir salué, lui fit entendre qu'il allait parler à ses compagnons. Cette conférence achevée, il revint à Surville, et lui demanda son fusil, dont il ne connaissait que le bruit. Surville ne jugea pas à propos de le lui confier. Ce refus ne parut pas produire une impression fâcheuse sur l'esprit du chef; sans se rebuter du peu de succès de sa première demande, il pria Surville de lui prêter son épée pour la montrer aux gens de son village. Surville pensa qu'il pouvait sans inconvénient lui accorder ce qu'il souhaitait. Le chef, satisfait, accourut montrer l'épée aux insulaires, qui paraissaient attendre avec inquiétude le dénoûment de cette entrevue. Le chef leur parla à haute voix et avec chaleur. Dès ce moment ils parurent tranquillisés, et il s'établit entre eux

et l'équipage un commerce qui procura des rafraîchissemens et des secours de toute espèce aux malades. Ce chef obtint ensuite de Surville la permission de l'accompagner à bord de son vaisseau; mais, dès que le canot qui les portait commença à s'éloigner de la côte, les cris des femmes et les alarmes des Indiens déterminèrent Surville à le ramener promptement à terre, où il fut témoin de l'affection sincère de ces peuples pour leur chef.

Cook côtoyait alors la Nouvelle-Zélande : il releva même la baie où était Surville, sans se douter qu'un vaisseau français y fût mouillé. Il fait mention d'une tempête qu'il éprouva le 27 décembre, et dans laquelle Surville perdit ses ancres. *Le Saint-Jean-Baptiste* aurait même immanquablement péri, sans la manœuvre hardie de son capitaine, qui le mit à même de gagner un autre mouillage à l'abri de la tourmente.

Au commencement de la tempête, la chaloupe où étaient les malades tenta inutilement de gagner le vaisseau; mais elle ne put pas même revenir au village. Elle fut jetée dans une anse, qu'on nomma *anse du Refuge*, et obligée d'y rester pendant toute la durée de l'ouragan. Naginoui, chef du village voisin, accueillit et reçut les malades dans sa maison : il leur prodigua tous les rafraîchissemens qu'il fut en son pouvoir de leur donner, sans vouloir recevoir aucune indemnité de ces soins généreux. Ce ne fut que le 29 que la chaloupe put rejoindre le vaisseau.

La tempête avait enlevé un des canots de Surville : l'ayant vu échoué sur le rivage de l'anse du Refuge, il l'envoya chercher. Les insulaires plus alertes s'en emparèrent et le cachèrent si bien, que l'on ne trouva que l'amarre. On soupçonna les insulaires de l'avoir coulé dans une petite rivière que l'on remonta et que l'on descendit à plusieurs reprises; mais toutes les perquisitions furent inutiles. Surville, transporté de fureur, résolut de se venger d'une manière éclatante de l'enlèvement de son canot. Il fit signe à quelques Indiens qui étaient auprès de leurs pirogues de s'approcher. Un seul accourut, fut arrêté à l'instant, et conduit à bord : les autres, moins confians, prirent aussitôt la fuite. On s'empara d'une pirogue, on brûla les autres; on mit le feu aux maisons, et l'on s'embarqua. Après avoir ainsi porté la désolation et l'effroi dans ces contrées, Surville conçut qu'il lui serait impossible d'avoir la moindre communication avec les habitans; il quitta donc la Nouvelle-Zélande le 1er. janvier 1770, sans prévoir que l'injuste châtiment qu'il venait d'infliger aux insulaires aurait les suites les plus funestes pour les Européens qui auraient le malheur d'aborder sur ces plages lointaines.

L'insulaire qui avait été arrêté était Naginoui, ce chef humain, bon et sensible, qui avait accueilli si généreusement les malades dans sa maison, et qui, après les bienfaits dont il les avait comblés, ne devait pas s'attendre au trai-

tement qu'on lui préparait lorsqu'il accourut au signal que Surville lui faisait de s'approcher. Cet infortuné n'eut pas plus tôt reconnu le chirurgien, qu'il se jeta à ses pieds, les larmes aux yeux, en le priant sans doute d'intercéder en sa faveur, et de le protéger; car il croyait qu'on voulait le dévorer. Le chirurgien le rassura, en lui faisant entendre qu'on n'en voulait pas à ses jours. Naginoui le serrait dans ses bras et lui montrait sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner. Surville, instruit du service éminent que Naginoui avait rendu à ses matelots, eut la cruauté de ne pas le renvoyer à terre. Il continua sa route à l'est. Lorsqu'il se vit à peu près dans les parages de l'île dont la recherche était, disait-on, l'objet principal de son voyage, il se tint dans la latitude de 27 à 28° sud; mais les vents d'est ne lui permirent pas de suivre longtemps ce parallèle.

Toute idée de découvertes dut donc s'évanouir. Les faibles secours qu'on s'était procurés à la Nouvelle-Zélande avaient un peu diminué les progrès du scorbut, mais n'en avaient pas tari la source. Il commença de nouveau ses ravages : depuis plusieurs jours on était réduit à une chopine par homme. Le conseil assemblé décida unanimement de gagner le plus tôt possible un port de la côte du Pérou pour arracher à la mort les malheureux restes d'un équipage, qui, à peine avec le secours de ses officiers, pouvait suffire à manœuvrer les voiles.

Il fallut faire route au sud pour trouver les vents d'ouest. On était alors au 6 mars. Le 24, on aperçut les îles de Juan-Fernandès. Ce fut à la vue de ces îles que mourut Naginoui, consumé par le chagrin et les fatigues de la traversée.

Un dernier malheur attendait l'expédition aux côtes du Pérou. Le vaisseau était déjà à l'ancre le 8 avril, devant Chilca, près du Callao, lorsque Surville s'étant embarqué dans l'iole, pour être plus tôt rendu à terre et solliciter lui-même des secours que sa malheureuse situation rendait si pressans, la frêle embarcation sur laquelle son zèle l'avait exposé ne put franchir la barre contre laquelle la mer brisait, et chavira. Surville fut noyé, deux matelots le furent aussi, et un troisième, plus heureux, parvint à gagner la côte à la nage.

Surville fut généralement regretté de ses officiers et de ses matelots. Il serait difficile de rendre le degré de confiance que ses talens et son intrépidité inspiraient au milieu des dangers. Mais sa conduite envers les divers insulaires qui eurent le malheur de se trouver sur la route, ses enlèvemens d'hommes sans défense qui se confiaient à sa bonne foi, ses ruses pour surprendre ceux qui avaient la prudence de se défier de lui, seront toujours une tache pour sa mémoire aux yeux de quiconque a des sentimens de justice ou d'humanité. N'est-ce pas d'ailleurs un tort grave d'inspirer par-là à ces peuples sauvages des idées de haine pour les peuples civilisés?

Ainsi finit un voyage dont une suite de malheurs avait contrarié l'objet. Les délais interminables des douanes et des formalités espagnoles retinrent le vaisseau devant Lima pendant trois années. Dans cet intervalle, dix-neuf hommes moururent, vingt-cinq autres désertèrent. Soixante-trois Espagnols obtinrent du vice-roi la permission de remplacer une partie de l'équipage, et avec ce renfort, Labé, qui avait appareillé du Callao, le 7 avril 1773, arriva le 24 août suivant, au port de Lorient.

On a vu précédemment que Bougainville s'était occupé des moyens de renvoyer Aotourou parmi les siens, et que le ministère français avait ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'Ile-de-France d'embarquer ce Taïtien sur un navire armé exprès pour le reconduire dans son île. Marion du Fresne, capitaine de brûlot, saisit avec ardeur cette occasion de se distinguer par un voyage qui lui procurait l'occasion de faire des découvertes. Il offrit donc à l'administration de la colonie de transporter Aotourou à ses frais à Taïti, demandant que l'on joignît une flûte du roi à un bâtiment qui lui appartenait, et s'offrant de supporter seul toutes les dépenses de l'expédition. On accorda sa demande et les avances nécessaires pour l'armement, et il donna des sûretés pour leur recouvrement.

D'après les instructions qui lui furent remises, il devait d'abord aller à Madagascar, pour

y compléter ses approvisionnemens, puis faire route au sud, chercher le cap de la Circoncision, découvert par Lozier Bouvet, et reconnaître la terre australe ou les îles qui se trouvent dans cette partie du globe, en ne négligeant pas de visiter la terre van Diemen et la Nouvelle-Zélande.

Marion commandait *le Mascarin*, et avait sous ses ordres *le marquis de Castries*, dont Duclesmeur était capitaine. Il partit de l'Ile-de-France le 18 octobre 1771. On relâcha d'abord à l'île Bourbon. Aotourou y fut attaqué de la petite-vérole, dont vraisemblablement il avait apporté le germe de l'Ile-de-France, où cette cruelle maladie exerçait ses ravages au départ des vaisseaux. Marion, obligé de s'éloigner de l'île Bourbon pour ne pas communiquer à cette colonie une maladie que l'on y regarde comme aussi dangereuse que la peste, alla relâcher dans la baie du Fort-Dauphin, de Madagascar. Le lendemain de son arrivée Aotourou mourut.

Le premier objet de l'expédition ne pouvant plus avoir lieu, Marion résolut de poursuivre son plan de découvertes. Il fit voile pour le cap de Bonne-Espérance, y compléta son approvisionnement pour une campagne de dix-huit mois, en repartit le 28 décembre, et se dirigea au sud. Il chercha inutilement les îles de Dina et de Marseven, marquées sur les cartes hollandaises entre le quarantième et le quarante-unième parallèle, et ne fut pas plus heu-

reux pour le cap de la Circoncision. Parvenu le 11 janvier 1772 à 45° 43′ sud et 28° 40′ à l'est de Paris, la vue de phoques, d'oiseaux de mer qui ne s'éloignent pas beaucoup des côtes, et de goëmons, lui fit conjecturer qu'il était dans le voisinage de quelque terre. Quoique l'on fût dans l'été de ces régions australes, on ressentait un froid violent. La neige qui tombait continuellement ne permettait pas d'attribuer à un changement subit de temps la rigueur de la température.

Le 13 janvier, à quatre heures et demie, on vit une terre dans l'ouest à cinq lieues de distance. Comme la brume était épaisse et que l'on pouvait se tromper, on sonda. L'on trouva fond à quatre-vingts brasses. En même temps on aperçut très-distinctement une autre terre au nord. La première terre parut très-élevée et couverte de hautes montagnes. On en vit les côtes dans une étendue de six à sept lieues. Marion la nomma *Terre d'espérance*, parce que cette découverte le flattait de l'espoir de trouver le continent austral qu'il cherchait. Elle était trop embrumée pour qu'il pût découvrir si elle avait de la verdure et pouvait être habitée. Elle est située par 46° 45′ sud, et 34 30′ à l'est de Paris.

La mer étant devenue très-grosse et le temps très-mauvais, on fut obligé de s'éloigner de terre. On vit à la partie nord-est de la seconde île une anse vis-à-vis de laquelle paraissait une grande caverne. On crut aussi apercevoir une

cascade qui se précipitait du haut des montagnes. En doublant un cap on découvrit trois îlots. L'île parut avoir sept à huit lieues de circonférence, elle était absolument aride. On la nomma *île de la Caverne.*

La mer continuait à être très-houleuse. Les deux vaisseaux s'étant abordés, et ayant fracassé, l'un son mât d'artimon et de beaupré, l'autre tout son arrière, il fallut les réparer, ce qui prit trois jours. L'on ne pouvait plus, dans l'état où était *le Castries*, s'avancer davantage au sud; il était très-probable que l'on ne tarderait pas à y rencontrer une mer embarrassée de glaces. On continua donc à faire route à l'est, en suivant le quarante-sixième parallèle. Le 22 janvier on vit de nouvelles terres qui furent nommées *les îles Froides.* Le 24 une autre terre très-haute, couverte de neige, fut appelée *île Aride*, et une île voisine où l'on descendit fut nommée *île de Possession*, parce qu'on y enterra une bouteille qui contenait l'acte par lequel on soumettait à la souveraineté du roi de France cette terre embrumée, rocailleuse et neigeuse, où il ne croissait pas le plus petit arbrisseau. Elle gît par 45° 56′ sud, et 43° à l'est de Paris. Exposée aux ravages continuels des vents orageux de l'ouest, elle n'est habitée que par des phoques, des manchots, des goëlands et des pétrels. Ces animaux, qui n'avaient jamais été troublés dans leurs affreux déserts, n'étaient nullement effrayés à la vue des hommes.

En partant de cette île on éprouva des brouillards si épais et si continus, que les deux vaisseaux étaient obligés de tirer fréquemment des coups de canon pour se conserver l'un près de l'autre. Enfin, arrivé le 10 février à 91° de longitude orientale, Marion fit route vers la pointe méridionale de la Nouvelle-Hollande. Il en eut connaissance le 3 mars, et alla mouiller dans la baie de Frédéric Henri, découverte par Tasman.

On descendit à terre sans éprouver aucune opposition de la part des naturels. Ils ramassèrent du bois, en firent une espèce de bûcher, et invitèrent les Francais à y mettre le feu. L'officier qui commandait le détachement accéda à cette demande. Les naturels ne parurent pas surpris, et restèrent tranquillement auprès du bûcher, entourés de leurs femmes et de leurs enfans. Les hommes étaient armés de bâtons pointus et garnis de pierres tranchantes en forme de haches; les femmes portaient leurs enfans sur le dos, au moyen de cordes de jonc. Tous, hommes et femmes, étaient absolument nus; leur taille était moyenne. Leurs cheveux, laineux comme ceux des Cafres, noués par pelotons, et poudrés avec de l'ocre très-rouge, contribuaient avec leurs petits yeux jaunâtres, leur bouche très-fendue, et leur nez écrasé, à leur donner une figure hideuse. Quelques-uns avaient l'estomac tatoué. Leur poitrine est large, leurs épaules sont effacées. Leur taille est d'autant plus svelte qu'ils sont géné-

ralement maigres. Leur langage est très-dur; ils semblent tirer les sons du fond du gosier.

On essaya de gagner leur bienveillance par de petits présens; mais ils rejetèrent avec dédain tout ce qu'on leur proposa, même le fer, les miroirs, les mouchoirs et la toile. On leur montra des canards et des poules qu'on avait apportés du vaisseau, pour leur faire entendre qu'on désirait en acheter. Ils prirent ces oiseaux, qu'ils témoignèrent ne pas connaître, et les jetèrent avec un air de colère.

Sur ces entrefaites Marion débarqua. Un sauvage se détacha de la troupe, et vint lui offrir un petit brandon de feu pour allumer un petit bûcher. Marion fit comme avait fait l'officier, persuadé que cette cérémonie avait pour but de prouver ses intentions pacifiques; il mit le feu au bûcher; l'événement prouva au contraire que c'était accepter un défi pour la guerre, car dès que le feu fut allumé les sauvages se retirèrent sur un monticule, d'où ils lancèrent une grêle de pierres. Le capitaine et un autre officier furent blessés. On répondit à cette agression par des coups de fusil, et tout le monde se rembarqua. Les embarcations côtoyèrent la baie pour trouver un endroit découvert et uni où l'on pût descendre à terre sans être inquiété par les sauvages placés sur des hauteurs. Alors ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfans dans les bois, et suivirent les canots le long du rivage. Lorsque Marion voulut débarquer, un sauvage jeta un cri effroyable; aussitôt toute

la troupe lança ses bâtons et ses javelots. Un nègre blessé à la jambe par un de ces bâtons pointus fut guéri en peu de jours, ce qui prouva que l'arme n'était pas empoisonnée. On vengea cette attaque par une fusillade qui en blessa plusieurs et en tua un. Ils s'enfuirent aussitôt dans les bois en faisant des hurlemens affreux, et emportant leurs blessés. Un détachement de quinze hommes les poursuivit, et prit à l'entrée du bois un de ces sauvages qui avait reçu une blessure mortelle. On lava son corps, et on reconnut que leur peau, naturellement rouge, ne paraissait noire que par la crasse et la fumée dont elle est couverte.

Marion expédia ensuite deux détachemens bien armés pour chercher de l'eau douce et des arbres propres à remâter *le Castries*. Cette recherche fut sans succès; les détachemens parcoururent deux lieues sans rencontrer ni eau douce, ni arbres convenables pour des mâts, ni habitans. On resta six jours dans cette baie à continuer des recherches inutiles. La terre y est sablonneuse comme au cap de Bonne-Espérance, couverte de bruyères et d'arbrisseaux. La plupart étaient dépouillés de leur écorce par les sauvages, qui s'en servent pour faire cuire les coquillages dont ils se nourrissent. On voyait partout des traces de feu; le sol paraissait couvert de cendres. Un pin un peu moins haut que ceux de France avait seul été ménagé par les sauvages, qui apparemment en tirent quelque utilité. Sans doute cette espèce d'arbres

doit être plus commune dans l'intérieur, et s'y trouver de dimensions suffisantes pour servir à la mâture des vaisseaux.

Dans les endroits où la terre n'était pas brûlée, on voyait de l'herbe, de l'oseille, de la fougère et d'autres plantes. On aperçut peu de gibier; cependant des trous semblables à ceux d'une garenne semblaient annoncer qu'ils étaient faits par un animal. On tua des corbeaux, des merles, des tourterelles, une perruche à bec blanc, et des oiseaux de mer. La pêche ne fut pas moins abondante que la chasse.

Le climat de cette terre parut très-froid, quoique l'on fût à la fin de l'été, et l'on ne concevait pas comment les sauvages pouvaient aller nus. On fut également surpris de ne trouver rien qui ressemblât à une maison, que des abat-vents formés par des branches d'arbres entrelacées grossièrement.

Marion, voyant qu'il perdait son temps sur cette terre aussi sauvage que ses habitans, se décida à faire voile pour la Nouvelle-Zélande. Il attérit le 24 mars à la vue d'une haute montagne qu'il nomma *Pic Mascarin*. Cook l'a nommé *Mont d'Egmont*. Elle est située par 39° 6′ sud, et 172° à l'est de Paris. On présuma qu'elle formait au sud l'entrée de la baie des Assassins de Tasman, et en conséquence on s'en éloigna. On fit route au nord, et, après avoir doublé la partie septrionale de l'île, on mouilla le 6 mai dans un port qui fait partie de la baie des îles.

Plusieurs jours auparavant, pendant que l'on cherchait un ancrage sûr, des pirogues s'étaient approchées des vaisseaux. Les naturels étaient montés à bord; on leur avait fait des présens; ils avaient paru fort contens. Quelques-uns restèrent même à coucher à bord, entre autres Tacoury, un de leurs chefs. On leur arrangea des lits; ils dormirent bien, sans témoigner la moindre méfiance. Cependant on les veilla toute la nuit. Chaque fois que le vaisseau s'éloignait un peu de la côte pour courir des bordées, Tacoury témoignait de vives inquiétudes. On n'en concevait pas la cause, parce que l'on ignorait la triste aventure de Naginoui.

Dès que les vaisseaux furent en sûreté, Marion envoya établir des tentes sur une île située dans l'enceinte du port où il y avait de l'eau et du bois, et qui présentait une anse très-abordable. Les naturels la nomment *Motouaro*.

« A peine on avait mouillé, dit Crozet, lieutenant du *Mascarin* et auteur de la relation de ce voyage, qu'il nous vint à bord une quantité de pirogues qui nous apportèrent du poisson en abondance : les naturels nous faisaient entendre qu'ils l'avaient pêché exprès pour nous. Nous ne savions quel langage leur parler. J'imaginai par hasard de prendre un vocabulaire de l'île de Taïti, provenant de l'expédition de Bougainville, que m'avait remis l'intendant de l'Ile-de-France. Je lus quelques mots de ce vocabulaire, et je vis avec la plus grande surprise

que les sauvages m'entendaient parfaitement. Je reconnus bientôt que la langue de l'île où nous étions était absolument la même que celle de l'île de Taïti, qui en est éloignée de plus de six cents lieues.

» A l'approche de la nuit les pirogues se retirèrent, et laissèrent à bord une dizaine de sauvages qui passèrent la nuit avec nous comme si nous étions leurs camarades depuis longtemps. Le lendemain, le temps étant très-beau, ces pirogues vinrent en plus grand nombre, amenant des femmes et des enfans. Les hommes étaient sans armes. En arrivant au vaisseau ils commençaient par crier *taro;* c'est le nom qu'ils donnent au biscuit de mer. On leur en donnait, mais avec une certaine économie, car ils étaient grands mangeurs et en si grand nombre, qu'ils auraient eu bientôt consommé tous les vivres des deux vaisseaux. Ils apportaient du poisson en grande quantité. On le leur troquait pour des verroteries et des morceaux de fer. Dans les premiers jours, ils se contentaient de vieux clous de deux à trois pouces; par la suite ils devinrent plus difficiles, et en demandaient de quatre à cinq pouces. Leur objet, en demandant des clous, était d'en faire de petits ciseaux pour travailler le bois. Dès qu'ils avaient obtenu un petit morceau de fer, ils allaient aussitôt le porter à quelque matelot pour le prier par signes de l'aiguiser sur la meule; et ils payaient ce léger service par le don de quelques poissons.

« Tous ces insulaires avaient l'air fort doux, et même caressant. En peu de temps ils apprirent les noms des officiers. Nous ne laissions entrer dans la chambre du conseil que les chefs, les femmes et les filles. Les chefs se distinguaient aisément par des plumes d'aigrettes ou d'autres oiseaux aquatiques, plantées dans leurs cheveux au sommet de la tête. Les femmes mariées se reconnaissaient aussi à une espèce de tresse de jonc qui leur liait les cheveux au sommet de la tête. Les filles n'avaient pas cette marque distinctive; leurs cheveux tombaient naturellement sur le cou. Les insulaires s'étaient empressés de nous faire connaître ces distinctions, en nous donnant à entendre par signes qu'il ne fallait pas toucher aux femmes mariées, mais que nous pouvions en toute liberté nous adresser aux filles. Il n'était pas possible en effet d'en trouver de plus faciles. Marion fit passer cet avis dans les équipages des deux vaisseaux, afin de conserver la bonne harmonie avec les insulaires. Elle ne fut pas troublée à cause des femmes. »

On ne s'étendra pas sur les mœurs de ces insulaires, ni sur la description de leur pays, donnée par Crozet. On trouvera ces détails dans le voyage de Cook.

Lorsque Marion eut fait connaissance avec les insulaires, les chefs l'engagèrent à les visiter dans leurs villages. Il se rendit à leur invitation, en se faisant accompagner d'un détachement de soldats armés. Il parcourut d'abord

une partie de la baie, où il compta vingt villages contenant un nombre de maisons suffisant pour loger quatre cents personnes. Il descendit à plusieurs endroits, et fut reçu avec des démonstrations d'amitié.

Marion fit ensuite diverses courses le long des côtes et dans l'intérieur du pays pour chercher des arbres dont on pût tirer des mâts pour *le Castries*.

Les insulaires l'accompagnaient partout. Le 23 mai, il trouva une forêt de cèdres magnifiques, à deux lieues dans l'intérieur des terres, et à portée d'une anse éloignée d'une lieue et demie des vaisseaux. On fit aussitôt un établissement dans cet endroit. On y envoya les deux tiers des équipages avec les outils et les appareils nécessaires pour abattre les arbres, les façonner, et ouvrir un chemin qui facilitât leur transport au bord de la mer. Cet établissement correspondait avec un poste placé sur le rivage, où l'on envoyait tous les jours les chaloupes chargées de provisions pour les ouvriers cabanés dans l'intérieur. La forge était sur l'île Moutouaro, avec les futailles vides. Tous ces postes étaient commandés par des officiers.

Les insulaires étaient sans cesse avec les Français dans ces postes et sur les vaisseaux : ils mangeaient avec les matelots, et les aidaient dans leurs travaux. En échange de clous, ils fournissaient du poisson et du gibier. L'intimité était si bien établie, que les jeunes gens, attirés par les caresses des naturels, et la faci-

lité de leurs filles, faisaient des courses dans l'intérieur, allaient à la chasse, et quelquefois même s'écartaient si loin, qu'ils parvenaient chez des peuplades différentes. Ils y virent des villages plus considérables que ceux du voisinage du port, et des hommes plus blancs, qui les reçurent fort bien. Ils menaient dans ces excursions des insulaires, qui, au passage des marais et des ruisseaux, les portaient sur leurs épaules avec la même facilité qu'un homme porterait un enfant. Enfin la confiance parvint à un tel degré, que les Français traversaient de nuit les forêts, sans autre escorte que celle des insulaires. Marion ordonna même de désarmer les chaloupes et les canots lorsqu'ils iraient à terre.

Crozet ne partageait pas la confiance de Marion. « Je fis, dit-il, tout ce qui dépendait de moi pour faire rétracter cet ordre : je ne pouvais oublier la triste aventure de Tasman dans la baie des Assassins. Cependant j'ignorais que Cook eût trouvé des anthropophages dans cette île, et qu'il avait failli à être tué dans le port même où nous étions mouillés. Maintenant que j'y réfléchis, il me semble bien étonnant que ces insulaires qui, l'année précédente, avaient vu un vaisseau français et un vaisseau anglais qui avaient traité avec eux, ne nous aient rien laissé voir des objets qu'ils avaient sans doute reçus des Européens, et ne nous aient pas donné à comprendre qu'ils avaient vu d'autres navires que les nôtres. Il est vrai que les effets

que nous leur donnions tous les jours ne reparaissaient plus. »

Marion, parvenu à la plus grande sécurité, faisait son bonheur de vivre avec ces sauvages. Il les comblait de marques de bienveillance : à l'aide du Vocabulaire de Taïti, il tâchait de s'en faire comprendre. De leur côté, ils le connaissaient parfaitement pour le chef des deux vaisseaux. Ils savaient qu'il aimait le turbot : tous les jours ils lui en apportaient de fort beaux. Dès qu'il avait l'air de désirer quelque chose, ils s'empressaient d'aller au-devant de ce qui pouvait lui être agréable. Lorsqu'il allait à terre, on l'accompagnait avec des démonstrations de joie ; les femmes, les filles, les enfans même venaient lui faire des caresses : tous l'appelaient par son nom.

Tacoury, chef du plus grand des villages de la baie, était sans cesse avec les Français, qui le comblaient à l'envi de marques d'amitié et de présens. Il avait amené sur *le Mascarin* son fils, âgé d'environ quatorze ans, qu'il paraissait aimer beaucoup, et l'avait laissé passer la nuit sur le vaisseau. C'était un jeune homme beau, bien fait, d'une physionomie douce et toujours riante.

Trois esclaves de Marion avaient déserté dans une pirogue, qui submergea en arrivant à terre. Tacoury fit arrêter ceux qui ne s'étaient pas noyés. Un sauvage était entré un jour par le sabord de la sainte-barbe, et avait volé un sabre. On s'en aperçut : on le fit monter

à bord. On le dénonça à Tacoury, qui le réprimanda fortement, et demanda qu'on le mît aux fers : on le renvoya sans correction.

« Nous étions si familiers avec ces hommes, dit Crozet, que presque tous les officiers avaient parmi eux des amis particuliers qui les servaient et les accompagnaient partout. Si nous étions partis à cette époque, nous eussions rapporté en Europe l'idée la plus avantageuse de ces insulaires; nous les eussions peints dans nos relations comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hospitalier qui existe sur la terre. D'après nos relations, les philosophes panégyristes de l'homme de la nature eussent triomphé de voir leurs spéculations confirmées par les récits des voyageurs, qu'ils eussent prônés comme très-dignes de foi. Nous eussions été les uns et les autres dans l'erreur. »

Le 8 juin Marion descendit à terre, et y fut reçu avec des démonstrations de joie et d'amitié encore plus vives qu'à l'ordinaire. On lui plaça sur le sommet de la tête les quatre plumes blanches qui distinguent un chef; on lui en accordait le rang. Il revint au vaisseau plus content que jamais de ces bons sauvages.

« Le même jour, le fils de Tacoury, qui venait me voir tous les jours, dit Crozet, et me témoignait beaucoup d'attachement, m'apporta en présent des armes, des outils et des ornemens d'un très-beau jade, que j'avais paru désirer. Il avait, contre son ordinaire, l'air

triste. Il refusa tout ce que je lui offris en échange de ses jades : je voulais les lui faire reprendre, il n'y consentit pas; il refusa de manger; enfin il s'en alla fort triste : je ne l'ai pas revu. D'autres insulaires, amis de nos officiers, accoutumés à les venir visiter tous les jours, disparurent de même. Nous ne fîmes pas assez d'attention à cette singularité. Habitués depuis trente-trois jours à vivre dans la meilleure intelligence avec ces sauvages, nous ne pouvions pas les soupçonner d'intentions perfides.

» Enfin, le 12 juin, à deux heures après midi, Marion descendit à terre, emmenant avec lui deux jeunes officiers, un volontaire, le capitaine d'armes, et douze matelots. Tacoury, un autre chef et cinq insulaires accompagnaient Marion. On devait donner quelques coups de filet au pied du village de Tacoury, et manger des huîtres. Le soir, Marion, contre son ordinaire, ne revint pas coucher à bord. On n'en fut pas inquiet. On supposa qu'il était resté à terre afin d'être plus à portée le lendemain d'aller visiter dans l'intérieur l'atelier où l'on travaillait à la mâture du *Castries*, qui était fort avancée. »

Le 13, à cinq heures du matin, *le Castries* avait envoyé sa chaloupe faire du bois et de l'eau pour sa consommation journalière. A neuf heures, Duclesmeur, capitaine de ce bâtiment, aperçut un homme qui nageait vers les vaisseaux. Aussitôt il dépêcha un canot qui

amena cet homme à bord. C'était Yves Thomas, un des matelots qui étaient partis le matin. Il raconta que la chaloupe ayant abordé le rivage à sept heures, les insulaires s'étaient présentés sans armes pour porter, suivant leur usage, ceux qui avaient craint de se mouiller, et avaient donné les mêmes marques d'amitié qu'à l'ordinaire. Cependant les matelots s'étaient séparés pour ramasser la provision de bois ; alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés par troupes de huit à dix sur chacun de ces malheureux, et les avaient massacrés. Thomas, n'étant attaqué que par deux sauvages, s'était d'abord défendu et avait reçu deux coups de lance ; ensuite, voyant venir à lui d'autres insulaires, et se trouvant près du bord de la mer, il s'était caché dans les broussailles. Il avait vu de là tuer tous ses camarades ; les sauvages les avaient ensuite dépouillés, leur avaient ouvert le ventre et commençaient à les hacher en morceaux lorsqu'il avait pris le parti de se mettre à la nage pour gagner un des vaisseaux.

Après un rapport si affreux, on ne douta plus que Marion et les seize hommes qui l'accompagnaient n'eussent éprouvé le même sort que les onze matelots de la chaloupe. Duclesmeur assembla les officiers des deux vaisseaux, et, de concert avec eux, prit les mesures nécessaires pour sauver les trois postes que l'on avait à terre.

Une chaloupe armée, expédiée du *Mas-*

carin, découvrit la chaloupe du *Castries* et le canot de Marion échoués sous le village de Tacoury, et entourés de sauvages armés de haches, de sabres et de fusils, qu'ils avaient pris dans les deux embarcations, après avoir égorgé les Français. L'officier qui commandait la chaloupe ne s'arrêta pas à reprendre les bateaux et à disperser les sauvages; il se hâta de porter du secours au poste de l'intérieur. Crozet y avait passé la nuit, faisant faire bonne garde. Dès qu'il fut informé des tristes événemens qui venaient de se passer, il fit cesser tous les travaux, rassembler les outils et les armes, et charger les fusils. Tout ce qui ne put pas être emporté fut enterré; ensuite on abattit la baraque, et on y mit le feu pour cacher sous les cendres et les décombres le peu d'outils et d'ustensiles que l'on était forcé de laisser.

Crozet partit de ce poste important à la tête de soixante hommes; il traversa plusieurs troupes de sauvages qui répétaient souvent ces tristes paroles : *Tacoury matè Marion* (Tacoury a tué Marion). Quoique ces cannibales prissent un plaisir féroce à crier sans cesse que Marion était mort et mangé, ils n'attaquèrent pas les Français, qui brûlaient d'impatience de venger la mort de leur chef. Mais ce n'était pas le moment de songer à la vengeance. Dans la position où l'on se trouvait, la perte d'un seul homme était irréparable. Si l'on en eût perdu plusieurs, les deux vaisseaux n'eussent

jamais pu sortir de la Nouvelle-Zélande. Il fallait d'ailleurs mettre encore en sûreté le poste des malades.

On marcha ainsi près de deux lieues. Quand on fut arrivé sur le rivage, les insulaires serrèrent les Français de plus près. Crozet fit embarquer les premiers les matelots chargés d'outils, puis s'adressant à un chef de sauvages, il planta un piquet en terre, à dix pas de lui, et lui fit entendre que, si un seul insulaire passait la ligne de ce piquet, il serait tué à l'instant; en même temps il lui ordonna, d'un ton menaçant, de s'asseoir ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. Quoiqu'ils fussent au nombre de mille, cet ordre fut docilement exécuté. Crozet s'embarqua le dernier; alors les sauvages se levèrent tous ensemble, jetèrent le cri de guerre et lancèrent des javelots qui ne blessèrent personne. Crozet ne voulait pas qu'on tirât sur ces forcenés; mais comme ils entraient dans l'eau pour venir attaquer la chaloupe, il devenait nécessaire de leur faire connaître la supériorité des armes des Européens. On tira sur les chefs qui paraissaient les plus animés; chaque coup abattit un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs camarades avec une stupidité incroyable. Ils ne concevaient pas comment des armes qui ne les touchaient point, comme leurs casse-têtes et leurs massues, pouvaient les tuer. A chaque coup de fusil, ils s'agitaient

horriblement sans changer de place. On les eût détruits jusqu'au dernier, si l'on eût voulu continuer la fusillade. « Après en avoir fait tuer malgré moi beaucoup trop, dit Crozet, je fis ramer vers le vaisseau, et les sauvages ne cessèrent pas de crier sans bouger de place. »

Les malades qui étaient sur l'île Moutouaro furent ramenés à bord sans accident. On laissa sur l'île un détachement pour garder la forge. Les sauvages rôdèrent toute la nuit aux environs. Le 14 on y envoya un second détachement. Les sauvages qui habitaient un village aux environs du poste, et qui jusqu'alors avaient paru tranquilles, s'avancèrent vers les Français en leur faisant des menaces et les défiant au combat. On marcha contre eux la baïonnette au bout du fusil; ils s'enfuirent dans leur village, on les y poursuivit, tous furent tués ou culbutés dans la mer. On resta ainsi maître de l'île, et l'on acheva la provision de bois et d'eau. On eut plusieurs alertes qui ne servirent qu'à faire tuer les sauvages qui les donnaient. Quelques-uns étaient vêtus des habillemens des officiers et des matelots qu'ils avaient égorgés.

Cependant, comme on n'avait pas de certitude sur le sort de Marion et des hommes qui l'avaient suivi, Duclesmeur voulut s'en éclaircir, et en conséquence, il expédia la chaloupe avec un fort détachement au village de Tacoury. A son approche, les insulaires décampèrent. Les traîtres sont lâches dans tous les pays du monde; on vit de loin Tacoury, qui s'enfuyait

avec le manteau de Marion sur ses épaules. On ne trouva dans le village que des vieillards qui n'avaient pu suivre leurs camarades et qui étaient assis tranquillement à la porte de leurs maisons. On voulut les arrêter; l'un d'eux, sans avoir l'air de beaucoup s'émouvoir, frappa un soldat d'un javelot; on le tua. On ne fit aucun mal aux autres, qu'on laissa dans le village.

On fouilla ensuite toutes les maisons; on trouva dans la cuisine de Tacoury une partie de la tête d'un homme, cuite depuis plusieurs jours; on voyait sur les parties charnues l'impression des dents des anthropophages; une cuisse humaine tenait à une broche de bois; elle était aux trois quarts mangée. Dans une autre maison, on aperçut le corps d'une chemise que l'on reconnut pour celle de Marion. Le col en était tout ensanglanté; on remarquait également sur les côtés quatre trous tachés de sang; enfin, dans d'autres maisons, on rencontra des vêtemens et des armes des malheureux qui avaient été massacrés.

Après avoir rassemblé toutes les preuves de l'assassinat de Marion et de ses compagnons, on mit le feu au village. Dans le même instant on s'aperçut que les insulaires évacuaient un village voisin beaucoup mieux fortifié que les autres. On alla le visiter, on y trouva aussi des lambeaux de hardes de matelots français, et des effets provenant des embarcations. On réduisit encore ce village en cendres; ensuite on poussa à l'eau deux pirogues de guerre d'en-

viron soixante pieds : on en tira les planches et les bois qui pouvaient servir ; on brûla le reste.

Après avoir ainsi constaté la mort de Marion, l'on chercha dans ses papiers ses projets pour la continuation du voyage ; l'on n'y trouva que des notes de l'intendant de l'Ile-de-France. Alors les officiers assemblés ayant considéré qu'on avait perdu les meilleurs matelots ; que *le Castries*, privé de ses ancres, de ses câbles et de sa chaloupe, n'avait qu'un mauvais mât ; que le nombre des malades était considérable ; enfin qu'il ne restait plus que pour huit à neuf mois de vivres, en supposant que tout fût bien conservé ; il fut décidé que l'on prendrait la route des Philippines en passant par les îles Rotterdam et Amsterdam de Le Maire et Schouten, et par les Ladrones.

Le 14 juillet on quitta le port auquel on donna avec raison le nom de *port de la Trahison*, et l'on fit route au nord-est. On ne put trouver les îles Rotterdam et Amsterdam ; mais le 6 août on eut connaissance d'une chaîne d'îles basses, bordées de brisans et couvertes de cocotiers. Elles étaient par 20° 9′ sud, et 182° à l'est de Paris. Le 13, on vit par 16° sud, et 182° 30′ est, une île qu'on nomma *île du Point du jour ;* elle se présentait sous la forme d'un pic aride, escarpé, entouré de rochers ; elle parut avoir cinq lieues de circonférence. Le 20 septembre on eut la vue de Guam ; on ne put y mouiller que le 27. Après

s'être approvisionné de tout ce dont on avait besoin, on quitta ce port le 19 novembre; les matelots nommèrent cette île *le Paradis Terrestre*. Le 8 décembre on mouilla dans le port de Cavite, dans la baie de Manille. Le 15 février, *le Castries*, entièrement réparé, fit voile pour l'Ile-de-France; *le Mascarin* ne put le suivre que le 1er. mars. Les deux vaisseaux arrivèrent heureusement à leur destination, sans avoir rapporté de ce long voyage les productions nouvelles dont Poivre voulait enrichir la colonie confiée à ses soins.

On a vu plus haut que la recherche des terres australes occupait fortement les esprits en France à l'époque des voyages que l'on vient de lire. On croyait fermement à leur existence, et l'on supposait que l'on y pourrait former des établissemens utiles au commerce et à la navigation. Il n'est pas surprenant que Kerguelen ait été favorablement écouté, lorsqu'en 1770 il proposa au ministre de la marine le plan d'une campagne de découvertes dans les mers antarctiques. On lui donna le commandement du vaisseau du roi *le Berrier*, avec lequel il partit de Lorient le 1er. mai 1771. Il avait trois cents hommes d'équipage. Il prit pour quatorze mois de vivres.

Ses instructions portaient que, selon toutes les apparences, il existait un très-grand continent dans le sud des îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, et qui devait occuper une partie du globe depuis les 45° de latitude sud

jusqu'aux environs du pôle, dans un espace immense où l'on n'avait pas encore pénétré. On citait à ce sujet le voyage de Gonneville, navigateur français, qui, selon l'opinion commune, avait abordé à ces terres en 1503, et y avait séjourné six mois, pendant lesquels il avait été fort bien traité par les gens du pays. Mais comme on ne connaissait ce voyage de Gonneville que par un extrait publié plus de cent cinquante ans après que son expédition avait eu lieu, on ne pouvait avoir que des idées très-confuses sur sa découverte; l'exemple était donc mal choisi. D'ailleurs il est vraisemblable que Gonneville n'alla pas au delà de Madagascar, et que c'est dans cette île qu'il séjourna.

Les instructions ajoutaient que, si Kerguelen découvrait les terres australes, il devait chercher un port où il pût être à l'abri; prendre toutes les précautions possibles pour descendre à terre avec sûreté; tâcher de lier commerce et amitié avec les habitans; examiner les productions du pays, sa culture, ses manufactures, s'il y en avait, et quel parti on en pourrait tirer pour le commerce de la France. On voit par ces instructions que la connaissance de la partie australe du globe n'était pas encore bien avancée en 1771. Ce ne fut que quelques années après qu'une des plus hardies navigations qui aient jamais été entreprises, et dont nous entretiendrons plus tard nos lecteurs, fit enfin disparaître cette chimère de

terres australes, auxquelles on donnait quinze cents lieues d'étendue d'orient en occident. Leur découverte avait été l'objet des méditations des hommes les plus éclairés. « C'est, dit Maupertuis, l'entreprise la plus grande, la plus noble, la plus utile et la plus capable d'illustrer une nation. » D'autres écrivains partagèrent les vues et l'enthousiasme de Maupertuis. Il n'est donc pas surprenant que le projet de chercher ce prétendu continent ait fait courir les chances de plusieurs expéditions.

Kerguelen était aussi chargé de parcourir une nouvelle route que le chevalier Grenier, officier de la marine, avait indiquée comme plus courte pour aller aux Indes. Rochon, astronome, s'embarqua sur *le Berrier*. Il devait s'occuper des observations pour déterminer la position des lieux.

On arriva le 20 août à l'Ile-de-France. La première opération de Kerguelen fut de changer de vaisseau. Il lui fallait une corvette armée de cent hommes pour lui servir de conserve. Pour diminuer la dépense, au lieu du *Berrier*, on lui donna les flûtes *la Fortune* et *le Gros-Ventre*. Il avait ainsi l'avantage de naviguer avec deux bâtimens légers et d'épargner cent hommes à l'état. Ces dispositions prises de concert avec le gouverneur et l'intendant, il partit vingt jours après avoir mouillé à l'Ile-de-France, et fit route au nord. Il alla jusqu'au milieu des îles Maldives, prolongea l'île de Ceylan jusqu'à Trinquemalé, et le 1er. no-

vembre, repassa la ligne. Le 15 décembre, il était de retour à l'Ile-de-France. Suivant son opinion, la route proposée par Grenier n'offre pas assez d'avantages sur celle que l'on prenait ordinairement pour la faire préférer, et présente autant de dangers; mais cet avis n'a pas prévalu, et l'expérience a décidé la question. La route de Grenier est la seule qui soit suivie par les bâtimens qui vont dans l'Inde pendant la mousson du nord-est.

Rochon avait refusé d'accompagner Kerguelen, et sa conduite avait été approuvée. Ce dernier remit en mer le 16 janvier 1772, pour aller à la recherche des terres australes, dirigeant le plus qu'il lui fut possible sa route directement au sud. Il vit des annonces de terre du 1er. au 10 février, depuis les 37 jusqu'aux 42e. degrés de latitude. Il tombait de la neige et de la grêle; le vent était fort, la mer grosse, la brume très-épaisse. Le 12 février on était par 50° 5' de latitude; on vit une petite île. Le lendemain on en découvrit une autre plus à l'est, et successivement on découvrit des terres toutes très-hautes, qui présentaient une étendue de vingt-cinq lieues de côtes. Kerguelen resta devant les îles jusqu'au 18. Le mauvais temps, les brumes, le délabrement de son vaisseau le forcèrent à partir sans avoir pu débarquer. Sa conserve, dont il avait été séparé par une tempête, fut plus heureuse; elle mit à terre, et y laissa un acte de prise de possession.

Kerguelen se hâta de revenir en France faire part de sa découverte au ministre. Il fut présenté au roi. Louis xv, frappé de la description pompeuse qu'il entendit faire d'un pays qui devait, disait-on, enrichir la couronne de plusieurs millions par an, attacha, de sa main, la croix de Saint-Louis à la boutonnière de Kerguelen, et lui annonça qu'il le faisait capitaine de vaisseau. Ce prince ordonna bientôt après d'armer une seconde expédition, destinée à vérifier la découverte. Kerguelen en eut le commandement. Il montait le vaisseau *le Roland*, et avait sous ses ordres la frégate *l'Oiseau*. Il partit de Brest le 26 mars 1773, et laissa tomber l'ancre devant l'Ile de France le 29 août. Il obtint encore la corvette *la Dauphine* pour lui servir de conserve; et, après s'être approvisionné à l'île de Bourbon, il fit route pour le sud le 29 octobre. Le 14 décembre on vit la terre par 49° 10′ sud, et 64° 45′ à l'est de Paris. Depuis ce jour jusqu'au 6 janvier 1774, on reconnut et nomma plusieurs petites îles qui environnaient la plus grande; on fit le relèvement de près de quatre-vingts lieues de côtes. On mit à terre dans une baie, au fond de laquelle coule une petite rivière d'eau douce, et on y déposa un acte de possession, qui a ensuite été retrouvé par Cook.

Le temps était constamment mauvais, la mer très-grosse, le froid excessif, les brumes continuelles; quelquefois il pleuvait à torrens; enfin une tempête affreuse, qui s'éleva le 17 fé-

vrier, fit prendre le parti de quitter ces horribles climats. L'équipage était malade, ou épuisé de fatigues; on n'avait, on ne pouvait espérer aucun rafraîchissement pour soulager ceux qui souffraient; toutes les volailles, tous les moutons avaient péri par le froid; les bâtimens étaient dans un triste état. Le 18 on prit la route de Madagascar. Kerguelen préféra cette relâche à celle de l'Ile-de-France, parce qu'il était sûr d'y arriver plus tôt, qu'il ne voulait pas surcharger la colonie de ses malades, qu'il n'aurait pas trouvé à l'Ile-de-France de la viande fraîche et des rafraîchissemens, et que la saison des ouragans régnait encore à cette dernière île. Il mouilla, le 20 février, dans la baie d'Antougil, et alla ensuite au cap de Bonne-Espérance. Il perdit beaucoup de monde pendant ces deux traversées. Le 7 septembre il était de retour à Brest.

Le résultat de ce voyage ne fut ni brillant ni utile. Kerguelen convient lui-même que sa terre australe est située dans un climat très-rigoureux; il ne croit pas qu'elle soit habitée, et dit qu'il aimerait mieux vivre en Islande. Au reste, cette campagne eut des suites funestes pour Kerguelen. Accusé par un officier de son vaisseau d'avoir mal rempli sa mission, de s'être conduit d'une manière peu convenable envers les personnes de son état-major, et d'avoir abandonné une embarcation avec tout son équipage dans les parages déserts où il naviguait, et d'où elle ne fut tirée que par une es-

pèce de miracle, qui amena par hasard dans le lieu où ils étaient la corvette qui naviguait de conserve avec Kerguelen, il fut traduit devant un conseil de guerre, déclaré déchu de son grade, et condamné à être enfermé au château de Saumur. On a pensé que l'animosité avait eu part à ce jugement sévère. Il fut relâché au bout de quelques années de détention, et mourut en 1797.

La terre qu'il a découverte doit conserver le nom de *terre de Kerguelen*, puisqu'il l'a vue le premier, et en a constaté la position. Elle a été vue plus tard par Cook, qui l'a décrite en détail, comme on le verra dans son second voyage.

FIN DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CINQUIÈME PARTIE. — VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN.

LIVRE II.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET DANS LE GRAND OCÉAN, ENTREPRIS DEPUIS 1764.

FIN DE LA TABLE.